

LETTRES INÉDITES
DE
ALFRED DE VIGNY

AU MARQUIS ET A LA MARQUISE
DE LA GRANGE

(1827-1861)

Publiées avec une Introduction et des Notes

PAR

ALBERT DE LUPPÉ



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE

1914

Tous droits réservés.

[Portrait-Frontispice]

PQ
2494
• 25
A46
1914
SMRS

LETTRES INÉDITES

DE

ALFRED DE VIGNY

Procès de M^{me} Lafarge ff 58-59
(Vigny est favorable à l'accusée)

Propriété littéraire p. 69

Le Choléra (1832) p. 12-15

Lassailly 61

de Fougerey : "Soirées de Neuilly" p. 11
(= A. Dittmer)

"Stello" p. 16 ("souffrances expiatoires")

"servitude..." p. 104 ("abnégation")

Cet ouvrage a été tiré à 300 exemplaires numérotés sur papier vélin dont 200 exemplaires ont été mis dans le commerce, et 25 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

EXEMPLAIRE N^o 81

L.C.



Winterhalter, pinxit

CONSTANCE DE CAUMONT LA FORCE

MARQUISE DE LA GRANGE ET DE FOURILLES

1801 - 1869

Le tableau appartient au Marquis de Lupat

LETTRES INÉDITES
DE
ALFRED DE VIGNY


AU MARQUIS ET A LA MARQUISE
DE LA GRANGE
(1827-1861)

Publiées avec une Introduction et des Notes

PAR
ALBERT DE LUPPÉ



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, BOULEVARD DE LA MADELEINE
1914



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

INTRODUCTION

Les 94 lettres ¹ que je publie ici ont été adressées de juillet 1827 à janvier 1861 par le comte Alfred de Vigny à ses amis, le marquis et la marquise de La Grange. Les biographes de Vigny, s'ils ont connu ses relations avec eux, semblent avoir ignoré leur personnalité et la place que tint M. de La Grange dans le monde intellectuel et politique de la monarchie de Juillet et du second Empire; aussi me paraît-il nécessaire de dire rapidement, dans cette introduction, quel il fut et ce que l'illustre écrivain pouvait aimer en lui.

Adélaïde-Édouard Le Lièvre de La Grange, marquis de La Grange et de Fourilles ² (1796-

1. *Archives* du marquis de Luppé, dont le marquis × de La Grange était le grand-oncle maternel.

2. Jusqu'à la mort de son père (2 juillet 1833), il porta le titre de : *comte Édouard de La Grange*.

1875), était le fils aîné de Adélaïde-Blaise-François Le Lièvre, marquis de La Grange et de Fourilles¹ et de Adélaïde-Victorie Hall². A sa sortie du lycée Napoléon, il entra dans les Gardes d'Honneur, puis dans la 2^e compagnie des Mousquetaires de la Maison du Roi³ dont son père était capitaine-lieutenant (1814). Après le licenciement de la Maison du Roi

1. (1766-1833 (Successivement volontaire au bataillon de garnison d'Artois, colonel de dragons, aide de camp de Lückner, blessé à Valmy, il servit ensuite Napoléon, fit la campagne de Hollande, les guerres d'Autriche et de Prusse et fut nommé général de brigade à la bataille d'Heilsberg (1807). — Après avoir combattu en Espagne (il refusa d'adhérer à la capitulation de Baylen), il fit partie de l'armée d'Allemagne et reçut le grade de général de division à Essling, où il eut le bras gauche emporté. Tour à tour gouverneur de la Haute-Autriche (1809), commandant de la 2^e division du 2^e corps de la Grande Armée (1812), il fut ensuite colonel du 2^e régiment des Gardes d'Honneur (1813). — Louis XVIII le nomma en 1814 capitaine-lieutenant de la 2^e compagnie des Mousquetaires de la Maison du Roi qu'il venait de rétablir, puis gouverneur de la 20^e division militaire. Il le nomma aussi grand-croix de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'honneur.

2. (1792-1844.) Fille de Pierre-Adolphe Hall, le célèbre miniaturiste, et de Marie-Adélaïde Gobin, elle avait épousé en premières noces François-Louis Suleau, publiciste de talent, avocat aux Conseils du Roi, massacré dans la journée du 10 août 1792.

3. C'est sans doute là qu'il connut Vigny. Ils n'étaient pas des amis de collège, car Vigny fut élevé à la pension Hix et La Grange au lycée Napoléon.

(1815), il fut nommé capitaine dans l'État-Major de la Garde Royale. Mais il ne resta pas longtemps dans l'armée; en 1821, il donna sa démission et embrassa la carrière diplomatique. Après avoir suivi en Espagne (1821) le comte de La Garde, ministre plénipotentiaire de France, il fut successivement : secrétaire de légation à Carlsruhe, secrétaire d'ambassade à Vienne (1824), d'où il suivit son chef, le comte de La Ferronnays, aux conférences de Milan (1825), chargé d'affaires à Vienne, puis chargé d'affaires à La Haye (1828-1829). Mais 1830 survint; La Grange donna sa démission. Dès lors, il s'occupa de politique. En 1837, il fut élu député de l'arrondissement de Blaye (Gironde), qu'il représenta jusqu'en 1848. Il remplit son mandat d'une façon active, multiplia ses discours à la tribune et fit partie de nombreuses commissions. Il s'occupa surtout de questions économiques (propriété littéraire, expropriation, chemins de fer, etc.), et, notamment, comme il était député d'une région vinicole, des octrois et des impôts sur les boissons. Il a publié de très nombreuses brochures, économiques ou politiques ¹. Adversaire résolu

1. Entre autres : *Considérations sur les octrois en général et dans leur rapport avec les boissons*, Bordeaux,

de la République de 1848 (il fut membre de l'Assemblée Législative), il devint un des partisans du prince président. L'empereur Napoléon III le nomma membre de la Commission consultative: il fut ensuite sénateur (1852), grand-officier de la Légion d'honneur et vice-président du Conseil du Sceau.

x Soldat, diplomate, homme politique, le marquis de La Grange fut surtout un érudit. Ses missions à Carlsruhe et à Vienne lui donnèrent très jeune le goût des études de littérature allemande: il devint rapidement un germanisant de valeur. Il débuta par la traduction des *Suédois à Prague*¹ et de *la Délivrance de Bade*, romans historiques de Caroline Pichler, qu'il avait connue à Carlsruhe. Il donna au monde des lettres français la première traduction des *Pensées* de l'Allemand Jean-Paul Richter²; enfin, on a de

Lavigne, 1843, plq. in-8. — *Situation politique du pays après les élections*, Bordeaux, Lavigne, 1842, plq. in-8, etc.

1. *Les Suédois à Prague*, Paris, Pélicier et Chabet, 1828, in-8. — *La Délivrance de Bade*, Paris, Lecointe, 1829, 2 vol. in-8.

2. *Pensées de Jean-Paul, extraites de tous ses ouvrages*, par le traducteur des *Suédois à Prague*, Paris, Levrault, 1829; 2^e édit., 1836. — Voir aussi son article sur Jean-Paul dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1832.

lui de nombreux articles de littérature étrangère dans les principales revues de l'époque.

Mais, en 1814, à dix-sept ans, il avait écrit ¹ : « La poésie, l'histoire, les sciences naturelles, la philosophie sont les objets dont s'occupe l'homme de lettres. Il faut choisir une de ces parties. *L'histoire est la partie à laquelle je veux me livrer de préférence.* » Ce projet d'adolescent, il le réalisa dans son âge mûr. En 1843, d'après un manuscrit qui lui avait été confié par l'oncle de sa femme, il publia son œuvre capitale, les *Mémoires du maréchal de la Force* ². Trois ans après, en 1846, il était élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ³. En 1858, il fut élu

1. *Journal manuscrit (inédit)* du marquis de La Grange. — *Archives* du marquis de Luppé.

2. *Mémoires authentiques de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, et de ses deux fils, les marquis de Castelnau et de Montpouillan*, suivis de documents curieux et de correspondances inédites, recueillis, mis en ordre et précédés d'une introduction par le marquis de La Grange, Paris, Charpentier, 1843, 4 vol. in-8.

3. Par son testament, il fonda le *prix La Grange* dans les termes suivants : « Je donne et lègue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une rente de 1000 francs qui seront attribués chaque année à un prix décerné à la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur

membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux ¹. Il se mit ensuite à l'étude de la philologie française et publia d'anciens textes : *Le voyage d'Oultramer en Jérusalem par le seigneur de Caumont, l'an MCCCCXVIII* ²; — *Les Jeux d'Esprit, ou la promenade de la princesse de Conti à Eu* ³; — *Hugues Capet* ⁴; — *La prophécie du roi*

travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. »

1. Son discours de réception fut prononcé le 9 novembre 1858. Il a paru à Bordeaux, Gounouilhou, 1859, plq. in-8. — Il a fondé, par son testament, le *prix La Grange* (rente de 600 francs) décerné par l'Académie « au meilleur livre ou mémoire sur la langue gasconne dans ses phases diverses, dans ses poésies et dans sa prose, dans son côté le plus sérieux à la fois et le plus populaire. Le prix qui sera décerné l'année qui suivra celle du prix de langue gasconne sera attribué au meilleur livre du mémoire sur la numismatique de nos provinces méridionales qui laisse beaucoup à désirer. »

2. *Le Voyage d'Oultramer en Jérusalem par le seigneur de Caumont, l'an MCCCCXVIII*, publié pour la première fois, d'après le ms du Musée Britannique, par le marquis de La Grange, membre de l'Institut, Paris, Aubry, 1858, in-8.

3. *Les Jeux d'Esprit, ou la promenade de la princesse de Conti à Eu*, par M^{lle} de la Force, publié pour la première fois par le marquis de La Grange, membre de l'Institut, Paris, Aubry, 1862, in-8.

4. *Hugues Capet*, chanson de geste (dans la collection *Les anciens poètes de la France*), publiée pour la première fois, d'après le ms unique de Paris, par le marquis de La Grange, membre de l'Institut, Paris, Franck, 1864, in-24.

*Charles VIII*¹. — Il prit une part active à la fondation de la *Société des Anciens Textes*, et présida à plusieurs reprises les *Sociétés Savantes*.

On lui doit aussi la publication de *Lettres* de son amie, M^{me} Swetchine². Enfin, il s'occupa d'archéologie et de numismatique : on a de lui des articles dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, et des brochures³ sur des questions de numismatique.

Il avait épousé, le 6 juin 1827, Constance-Madeleine-Louise de Caumont La Force⁴ (1801-1869), fille de François-Philibert-Bertrand Nompar de Caumont La Forcê, duc de La Force⁵, et de Marie-Constance de

1. *La Prophétie du roi Charles VIII*, par maître Guilloche, Bourdelois, publié pour la première fois, d'après le ms unique de la Bibliothèque Impériale, par le marquis de La Grange, membre de l'Institut et de l'Académie de Bordeaux, Paris, Académie des Bibliophiles (Jouaust impr.), 1862, in-8.

2. *Nouvelles lettres de Madame Swetchine*, p.p. le marquis de La Grange, membre de l'Institut, Paris, Amyot, 1875, in-8.

3. Entre autres : *Notices sur 196 médailles romaines en or découvertes à Ambrenay (Eure)*, Paris, Lecoq 1834, plq. in-8, etc.

4. Elle était veuve de Joseph-Marie de Guilhem, comte de Clermont-Lodève, maréchal des camps et armées du Roi, menin de M. le Dauphin, et aide de camp du duc de Bordeaux.

5. (1772-1854.) D'abord *comte de Caumont*, il prit

x Lamoignon. D'un charme et d'une intelligence qui attiraient dans son salon les personnages les plus distingués du temps, elle a écrit deux romans dans le goût de l'époque : *La marquise d'Egmet, ou Une année de la vie d'une femme qui s'ennuie*¹ ; — *La résinière d'Arcachon, ou Marie aux yeux bleus*² ; — et publié la *Correspondance* de Geneviève-Françoise Randon de Malboissière³ avec la marquise de La Grange, née Méliand, aïeule de son mari.

L'ami de Vigny était donc un homme à l'esprit actif, sérieux, solide et sûr ; sa femme était, comme lui, une « intellectuelle ». Aussi avaient-ils réuni autour d'eux une société de

le titre de *duc de La Force* à la mort de son frère aîné. — Il fut successivement : sous-lieutenant (1788), officier de l'armée de Condé, colonel d'État-Major de la Garde Nationale de Paris (1815), député du Tarn-et-Garonne (1815-1818 et 1824-1827), pair de France (1839), sénateur du second Empire, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur.

1. *La marquise d'Egmet, ou Une année de la vie d'une femme qui s'ennuie*, par la marquise de La Grange, née Caumont La Force, Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-12

2. *La Résinière d'Arcachon, ou Marie aux yeux bleus*, par la marquise de La Grange, née Caumont La Force Paris, Michel Lévy, 1857, in-12.

3. *Laurette de Malboissière, lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV*, p. p. la marquise de La Grange, Paris, Didier, 1866, in-12.

gens instruits et distingués. De ces amis, le plus célèbre et aussi le plus intime était Lamartine. Uni au marquis de La Grange par une amitié d'enfance ¹, il était le familier du salon de sa femme et cette intimité dura jusqu'à la mort du poète ².

Outre la société parisienne et le monde des ambassades, on voyait encore chez les La Grange des érudits comme Egger, Miller, Guessard, Francisque Michel, Paul Lacroix (*le bibliophile Jacob*), des littérateurs et des historiens comme X. Marmier, le comte de Salvandy, Jules Janin, Caro, Francis Wey, Paul de Molènes, Amédée Thierry, des archéologues comme de Sauley, du Sommerard, des artistes comme Nieuwerkerque, Jouffroy, Lehmann, des soldats et des hommes poli-

1. La Grange parle déjà de lui dans son *Journal* en 1814.

2. On sait que les La Grange donnèrent, le 12 mars 1838, une soirée pour faire rencontrer Vigny et Lamartine, sans que les deux poètes aient pu s'entendre sur l'*islamisme*. — *Journal d'un poète*, p. 129. On y lit : « Soirée chez Madame de La Grange (la marquise Édouard de La Grange) donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine. »

« Vingt personnes environ. Les lampes voilées pour la vue d'Édouard. — Lamartine vient à moi et nous causons deux heures dans un petit coin sombre, comme dit le Misanthrope... », etc.

tiques, tels que l'amiral Page, le maréchal Randon, le baron Haussmann, etc. C'était là assurément une société faite pour plaire à Vigny, un salon qu'il avait plaisir à fréquenter.

Cette correspondance comprend 94 lettres (dont 8 sans date); la première est du 2 juillet 1827 et la dernière de janvier 1861. Assez espacées jusqu'en 1840 (22 en treize ans), elles sont très nombreuses pendant quatre ans (14 en 1840, 8 en 1841, 13 en 1842, 12 en 1843); de 1843 à 1848 elles sont assez rares (13 en quatre ans); puis il y a une lacune de douze ans (1847 à 1859)¹; on n'y rencontre ensuite que 3 lettres pendant les deux premières années de la terrible maladie qui devait emporter le poète².

Quel est l'intérêt de ces lettres? A vrai dire, il n'est pas très grand au strict point de vue de l'histoire littéraire. On n'y trouve

1. Comment expliquer cette lacune? Les La Grange gardaient presque toutes les lettres qu'ils recevaient, à plus forte raison celles de Vigny. Il est probable qu'il y en a eu de perdues par la suite.

2. J'ai conservé scrupuleusement l'orthographe (d'ailleurs correcte, sauf quelques rares fautes d'inattention) des manuscrits. — J'ai cru devoir rétablir la ponctuation partout où elle n'était pas indiquée, pour rendre la lecture plus facile.

que quelques jugements de Vigny sur *Jean-Paul*¹, sur *Stello*², sur *Servitude et Grandeur militaires*³, etc. C'est assez naturel. Vigny était un trop fin épistolier pour rien écrire qui sentît la leçon, et, d'autre part, dans une correspondance qui révèle une intimité aussi étroite, un ami ne peut guère parler que de ses amis et de lui. Aussi les détails biographiques sont-ils nombreux : la santé du poète, celle de M^{me} de Vigny, leurs affaires de succession, tous les petits faits de la vie journalière (qui nous aident à nous faire une idée d'un homme), sont les sujets qui reviennent le plus fréquemment. Mais, quand il s'agit d'un grand homme, tous ces renseignements, si minimes fussent-ils, sont précieux.

Le style et le ton changent avec chacun des deux correspondants. A M. de La Grange, Vigny parle de politique. D'abord doucement ironique et quelque peu méprisant envers le député, son ami, il s'intéresse ensuite aux questions sociales et économiques et en parle, mais sans jamais insister beaucoup.

Mais bien plus intéressantes que les lettres

1. Lettre III.
2. Lettre VII.
3. Lettre VIII.

positives au mari sont les lettres à la femme. Charmantes, enjouées ou tristes, elles valent, je crois, les lettres à sa filleule, M^{me} Lachaud, à Camille Manoir, la *Puritaine*, et à sa cousine, la vicomtesse du Plessis. Cérémonieuses pendant les premières années, elles prennent avec le temps un caractère d'amitié et d'affection respectueuses, dignes du poète, doué d'une si grande délicatesse de sentiment sous son masque de froideur. — Simples billets ou longues épîtres, elles sont, au point de vue du style, très soignées (peut-être un peu trop parfois); elles sont surtout pleines d'une grâce charmante et de cette *mâle amitié* qu'il se plaisait à vanter à sa correspondante.

J'espère donc que ce recueil sera de quelque utilité à ceux qui connaissent assez Vigny pour pouvoir s'en servir. J'espère aussi avoir, par cette publication, rendu un pieux hommage à la mémoire du marquis et de la marquise de La Grange. D'ailleurs, ne suffit-il pas, pour les estimer, de se souvenir que, pendant cinquante ans, ils ont vécu dans l'intimité d'un Lamartine et d'un Vigny?

LETTRES INÉDITES
DE
ALFRED DE VIGNY

I

AU COMTE ÉDOUARD DE LA GRANGE

2 juillet 1827.

J'allais mettre le pied en voiture lorsque j'ai reçu votre lettre, mon cher Édouard. Je vous remercie de m'avoir annoncé votre bonheur¹ autrement qu'à tout le monde. J'en suis très touché. Nous ne voulons plus que vous parliez de départs; nous vous gardons cette fois. Vous avez beau faire, voici une épingle dans vos ailes, mais c'est un diamant. Il n'y a personne qui n'admire celle que vous aimez et il faut être bien heureux pour ne pas vous envier.

L'autre nouvelle que vous m'annoncez ne pouvait m'être indifférente non plus. Il vous convient de révéler à la France ce que votre

1. Il s'était marié le 7 juin 1827.

instruction vous a fait connaître d'un autre pays¹. J'ai retardé mon départ de quelques heures pour en faire parler à L'Advocat² qui a répondu que son théâtre étranger est fini et qu'il n'y ajouterait que Goëthe dans quatre ans, tout occupé qu'il est du long et grand Chateaubriand³. Mais mon libraire, éditeur que j'occupe fort peu et fort mal, est tout prêt à se charger de votre ouvrage quand vous le voudrez. Il m'a demandé, ce que vous ne savez sans doute pas plus que moi, si *Balboa*⁴ pouvait former un volume in-8^o pour faire suite aux traductions de l'Allemand⁵. Répondez à cela si vous le pouvez; je vous vois d'ici aussi embarrassé que je le suis lorsqu'il s'agit du mécanisme littéraire. Cependant écrivez-moi quelque chose là-dessus ici, à Dieppe, où je vais rester jusqu'au mois d'aoust avec ma femme, et recevez les complimens sincères d'un ami très-dévoué.

Dieppe. — Hôtel de Londres.

1. Le marquis de La Grange s'occupait beaucoup de littérature allemande.

2. *Ladvocat*, libraire (1790-1854).

3. *Œuvres complètes de Chateaubriand*, Paris, Ladvocat et Dufey (1826-1831), 28 t. en 31 vol. in-8.

4. Tragédie allemande dont le sujet était : *Les troubles dans les Cévennes*.

5. Sans doute les traductions qu'il fit des deux romans historiques de Caroline Pichler : *Les Suédois à Pragu*, et *La Délivrance de Bade*. Voir l'*Introduction*.

II

AU MÊME

8 octobre 1827.

Je passe une heure à Paris, mon cher Édouard, revenant avec ma femme d'une visite d'un mois à la campagne, et partant pour une autre. Quoique je ne sorte pas de ma famille, tout cela me dérangerait fort, si ce n'était ma secourable distraction qui me permet de voir sous mon front tout ce qui n'est pas autour de moi, comme, par exemple, mes amis et vous, et quelquefois aussi cet ouvrage dont je vous ai parlé, dont vous ne parlez pas, j'en suis sûr, et qui est déjà presque exécuté en moi-même sans que dix pages soient écrites encore. Mais le concevoir tout entier, tenir son œuvre dans sa main comme un globe, c'est là tout. L'écrire n'est plus rien ensuite.

Je vous rends Balboa avec le désir de le voir transformé de manuscrit en livre. Je vous en parlerai longuement. Ce que j'aime est de vous et ce qui me déplaît de l'auteur; et il n'y a point d'amitié dans ce que je vous dis, quoiqu'il y en ait beaucoup en moi pour vous. Adieu, dans quinze jours je serai ici, heureux de revoir votre bonheur et de voir celle qui le fait.

Adieu encore.

III

AU MÊME

2 février 1829.

Je me suis pris d'une tendre amitié pour Jean-Paul¹, mon cher Édouard; il m'a tenu compagnie tous ces jours-ci, et je l'ai lu dans l'état de cœur qui lui convient, triste et souffrant; je suis fâché de l'avoir achevé, je le relirai. C'est un moraliste-poète. Ce qu'il sent le mieux, ce me semble, c'est la poésie et l'amour, et c'est pour cela que vous avez fait plus qu'un bon ouvrage, une bonne action, en le révélant à notre pays où la médiocrité est si sèche et si railleuse. Il nous connaît bien. Il a souverainement raison dans ce qu'il dit de notre peuple sous le point de vue Poétique, et en vérité je protesterais volontiers ici contre votre protestation. Voltaire n'a jamais senti la Poésie pure, Épique ou Élégiacque; il n'en avait que la dose qui suffit au drame de la tragédie ou à la plaisanterie du *mondain*. Voltaire, c'est le mondain même, en Philosophie et en tout, mais le plus

1. Le marquis de La Grange avait envoyé à Vigny sa traduction des *Pensées de Jean-Paul*. Voir l'*Introduction*. — Sur l'influence de Jean-Paul sur Vigny, voir : Baldensperger : *Alfred de Vigny, Contribution à sa biographie intellectuelle* (p. 159 et suivantes).

spirituel de tous. Que j'aime Jean-Paul de mettre tout philosophique et poétique observatoire au-dessus de la chaire du professeur, de rire de si bonne grâce des vieux généraux Allemands, d'adorer la musique, écho d'un autre monde, de haïr l'immolation des femmes à une dure vanité, de sentir tout ce que la sensibilité peut affecter de froideur au moment même de l'émotion; voilà des choses qui à elles seules le mettent à mes yeux au niveau de sa réputation, parce qu'elles me prouvent que la source de ses idées indépendantes n'était pas une aride et froide observation. — Votre traduction est pure, franche et laconique et me donne une idée de ce génie Allemand qui me satisfait pleinement; votre préface est un digne portique à ce monument; tout cet ensemble me plaît et m'entraîne à des rêveries au delà de mes rêves accoutumés; tout cela vous ressemble au point que je crois que Jean et Paul sont vos noms de baptême. — Je me laisse aller à jaser avec vous comme si vous étiez là et j'oubliais un moment que ma douce et chère malade est sans moi depuis un quart d'heure. Elle est bien affaiblie et m'inquiète beaucoup. Venez me voir, je ne sors jamais; vous savez comme j'aime à parler avec vous et combien vous donnez peu de tems à vos amis cette année. Vous êtes assez heureux pour que Madame de La Grange se porte bien à présent. Je le désire de toute mon âme, car je

souffre à présent tout ce que vous éprouveriez s'il en était autrement.

Adieu donc, mon ami.

IV

AU MÊME

7 août 1829.

Vous ne vous êtes pas trompé, mon cher Édouard, le théâtre m'a enveloppé de tous ses filets; les lectures, les réceptions et tout ce qu'il a de plus fastidieux dans les préparations d'un spectacle souvent peu satisfaisant, tout cela m'enlève à mon repos. Ce repos, du reste, n'est qu'un continuel travail, mais un travail de mon choix où je laisse aller la pensée comme elle veut, où elle veut. Les journaux vous ont dit la réception du *More de Venise*¹; je ne sais quand on le jouera, mais je désire que vous soyez à Paris dans ce temps-là et je crains bien qu'il n'en soit rien d'après ce que je vois de vos projets. Vous faites très-sagement, je crois, de ne pas vous hâter de publier. L'histoire est une science positive quand on l'étudie aussi consciencieu-

1. Il avait été reçu à l'unanimité à la Comédie-Française le 21 juillet. Il fut représenté pour la première fois le 24 octobre.

sement que vous le faites sur des mémoires ¹ de l'époque. Ceux que vous avez entre les mains seront un jour un de nos plus beaux monumens; tout le monde vous saura gré de n'avoir rien épargné pour le faire voir dans toute sa beauté et pour restaurer ses colonnes usées et enfouies; il vaut mieux qu'il n'y manque aucune pierre que de se hâter de le badigeonner à la manière de nos faiseurs de mensonges historiques. J'en rougis chaque jour pour la France que tous les jours on souille d'une nouvelle tache de cette espèce; voici que je ne sais qui a déterré, je ne sais où, de prétendues lettres de Marie-Antoinette que l'on va publier : nouveau scandale politique; en vérité, cela me semble aussi hideux que la violation des tombeaux de Saint-Denis. C'est la honte des lettres, et, si je connaissais un nouvel alphabet pour écrire, je m'en servirais afin de n'avoir rien de commun avec cette œuvre empoisonnée. Vous viendrez, mon ami, bien à propos pour purifier le mot de *Mémoires*. Il en a bien besoin. Que vous me faites de plaisir en me disant de si bonnes nouvelles de Madame de La Grange. Je suis désolé qu'elle sache si bien l'Allemand, je suis jaloux de la Hollande ²,

1. Les *Mémoires* du maréchal de La Force. Voir l'*Introduction*.

2. En 1828 et 1829, le marquis de La Grange fut chargé d'affaires à La Haye. Il venait de revenir en France.

je n'aime pas voir son esprit passer à l'étranger ; s'il allait s'y plaire, s'y établir et s'y trouver mieux que dans notre langue, cela m'humilierait bien. Nous sommes du moins bien sûrs que vous garderez son cœur à la France. — Vous me faites grand plaisir en me témoignant tant de contentement de ce bon M^r Marmier ¹. Je fais tout au monde pour lui trouver l'emploi dont il est si digne et je ne trouve que des gens à argent qui n'ont point d'idées à dicter, ou des gens à idées qui n'ont point d'argent à donner. Cela me fâche bien. Pourtant je ne me décourage pas. Chargez-vous de ce billet pour lui. — J'ai eu de vos nouvelles par Madame de Narbonne ² qu'un certain médecin, nommé M. Double ³, vient de ressusciter; vous seriez ravi de la voir toute riante et toute heureuse de santé; plus de langue, de la vivacité, de la vie et presque de la force, et toujours de la grâce à tout dire; elle vous aime tous infiniment et le dit sans cesse.

Je vous écris en vingt fois, tant j'ai peu le tems de m'asseoir. Vous me parliez de La Mar-

1. Xavier Marmier (1809-1892), de l'Académie Française (1870). Très versé dans les littératures scandinave et allemande, on lui doit de nombreuses traductions et des récits de voyage. Il fut secrétaire du duc de La Force.

2. La comtesse Emeric de Narbonne (morte en septembre 1832).

3. François-Joseph Double (1776-1842).

tine? Certainement, je l'ai vu ici et presque tous les jours; il a été gâté comme *Vert-Vert*, et tout le monde ici lui a dit : *Mon petit fils, mon mignon*, en lui donnant des bonbons; il avait tous les soirs deux ou trois jolies petites duchesses à ses genoux sollicitant des vers qu'il refusait avec une cruauté pleine de dignité et de mélancolie; et ce qu'il a de charmant, c'est qu'ensuite, lorsqu'il se trouve avec un ou deux amis, et qu'on ne s'y attend pas, il vous dit sept cents vers sans respirer; j'ai eu cette préférence un jour et j'ai entendu les plus beaux vers qu'il ait peut-être jamais fait (*sic*) : c'est une lettre ¹ à un de ses anciens amis, c'est une inondation de poésie pleine d'abondance et de grandeur, ce sont des cascades et des cataractes de grands vers comme vous savez qu'il en répand. — Je vous trouve bien heureux d'être aux champs et de voir des arbres au lieu des murailles. La santé de Madame de Vigny, plus que les ennuis de théâtre, me retient ici pour l'été. Elle est condamnée par Dupuytren à des douches qu'elle ne peut prendre qu'à Paris; du reste, je n'ai pas d'inquiétude sérieuse. — Encore dérangé ! Où en étais-je? Je veux fermement vous écrire cependant et je m'y remets

1. Peut-être la lettre à Sainte-Beuve (*Harmonies poétiques et religieuses*, parues en 1830, p. 247 de l'édition Lemerre).

après chaque visite qui s'en va. — C'est une bien aimable proposition que me fait là M^r le Duc de Caumont ¹ de l'aller voir ainsi que vous; assurez-le autant que Madame sa fille de mon respect et de mes regrets. Et dites-leur que, si je n'avais cent livres de plomb à chaque pied, je serais sur la route de Normandie. Il me tarde de vous savoir sur celle de Paris, car j'ai plus de choses à vous dire que je n'en saurais faire tenir dans cette lettre, quoique elle ne ressemble pas mal à un volume *in-quarto*.

Adieu, mon cher Édouard, je vous souhaite, ainsi qu'à vos livres, toutes sortes de prospérités; ne vous laissez point de chanter pour les sourds et soyez sûr qu'il y a dans la foule des hommes qui vous comprennent et que ce sont toujours les plus distingués. Voici encore que M. de Sainte-Beuve vient de me rendre Jean-Paul avec mille notes de ravissement; il y avait deux mois qu'il le gardait sans le pouvoir quitter. Adieu donc encore, car je ne puis vous quitter non plus. Bonne nuit, car il est l'heure des esprits.

1. Le beau-père du marquis de La Grange. Voir l'*Introduction*.

V

AU MÊME

Janvier 1830¹.

Si vous étiez venu mercredi dernier chez moi, mon cher Édouard, vous eussiez vu notre Dittmer² qui y a passé la matinée. Lisez le dernier numéro de la *Revue de Paris* : vous y trouverez un proverbe de lui (sous les noms de *Du Fongera*³ et le titre de Coup d'État)³, qui est la plus plaisante chose du monde. — Demain on donne le *More de Venise*, aux Français. Si mon libraire⁴ n'est pas un paresseux, il doit paraître demain et j'en enverrai un exemplaire à Madame de La Grange, à qui je vous prie d'offrir

1. Sans date. Mais l'indication du « proverbe » de Dittmer suffit à la dater.

2. Adolphe Dittmer, né à Londres (1795-1846), ancien camarade de collège de Vigny. Après avoir été officier, rédacteur au *Globe*, diplomate, il mourut inspecteur général des haras. On a de lui des vaudevilles et surtout (en collaboration avec Cavé) les *Soirées de Neuilly*, esquisses dramatiques et historiques, p.p. M. de Fongera, Paris, Moutardier, 1827, in-8. — Deux autres éd. en 2 vol. in-8. — Ce fut un des bons amis de Vigny.

3. La *Revue de Paris* de janvier 1830.

4. Le *More de Venise* parut chez Urbain Canel, en 1830.

mon respect. — Si, par hasard, vous n'avez rien à faire et que vous alliez aux Français, nous nous y rencontrerons.

Tout à vous.

VI

AU MÊME

4 mai 1832.

La punition des déserteurs est d'entendre le canon de la bataille dans le lointain. Tout ce que nous avons souffert à Paris vous a dû faire plus de mal que si vous aviez partagé nos dangers. Le jour où votre lettre de paysages et de littérature ¹ m'est arrivée, j'étais au lit, comme j'y suis encore depuis six semaines, si affaibli par quinze jours de fièvre et de diète que je m'évanouissais la nuit en dormant. Ce mois d'avril si fatal m'a apporté, comme à tant d'autres, tous les chagrins à la fois. — Dans l'abattement complet où m'avaient jeté la maladie et les médecins, un matin, *le huit*, je ne l'oublierai pas, j'entends des cris affreux dans la chambre voisine. Eh ! mon Dieu ! c'était : Madame se meurt !

1. Le marquis de La Grange était alors à Baden, après un voyage en Suisse. (*Voyage en Allemagne et en Suisse*, 1832, *inédit*.)

Heureusement que nous avons empêché que le second cri ne fût poussé. Elle a été sauvée en vingt-quatre heures, mais, plus forte que moi, elle était plus violemment frappée par ce terrible Choléra qui proportionne ses coups à la force de la victime, qui choisit comme un être intelligent. Cela ressemblait chez Madame de Vigny à une apoplexie foudroyante, en moi à une fièvre lente. Je voulais me lever et je retombais sans connaissance; le médecin seul et ma mère, qui est admirable de force d'âme et de corps, pouvaient donner des ordres aux gens et nous ont sauvés tous deux. Trois jours après, le général Bunbury, oncle de ma femme, vient la voir avec sa femme et sa fille en allant au bois de Boulogne. Le lendemain, on vient m'annoncer que sa femme, notre tante, a été frappée en rentrant et qu'elle est morte. J'allais répondre à une lettre de Madame de Montcalm ¹, la dernière, je crois, qu'elle ait pu écrire; on m'apporte le journal où son nom était écrit, vous savez comment. Je crois, mon ami que c'est une chose qui sauve, que l'inquiétude que l'on a pour les autres. Ne pas penser à soi est un préservatif. Veillant toujours, pensant, écrivant à travers tout, conservant dans la tête tout ce qui me restait de force, en usant pour prévoir,

1. Sœur du duc de Richelieu, président du conseil de 1815 à 1818.

pour consoler, pour calmer, je n'ai guères senti mes propres douleurs, et, quand j'étais forcé de m'en appercevoir (*sic*), en vérité, je les trouvais bien faibles auprès de celles que me causaient tant de tourmens. — Je suis fort étonné d'en être revenu. Je n'en suis pas moins, comme tout le monde, condamné à mort, mais je ne comptais pas sur un sursis, cette fois. J'avais fait mon paquet, c'est la centième fois de ma vie, je crois, et je n'ai pas encore déballé tout-à-fait, car je souffre encore aujourd'hui. — Tous ceux que j'aime ont été malades ou désolés et j'en ai perdu quelques-uns, mais non les plus chers. — Vous n'êtes pas aussi heureux ¹, vous !

VII

AU MÊME

3 juin 1832¹.

C'est par paresse et pour ne pas recommencer *d'ennuyeux récits*, mon cher Édouard, que je

1. La marquise de La Grange avait perdu son frère aîné, le comte Edmond de Caumont, mort du choléra en avril 1832. Cette mort lui avait été annoncée à Baden-Baden, par une lettre de Madame Swetchine, du 28 avril 1832. (*Nouvelles lettres de Madame Swetchine*, pp. le marquis de La Grange. Voir l'*Introduction*.)

continue, en vous adressant *Stello*¹, ma lettre du 4 mai où je vous parlais de douleurs physiques qui sont déjà loin de ma maison. { Il n'y reste que la tristesse de tout ce que nous avons vu. Le Choléra est parti. — On lui a jeté treize mille personnes; il me paraît assez satisfait. Il laisse les médecins aussi ignorans qu'il les a trouvés. Il part masqué comme il était arrivé! Comme il vous faut toujours un fléau, la guerre civile va le remplacer immédiatement.

Je n'écris plus et ne lis rien de ce qui se fait. Je ne vais point dans le monde et je prépare dans la solitude des ouvrages dont je m'amuse à jeter les esquisses et les ébauches sur le papier. — Une de ces nuits j'en saisirai une et j'en ferai un tableau.

Vous avez pu voir par *Honestus* comment on fait un habit d'Arlequin à une idée étrangère qu'on met ensuite dans ses œuvres complètes. L'auteur vous en devra bien un exemplaire. — J'ai donné, il y a déjà longtems, votre petit Shakspeare à M. Bulos qui m'a dit vous avoir répondu là-dessus. Il ne l'imprime pas, dit-il, parce qu'on l'a déjà traduit dans un recueil.

Je n'ai point vu M. Heyne² que vous m'an-

1. « Je vous l'adresse à Bade. — Poste restante. — Il partira d'ici le 4 juin. »

2. Sans doute le poète allemand Henri Heine (1789-1856), (on trouve à cette époque son nom écrit avec un *y*). Il s'était établi à Paris en mai 1831.

nonciez. J'en ai du regret. Nous aurions parlé de vous. — Je l'aurais fait trouver avec un érudit Allemand pour lequel j'ai une très grande estime, qui désirait fort vous connaître et dont l'esprit est un des plus judicieux et des plus étendus que je connaisse. Je vous le nomme avant que vous ne le rencontriez chez moi, ce qui arrivera *si Dieu nous prête vie*. Il se nomme M. Gauthier.

J'ai à Bade, à ce que je vois, un public si ami que je dois me défier de son indulgence. André Chénier me vaut des haines de nos singes républicains; elles n'atteindront pas mon mépris pour eux. De mon côté, j'ai attiré des injures à son ombre, tant est grand leur amour pour M^r de Robespierre, avocat en Parlement.

Parlez-moi un peu des chapitres de Métaphysique et de Philosophie. J'ai ajouté quelques pages que bien des lecteurs passeront mais que d'autres étudieront. Dites-moi si vous pensez comme moi sur la *Substitution des souffrances expiatoires*¹. Les trois histoires : l'Élégie de Gilbert, le Drame de Chatterton et le Roman d'André Chénier ne sont que des accessoires qu'au premier abord le public prendra pour le principal intérêt. C'est l'appât que je lui jette pour saisir sa fugitive attention.

Mettez-moi aux pieds de Madame de La

1. Ch. xxxii (Édition Delagrave, p. 209).

Grange; remerciez-la de son souvenir et même de sa bonne petite colère et dites-lui que, si je ne m'y étais exposé, *Stello* ne serait pas au monde. Il lui dira la meilleure part de ce que j'eusse dit. Reste donc ma présence? Qu'est-ce que cela? — Je ne vois que moi qui aie perdu en perdant la sienne et tellement que, si j'avais prévu toutes vos absences, je n'aurais rien écrit : j'aurais vécu avec mes amis, cela eût mieux valu de toutes façons.

Tout à vous de cœur

Permettez-moi de vous charger de ce mot pour M. d'Orglandes ¹.

VIII

AU MÊME

Septembre 1832².

Mon ami, j'avais déjà prié M^r Bulos de vous transmettre l'expression du plaisir que m'a fait

1. Armand-Gustave-Camille d'Orglandes, comte d'Orglandes (1798-1871), capitaine aux lanciers de la garde royale, conseiller général de l'Orne.

2. Le marquis de La Grange, sa femme et son beau-père étaient alors à Genève.

votre gracieux souvenir de la *Revue*¹. J'ai pleuré avec vous ce jeune étranger,

jeune ami que je n'ai pas connu,

comme a dit un Poëte qui fut le mien aussi. J'ai voyagé avec vous en Suisse, conduit par votre lettre. Il y a une chose qui doit consoler l'homme de sa petitesse en face de ces grands débris d'une gigantesque nature, c'est que son imagination soit assez puissante pour planer au-dessus de ces Pyramides lumineuses et les réduire en lignes géographiques en les déroulant et les mesurant sous ses pieds, comme il mesure et pèse les astres sur sa tête. Je m'imagine que lorsque Bonaparte se mettait à la fenêtre pour regarder les Alpes, son regard devait voir l'Europe au delà, son Italie et son Égypte un peu plus loin, et les montagnes alors devaient lui sembler une petite barrière qui n'effleurerait pas le ventre de son cheval. — Je ne sais pourquoi

1. *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1832. M. de La Grange, dans une lettre (de Genève, 10 août 1832) sur la mort de Louis Robert, de Berlin, écrivait : « Je lui avais fait lire *Stello* ; il fut saisi d'un tel enthousiasme pour le talent original et la verve créatrice de ce livre si profondément pensé et animé de couleurs si vives, que malgré sa répugnance habituelle pour les traductions, il avait entrepris de le faire passer dans la langue allemande, croyant ne pouvoir plus richement doter la littérature de son pays qu'en y naturalisant un tel ouvrage. »

j'ai toujours éprouvé une sorte d'indignation, pareille à la colère, en face de ces pierres ou ces eaux massives qui ont la prétention de nous effrayer et qui ne sont, après tout, que des choses stupides dominées par nous; j'ai montré le poing à la mer et aux montagnes et je ne les aime pas, parce qu'elles nous résistent. — Barbier et vous qui êtes en Suisse me paraissez beaucoup plus hauts que vos pics et vos pitons. Cherchez-le donc, mon cher Barbier, le Poète Lyrique et Satyrique de Paris. Cherchez-le à Genève et contez-lui tout le bonheur que m'ont donné ses *Iambes*.

Dites-moi donc un peu pourquoi tout le monde est à Genève? — Nous n'avons plus ombre de choléra, mais il est vrai que nous nous attristons beaucoup. Le caractère nationale (*sic*) devient de dix en dix ans plus sombre. La Restauration l'était plus que l'Empire et cette époque plus que la Restauration. L'odieuse familiarité Démocratique, que je combats par toutes les manières, envahit nos mœurs et achève de détruire ce qui leur restait d'élégance. Le *Bousingot* faiseur de république traîne sa figure d'estaminet dans les rues et sur les banquettes des théâtres; le Saint-Simonien barbu se promène en habit du moyen-âge, avec un lorgnon, une chaîne d'or au col et deux malles sur le dos, avec un crochet de porteur et un gros bâton à la main. L'Ambition et la Cupi-

dité agitent des enfans de quinze ans qui se trouvent...

(Lettre inachevée.)

IX

A LA COMTESSE ÉDOUARD DE LA GRANGE

16 mars 1833.

J'étais bien loin d'avoir oublié votre projet de réunion, Madame, et j'espère bien pouvoir m'y rendre demain, si j'ai le bonheur de trouver un peu plus léger le fardeau d'inquiétudes qui m'accable depuis quelque tems. Je crains pour ma mère et je vais chez elle savoir si je pourrai vous aller porter de nouvelles assurances d'une bien sincère et respectueuse amitié.

X

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

7 mars 1836.

Certainement je dois vous paraître indigne, mais non indigne d'être écouté pour me justifier. Ce ne sera pas ce soir, je ne le puis pas

et je le regrette bien vivement, madame. Mais demain j'irai vous entendre et vous parler. Votre colère est redoutable et charmante; je n'en aurai à partager ni les rigueurs ni la grâce avec tous ceux qui vous entourent, et j'aurai un peu de tems peut-être pour vous dire, ainsi qu'à Édouard, que votre absence a été plus longue que je ne pourrai vous l'exprimer et que vous ne voudrez le croire l'un et l'autre, vous à qui je suis pourtant bien dévoué.

XI

A LA MÊME

2 avril 1836.

Je suis bien certain que vous ne me faites pas l'injure de croire que je renonce volontairement et sans peine au bonheur de vous voir, madame. Il y a mille esclavages, dans le monde, vous le savez, et j'en ai mille et un pour ma part. — Je ferai tout mon possible pour aller lundi chez vous, à l'heure que vous m'indiquez, mais je vous demande, si j'y vais, de me pardonner les derniers Lundis que je n'ai pu voir, et, si je manque à celui-ci, de ne me réserver que les trésors de votre bonté et non ceux de votre colère dont vous parlez et que ne peut jamais mériter le plus dévoué de vos amis.

XII

A LA MÊME

27 avril 1836.

Il n'y a rien de plus gracieux au monde que tout ce que vous dites, si ce n'est ce que vous faites, madame. Je vais vous rendre le mal pour le bien. Je vous force d'aller voir *Chatterton* ce soir. Je viens d'apprendre qu'on avait la fantaisie de le jouer et j'ai fait prendre cette loge pour vous. On commence à 7 heures et demie. N'est-ce pas insupportable pour vous? Je le crains. Si vous ne pouvez pas y aller, je ne vous en voudrai pas mortellement, car cette heure est bien gênante et vous avez peut-être mieux à faire. Donnez alors votre loge à celle de vos amies que vous aimez le mieux et qui me haïssent le moins.

Mille affectueux complimens.

XIII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

West-Hill, 28 août 1836.

Au milieu d'une quantité de lettres qui me sont renvoyées de France, j'en trouve une de

vous, mon cher Édouard, et je veux vite vous répondre avant de retourner à Paris. Il y a deux mois que je me repose à la campagne en Angleterre, dans la plus délicieuse habitation du Comté de Surrey. De là je fais des excursions dans le pays et presque tous les jours je vais à Londres; ce gigantesque Bazar n'a rien d'inconnu pour moi maintenant. C'est bien l'image de la Civilisation moderne, la froide déesse! Tout est industrie, luxe, élégance, ordre, travail, richesse. Cinq mille vaisseaux circulent dans la Tamise, aux pieds de la tour de Londres; et, dans les rues, trois et quatre rangées de voitures se poussent, se heurtent, se renversent comme à une perpétuelle sortie d'un grand bal. Chacun est pressé, chacun va vite, et, pour courir à la Fortune, jette son voisin par terre sans tourner la tête. Vous verriez presque dans chaque maison un gros John Bell et une blonde et triste Kitty Bell entourée d'enfans. Le *Lingot d'or* est Dieu et l'*usurier juif* plus Empereur que jamais; mon Quaker dirait ici : *Le juif est mort, vive le juif!* Car celui de Francfort vient établir sa cour à Londres. Mais, au milieu de tout cela, les arts du moins ne sont ni profanés ni oubliés. Shakspeare règne toujours; de Westminster à la Tour; son nom, son buste partout. Dans chaque château, chaque *villa*, chaque maison de campagne, une grande bibliothèque, et non les sales livres des cabinets de lecture

dont vous et moi faisons honte aux belles dames de Paris. Les Bas-reliefs du Parthénon ont aussi leurs adoreurs et vous jugez si j'en suis. Il y a des galeries de tableaux que les particuliers laissent voir au public et qui renferment de rares trésors. J'y ai vu des peintures antiques qui m'ont fait regretter que vous ne fussiez pas ici, un joueur de Flûte et un Ganymède que l'on dit ouvrage des grecs. Le dessin en est d'une pureté admirable. — J'ai assisté à quelques soirées de la Chambre des Lords. On les croit plus en danger qu'ils ne sont, dans nos journaux Français. Les plus grands talens parlementaires sont parmi les *Torys*; on ne peut pas juger de leur force, de leur immense influence et même de leur Popularité toujours croissante, si on n'est venu voir de près leur grand combat et leur attitude calme et assurée. Leurs bannières sont fortement plantées, heureusement pour l'Angleterre. Si elles tombaient, tout y serait aussi plat qu'aux États-Unis. — Je suis furieux contre la musique, parce qu'elle fait abandonner les théâtres de la pensée pour les siens qui s'admirent dans un demi-sommeil et sans la moindre application; c'est ici comme en France, et plus encore, et je suis sûr que vous en êtes fâchée, vous, madame, car c'est à deux amis que j'écris en parlant à Édouard. Je vous répondrai aussi que *Servitude et grandeur* est un livre qui ne doit point avoir de suite. Je suis heureux que

vous l'aimiez. C'est le pendant de *Stello* : il a ses trois soldats, comme l'autre ses trois Poètes. Il représente une époque terminée : la vie de l'armée de la Restauration et sa mort. Il représente aussi une idée qui tient au passé. J'ai donné à cause de cela des cheveux blancs à ce livre. Je l'ai fait remonter aux ayeux et au grand Frédéric ; je me serais donné cent ans à moi-même, si j'avais pu, pour imprimer à tout l'unité sans laquelle rien n'est solide et durable ¹. Mais, à présent, une autre idée m'occupe et j'y donnerai une autre forme. — Mon cher Édouard, je n'ai point laissé vos précieuses lettres de Rousseau entre les mains souveraines de Bulos, parce que il promettait trop mollement de vous envoyer la Revue. Il aurait assurément imprimé ces feuilles, sacrées à mes yeux, mais vous n'en seriez pas plus avancé. A vrai dire, je ne le crois pas si coupable que nous pensons et je soupçonne qu'il n'est pas entièrement le maître. Mais que ne vous abonnez-vous ? C'est si peu de chose ! J'ai gardé vos manuscrits là-bas, à Paris, répondez-moi (à Paris aussi, car j'y vais bientôt) ce que vous désirez que j'en fasse, mon ami. — Et votre nouvelle muse, Madame, est-elle mariée ? Elle

1. Le passage, depuis : je vous répondrai... a été cité par M. Baldensperger dans le tome II de l'édition d'Alfred de Vigny publié par la librairie Conard (*Servitude et grandeur militaires*, p. 289).

est bien gentille. Elle croit mal dire ses vers et les dit parfaitement. Ils doivent être ainsi chantés avec langueur, avec lenteur, avec tristesse et tendresse, et un sourire amer sur les lèvres. Le vôtre est toujours gai, heureux et franc, n'est-ce pas, madame, frais et vif, comme votre bon air des champs, comme votre vie animée et votre gracieuse personne? Je ne veux point croire que jamais il puisse vous arriver de chasser de vos lèvres ce sourire-là que vos amis aiment tant à y voir et que vous nous apporterez cet hiver, n'est-il pas vrai. Revenez-vous bientôt? Plus d'Italie, je pense? C'est fini. Moi, je n'irai point en Islande voir les volcans. L'espèce humaine a des spectacles pareils, et, si, dans le monde dont la réserve glace tous les visages, nous ouvrons bien des cœurs, nous y trouverions souvent des tempêtes intérieures et des sources brûlantes. Mon cher Édouard, si vos spéculateurs de Paris deviennent fols, c'est la fumée de charbon de terre qui vient de Londres et leur porte à la tête, n'en doutez pas. — Ah! madame, que vous aimeriez à courir ici sur les routes sablées et dans les grands *Parks*, au milieu des troupeaux de biches et de daims qui ne s'enfuient pas. — S'il vous prend fantaisie, cher Édouard, d'écrire *tout de suite*, que ce soit à Londres, poste restante. J'aurai votre lettre. — Adieu, madame, adieu, Édouard, je suis votre ami le plus dévoué.

XIV

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

5 avril 1837.

Je me croyais guéri, mais la destinée m'a bien fait voir que je n'avais pas le sens commun, en me livrant depuis deux jours aux plus vives douleurs que j'ai éprouvées depuis longtems. Elles m'ôtent le sommeil et m'empêchent pour la seconde fois d'aller vous voir, madame; mes regrets en sont bien grands.

Croyez-le bien, et aussi croyez à mon attachement.

XV

AU MARQUIS DE LA GRANGE

Novembre 1837¹.

Assurément, d'après l'itinéraire que j'ai reçu de vous, cher Édouard, vous devez être de

1. L'original n'est pas daté; mais Vigny félicite son ami de son élection. Or c'est en novembre 1837 (après la dissolution de la Chambre, le 30 octobre) que le marquis de La Grange fut élu député de Blaye (Gironde).

retour à votre Chandey ¹. J'ai attendu cela pour vous répondre. C'est une bonne pensée que vous avez eue de me faire savoir sur le champ votre élection et je suis bien touché de ce mouvement d'amitié. Personne ne pouvait prendre une part plus vive que moi à ce que vous appelez quelque chose d'heureux. Vous aviez déjà, ce me semble, tant de bonheur, mon ami, que je ne voyais rien à souhaiter pour vous. Mais, puisque la députation vous plaît, tant mieux. Je me réjouis de vous voir aborder la tribune et y porter vos idées. Je ne m'occupe point de la question des *groupes* qui agite si vivement des personnes de ma connaissance qui se croient graves; question qui se réduit à savoir quel rôle jouera un député et s'il sera Doctrinaire, sous-doctrinaire, Légitimiste rallié, ou membre de l'opposition et du parti social composé de quatre personnes; ce sont là des *rôles* extérieurs dont on est bien forcé de s'écarter dans les mouvemens et les évolutions imprévues du combat. Mais, en regardant l'échelle entière et non la division de ses degrés, je me demande quel sera sur le *Pouvoir* en lui-même votre opinion. Le traiterez-vous comme une *plaiè* nécessaire qu'il faut amoindrir, rétrécir, calmer et engourdir peu à peu, ou le regarderez-vous comme un fruit

1. Chanday (et non Chandey), près Laigle (Orne), était la propriété du duc de La Force, père de la marquise de La Grange.

salutaire qu'il est bon de nourrir, d'engraisser, de fortifier et de soutenir à tout prix?

Dans de fréquentes causeries où vous viendrez vous reposer, j'espère, des cris de la Tribune, nous pèserons le pour et le contre avec ce calme, cette sincérité, ce désintéressement total, cette connaissance de chacun de nous deux par l'autre, qui a si bien entretenu notre ancienne et douce amitié. Combien de fois, cher Édouard, aurai-je à vous consoler de ce qu'il y a d'amer à n'être pas compris dans ses idées, à être calomnié dans ses vues, interrompu dans ses élans, arrêté dans ses travaux! Les Élections n'étaient qu'un prélude. Vous avez goûté le bord de ce verre d'absynthe, vous avez le reste à boire, mais que vous importe? Vous savez où trouver le miel que vous y pourriez jeter. La Rêverie allemande vous attendra chaque soir à côté de votre gracieuse petite femme, et vous vous endormirez entre elles, mon heureux ami; mettez-moi à leurs pieds.

Quand donc serez-vous ici?

XVI

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

25 décembre 1837.

Oui, oui, j'irai vous voir, mais ce ne sera pas à présent. A présent je ne puis autre chose

que souffrir¹ en silence et m'enfermer seul. Quand je suis seul, je ne cherche pas à oublier, je ne veux pas de consolation, je vis avec ma douleur que personne ne peut mesurer et qui est aussi grande que le bonheur que j'avais à me donner à ma pauvre mère. Je jouissais de mes sacrifices mêmes; elle était devenue un enfant pour moi; tout ce qu'il y a de paternel dans mon âme était retourné à elle. Elle était vraiment mon ouvrage dans cette vie nouvelle que je lui avais faite depuis quatre ans. Je l'avais arrachée de force à la mort qui me la reprend, hélas! à présent. J'ai le cœur brisé; si je vous voyais, je vous ferais pitié et j'aurais honte de ma faiblesse. Cependant est-ce une faiblesse, grand Dieu! que de sentir cette horrible douleur comme je la sens! N'en serait-ce pas plutôt une que de manquer de cœur pour en souffrir?

Que votre lettre est bonne et m'a touché! Vous osez avoir une âme, femme du monde! Qu'en faites-vous au milieu de nos froids salons?

Ne reprochez pas à Édouard de ne m'avoir point parlé de vous; je n'ai parlé à personne, je ne le pouvais pas, je ne le puis pas encore. Je n'ai vu, je n'ai pu voir que l'autel et cette chère infortunée qu'il m'y fallait conduire.

Ne pensez à moi que dans quelque tems.

1. Sa mère était morte le 20 décembre 1837.

J'irai vous dire : *madame*, et toute mon âme sera cachée *comme il convient* dans le monde et j'en serai maître et on ne la verra pas.

XVII

A LA MÊME

3 février 1838.

J'ai besoin de vous dire, Madame, que votre écriture m'a fait du bien et que j'ai souvent relu cette bonne lettre qui est venue pleurer avec moi et que j'ai gardée comme une gracieuse amie. Je viens d'être malade assez longtems et je sors de mon lit seulement depuis deux jours. Tout ce que j'ai souffert, je ne puis vous le dire et mes efforts pour le cacher m'ont rendu malade. — Je me souviens de vous avoir écrit dans le premier moment; c'était un cri plutôt qu'une lettre, je crois; pardonnez-moi ce désordre, je ne savais ce que je disais sans doute et je ne puis m'en souvenir à présent.

Je suis sûr que vous n'êtes pas de ces personnes qui m'accusent de m'être trop renfermé. Vous sentez bien, n'est-ce pas, que tous ces souvenirs de l'enfance et de la première jeunesse, dont on ne cesse de se nourrir, dans son chagrin, ne se peuvent exprimer tout haut et que la

parole ne saurait les peindre? On ne peut recevoir de l'amitié la meilleure qu'une insuffisante pitié qui ne répond qu'au hasard et touche les blessures de l'âme sans les voir. Il n'y a que les larmes qui soient bienfaisantes; et à qui oser les montrer, et de qui a-t-on le droit de les attendre?

Il me reste de bien des souffrances une faiblesse qui me fait encore garder la chambre. Édouard ne pourrait-il venir me voir à présent, pour un moment, vers deux heures? Si j'étais sorti une fois, c'eût été pour vous aller voir, vous le savez; mais je ne devais pas vous porter le spectacle d'une douleur que je n'avais pas encore maîtrisée.

Conservez-moi, je vous en prie, vos bons sentimens. J'ai besoin d'y compter, madame. et vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

XVIII

A LA MÊME

6 juin 1838.

J'étais venu vous voir ce matin parce que je ne vous ai pas vue hier. Allez-vous partir si tôt? Est-ce bien vrai, madame?

XIX

AU MARQUIS DE LA GRANGE

11 juin 1838¹.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Édouard, l'adresse de monsieur Andryane² et celle du baron d'Eckstein³; tous deux me sont venus voir fort gracieusement et je n'ai pas assez d'eux. Je veux aller les trouver chez eux. Vous saurez que j'ai pensé me tuer depuis que je ne vous ai vu, en courant, comme je fais toujours, en cabriolet. J'ai versé rue Saint-Roch, — peut-être à cause du perfectionnement des trottoirs, — précisément sous les fenêtres de Madame de Rességuier⁴. Le cocher a été jeté

1. Date du cachet de la poste.

2. Alexandre-Philippe Andryane (1797-1863). Officier de l'armée française, il quitta le service en 1815, essaya de soulever l'Italie contre l'Autriche. Condamné à mort en 1824, il fut détenu au Spielberg, où il correspondit avec Silvio Pellico. Il fut gracié en 1832.

3. Édouard, baron d'Eckstein (1790-1860). Ancien officier du corps franc de Lutzow, il fut employé sous la deuxième Restauration au ministère de la Police puis des Affaires Étrangères. Il a laissé des travaux d'histoire et d'archéologie.

4. Peut-être la mère du comte Jules de Rességuier, le poète ami de Vigny (1789-1862).

à dix pas au delà de son cheval et assez mal-traité. Moi, j'en ai été quitte pour un coup assez violent sur la tête et j'ai été remis et guéri en quelques minutes par Madame de Rességuier et son fils, précisément comme l'infant du *medico de su honra*¹ et l'Antoni de Dumas. C'était une fort belle scène. Mais le cocher et l'autre animal étaient bien plus mal que moi et ils se sont rétablis sans eau de cologne et nous courons encore tous trois.

Est-ce vrai que vous allez partir si vite? Vous n'êtes jamais chez vous. Je vous ai rendu Titan². Le savez-vous?

Bonjour, je suis tout-à-vous puisque me voilà vivant encore décidément.

J'ai cru l'autre jeudi que vous seriez chez la Duchesse de Maillé³.

1. De Calderon.

2. *Titan*, de Jean-Paul Richter, traduit par Ph. Chasles (1834) (?).

3. Blanche-Joséphine Le Bascle d'Argenteuil (morte en 1851). Elle était mariée à Charles-François-Armand, duc de Maillé (1770-1837), maréchal de camp, pair de France.

XX

AU MÊME

42 York-Street
Portman-Square.

10 février 1839.
Londres.

J'ai voté pour votre amendement¹, cher Édouard, du fond de ce palais que vous connaissez, je crois, et qu'on nomme l'*Athenæum-Club*². C'est là que je vous ai lu, c'est de là que je vous ai suivi. Vous avez tenté inutilement d'ôter un masque à la lâcheté, à la corruption, à la trahison; elles ont voulu le conserver. Qu'elles en jouissent donc tant qu'elles pourront. Vous aurez toujours fait un noble effort. — Une chose étrange et qui vous sera matière à réflexion par la quantité de chances diverses et de jeux de numéros qu'amène dans son sac le *Loto* des gouvernemens représentatifs, c'est que, tandis que pour combattre ces bas sentimens de notre triste nature, vous vouliez y abolir

1. Lors de la revision du règlement de la Chambre, le marquis de La Grange avait présenté un amendement pour substituer le vote public (par *oui* ou par *non*) au scrutin secret.

2. Cercle (fondé en 1824) qui a joué un certain rôle dans l'histoire politique et intellectuelle d'Angleterre. Les littérateurs, les artistes et les savants français les plus éminents y ont été reçus gratuitement pendant leurs séjours en Angleterre. C'est ce qui arriva à Vigny.

le scrutin secret, un membre du Parlement, justement honoré, a fait ici des efforts aussi inutiles que les vôtres pour établir le *Ballot* qui est une chose pareille dans les élections, et cela dans une pensée de lutte contre la corruption et la vente effrontée des voix. — C'est un radical nommé M^r Grote et, hier même, il a paru contre lui un pamphlet politique que je désire que vous lisiez parce qu'il abonde dans votre sens et fortifie vos vues. — Si Galignani¹ ne peut vous l'avoir, je vous le rapporterai, mon ami². Je ne sais quand, par exemple, car vous savez ce qui m'a empêché de vous aller voir à Chandey? J'étais chez moi, dans le midi, quand madame de Vigny qui m'accompagnait y a appris la mort de son père et depuis le 25 novembre je suis à Londres³. Tout est lent dans les affaires de succession, en Angleterre plus qu'ailleurs. Mais le lieu d'où je vous écris, cher Édouard, et dont on s'est empressé de m'ouvrir les portes et les trente mille volumes, vous dit assez que je ne suis jamais oisif et que je cherche

1. Jean-Antoine (1796-1873) et William (1798-1882) Galignani, éditeurs français, nés à Londres.

2. Voici le titre : *Ballot* — By the Rev. Sydney-Smith Longman Paternoster-Row. —

3. Il y resta jusqu'à la fin d'avril. Cette affaire de succession, extrêmement longue et compliquée, dont il se plaindra fréquemment, se termina par une transaction.

toujours, dans mes études profondes, trop secrètes peut-être, un asile contre l'agitation extérieure. La campagne et les châteaux qu'on aime tant en Angleterre dans l'hiver et où il me faut aller quelquefois ont moins de calme que ce grand *Athenæum* qui ressemble au Louvre en petit et qui est placé comme une ville neutre entre les Clubs politiques des conservateurs et des Radicaux, devant le vieux Saint-James et le vieux White-hall et sa sanglante fenêtré où fut cloué l'échafaud de Charles I^{er}. — La belle petite enfant qui règne sur tout cela ¹ passait devant ses anciens Palais l'autre jour, en souriant, dans sa grande voiture dorée, sans la moindre haie de gardes et le Peuple aurait pu lui prendre sa couronne de diamans sur la tête s'il l'eût voulu. Mais il criait *Hourra* pour *Mademoiselle la Reine* (c'est moi qui la nomme ainsi, les Américains la nomment miss Kent et miss Victoria) et la saluaient très-gaiement. — Vous aimeriez à voir cela, madame, vous à qui je veux parler un peu aussi, vous qui êtes un peu mon amie; du moins autant que vous avez le tems de l'être, mais qui l'étiez si bien, je m'en souviens partout, lorsque je perdis l'amie de toute ma vie. Je veux vous dire que je crains quelquefois pour vous les agitations politiques. Elles me semblent vous

1. La reine Victoria.

aborder à présent de trop près, par Édouard, dont vous partagez toutes les impressions. Tachez que celles-là qui sont si âpres, si rudes, si grossières, ne blessent pas trop douloureusement votre âme délicate et impressionnable. — Tout de suite votre santé s'altère, vous êtes malade tout-à-coup et aussi vite que vous riez ou qu'il vous vient une larme aux yeux. — Ne donnez que le rire à la Politique, je vous en prie. Édouard y veillera bien, du reste, sans qu'on le lui dise. Êtes-vous son secrétaire? En son nom ou au vôtre si vous me répondez, à moi, exilé, prisonnier en Angleterre, vous ferez une œuvre méritoire, vous ferez du bien à ses yeux et aux miens. Sa vue est-elle encore souffrante?

Voilà que je ne sais plus auquel de vous deux je vais dire adieu. Le prenne qui voudra; c'est un vilain mot, à *revoir* plutôt, et bientôt si je puis.

J'essaye de sourire; aidez-moi! Écrivez-moi.

Comme les lettres par l'Ambassadeur d'Angleterre ne partent pas encore aujourd'hui, j'ai le temps de vous écrire un mot encore, cher Édouard. Je me rappelle que je ne vous ai pas dit que mon adresse chez la grand'mère de de Madame de Vigny est toujours (42 York-Street, Portman-Square) quand même je serais à la campagne. On m'y renverrait mes lettres.

Ne les affranchissez jamais que jusqu'à Boulogne, en mettant sur l'adresse : Par Boulogne. C'est la manière la plus sûre pour que rien ne s'égaré.

Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, mon ami, à qui a appartenu le château de Blanzac dans le département de la Charente. C'était quelqu'un de la maison des La Rochefoucault (*sic*); un baron de Roucy¹, je crois. — J'ai trouvé dans mes papiers de famille dans ce pays-là un vieux parchemin qui m'a beaucoup diverti : c'était l'obligation où se trouvait un aïeul de ma mère, en 1520, d'offrir en hommage au seigneur de Blanzac une paire de gants tous les ans et un anneau d'or de *cing sols*, parce que son domaine, que j'ai encore, relevait de l'autre. — Dites à Madame la Duchesse de Liancourt² que, si c'est à elle que je dois les gants blancs et si je puis trouver un anneau d'or de *cing sols*, je paierai mon tribut. Si c'est aux autres La Rochefoucault, je me révolte et je date de 1789 ou de 1839, ce qui se ressemble un peu, n'est-ce pas?

1. Une branche des La Rochefoucauld-Roucy avait en effet possédé Blanzac.

2. Zénaïde-Sabine de Chapt de Rastignac (morte en 1875). Elle avait épousé François-Marie-Auguste-Armand-Émilien de La Rochefoucauld, duc d'Estissac, puis duc de Liancourt (1794-1874), menin du Dauphin, chevalier de Saint-Louis.

Voulez-vous parler de moi à madame la Duchesse de Maillé, à qui je ne dois pas de gants blancs, mais à qui je suis très dévoué en tout pays et qui, parmi ses mérites, a pour moi celui d'être votre amie à tous deux.

XXI

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

27 octobre 1839.

Je ne veux point vous laisser croire que je me venge de votre silence quand j'étais à Londres. Voilà que votre amitié se réveille aux approches du retour à Paris. C'est toujours un bon signe. Vous vous êtes mis tous deux à compter sur vos doigts, un soir, au coin du feu, quels étaient vos amis pour l'hiver prochain; il pleuvait ce soir-là, point d'apparence qu'il fût possible de jouir un peu de l'humidité rhumatismale des bois, et vous avez dit : Écrivez-lui donc, Édouard ! — Édouard a répondu : Écrivez vous-même; et dix jours après vous avez pris une plume. Voilà, madame. Est-ce bien cela? — Je suis bien près de la vérité, si je ne la touche. — N'importe.

Continuons donc notre conversation du tems où vous étiez à Paris. Nous parlions de l'em-

barras des richesses dont vous me parlez encore. D'abord je ne crois pas que les richesses soient jamais embarrassantes et je ne sais personne qui sache mieux se débarrasser de l'argent que moi. Je donnerai plus de bracelets que jamais. — Comme des bracelets supposent des bras, vous allez rire comme une enfant; mais songez que j'ai des cousines en grande quantité; enfin, songez ce qui vous plaira, toujours est-il que je ne suis nullement inquiet de l'emploi que je pourrai faire des *galions* et des *millions*, quand ces rimes auront passé la mer en nature, et je commencerai par ceux dont j'ai parlé à Édouard qui ont du mérite et souffrent sans se plaindre, s'ils ont la bonté de me permettre de les servir indirectement. C'est là le difficile, et, s'ils me devinent, ils me repousseront par délicatesse. — Du reste, je n'en suis point là encore; la Chancellerie et toutes les cours des Indes sont en vacance jusqu'à la fin de novembre. Les juges ont jeté leurs perruques et courent à la chasse. — Moi, je n'ai point quitté Paris; j'ai laissé les moissons et laisserai les vendanges se faire sans moi. Je prépare des ouvrages et, quelquefois, je passe des nuits à l'étude pour ne pas trop penser aux souvenirs qui me blessent le cœur. Vous en avez touché un qui saigne et qui me tue quand je suis à la campagne; j'y trouve ma mère assise partout et la tombe de sa sœur et son père, ce vieil amiral qui me regarde et me

parle d'elle. L'an dernier, si je n'avais été secoué par l'Angleterre, je tombais malade chez moi. J'y passe mon tems à retenir mes larmes. — Le silence des champs ne vous fait-il donc jamais mal? Les arbres noirs me semblent des cyprès plantés sur des tombes. Mon imagination va sur-le-champ au bout de tout, au néant de chaque chose de la vie, et je ne peux plus m'occuper des bagatelles de ce monde; le dégoût de tout travail me saisit, je dédaigne d'écrire et je jette toutes mes idées dans une fosse commune. — La vie publique, dans les villes, les idées générales, les luttes, les passions avouées ou cachées, heureuses ou souffrantes, tout cela me rend à moi-même. Et cette flamme intérieure a quelque chose à brûler, à éclairer, autre chose que moi-même qu'elle finirait par tuer dans une solitude trop entière. — Voilà pourquoi je mets beaucoup d'insouciance à chercher des terres; je n'ai même pas été à deux pas revoir celle dont vous me parlez. Dites-moi donc, je vous prie, à qui elle appartient à présent? Vous ne me les nommez pas. — Je suis heureux qu'Édouard s'occupe de ces beaux mémoires. L'exemple de vos pères, de tous ces hommes au cœur loyal et indépendant, peut servir à refaire des hommes tels en France. Elle en a besoin. — Je ne vous dirai pas la moindre tendresse aujourd'hui, madame, de peur de vous paraître amoureux comme un philosophe allemand. Cependant

croyez bien que personne en aucun pays ne vous est plus dévoué que moi.

Parlez de moi, je v^s prie, à monsieur votre père.

P. S. Depuis votre départ j'ai reçu des adieux bien longs, si ce n'est éternels, et qui m'ont attristé. Je ne perds pas indifféremment ceux qui depuis longtems me connaissent jusqu'au fond de l'âme, jusqu'à ce sanctuaire qu'on ouvre si rarement et à si peu de personnes. — Vous dire que j'aurais été heureux de vivre quelques jours avec vous autrement que par cette fausse intimité Parisienne qui n'est trop souvent qu'une suite de visites interrompues, et que j'aurais aimé à continuer ces inépuisables conversations que l'on ne cesse d'ébaucher, de reprendre, d'abandonner entre amis comme il est bien vrai que nous le sommes depuis longtems; vous dire, vous répéter tout cela en phrases variées, est-ce une chose nécessaire? Je ne le pense pas. Je regretterai aussi votre tante, Madame de Balbi¹, puisque vous l'aimez et qu'elle veut bien être encore, ainsi que vous le dites, toute aux autres et à la conversation. Je regrette surtout d'heureuses et paisibles soirées que je me figure charmantes. Je ne vous écrirai point

1. Anne-Jacobé de Caumont La Force (1758-1842), mariée le 28 avril 1776 à François-Marie-Armand, comte de Balbi. Elle fut successivement dame pour accompagner Madame et dame d'atours de Madame.

pourquoi je ne les ai pas été chercher; je suis bien résolu à cela, par exemple. Je vous le dirais, mais l'écrire? Non. Et mentir, à vous, en langage de salons, je n'en ferai rien assurément. Écoutez, ma vie, qui a l'air toute simple et se présente tout naturellement aux regards, est toujours très-complicquée; il faut me le pardonner. — Et à quoi servirait l'amitié, si ce n'est à donner des pardons faciles? La Politique va sonner le tocsin pour vous rappeler; vous allez nous venir et nous parlerons raison. J'ai des sophismes en quantité qui vous attendent.

XXII

A LA MÊME

17 décembre 1839.

La bonne nouvelle que l'arrivée de ses amis quand on vient d'être malade un mois comme je m'en suis avisé! Et tout au lit que j'étais, je vous ai écrit, Madame; mais, en vérité, ma lettre était si noire, si malade elle-même, que, lorsque je l'ai vue toute entière, elle m'a fait peur pour vous, et elle était pleine de tant de mauvais raisonnemens bons à vous attrister que je l'ai considérée comme une fiole de poison et j'ai jeté la fiole au feu qui en a fait prompt justice.

Dites, je vous prie, à Édouard que je me réjouis de toute cette peine qu'il s'est donnée de préparer ces mémoires qui vous appartiennent de toute façon et si justement. Ce sera un beau pendant à Saint-Simon, avec le même succès, j'espère. Ce qui me fâche, c'est d'apprendre que sa santé ait souffert de ses travaux de généalogie, et la vôtre je ne sais de quoi, de l'hiver peut-être qui vous aura étranglée comme moi qui ai été saisi par lui à la gorge et rendu muet. C'est la maladie des orateurs et des acteurs que celle du larynx et je ne devrais pas l'avoir, en toute justice, moi qui ne parle plus, même avec ma plume. Cependant, j'ai passé bien des nuits à plusieurs ouvrages qui ne tarderont pas à paraître. Nous allons bientôt parler de tout et de nous trois et nous verrons quel est le moins malade. — Je réponds toujours que le plus heureux, ce sera moi en vous retrouvant.

XXIII

A LA MÊME

10 janvier 1840.

D'abord je vous prie de compter sur moi; c'est la seule personne dont je réponde, et j'en réponds puisqu'il s'agit de vous secourir dans

vos travaux d'enrôlement, aussi bien que ces pauvres inondés¹ qui, j'espère, n'exigeront pas que je danse. C'est la quatrième fois que je donne pour eux sous plusieurs formes, et ce n'est pas assez, tant je les plains ! Je ferais bien plus, hélas ! si je n'étais inondé moi-même de parchemins gothiques-anglais qui ne donnent rien, et qui coûtent presque une guinée par ligne et ne valent pas les vers de Lord Byron qu'on lui payait ce prix-là.

Je tâcherai de vous recruter des petites *miladys* ; c'est même dans l'espoir de vous envoyer des noms que j'ai tardé à vous répondre, mais elles ont déjà (les miennes du moins) si largement contribué partout, et même en Belgique où elles pouvaient se dispenser de réparer les torts du Rhône en buvant l'eau de la Meuse, que je ne peux pas trop exiger.

Cependant le Démon est bien fin et celui du bal surtout ; nous verrons donc. Vous êtes prévoyante d'ailleurs et nous avons jusqu'au 26 pour la tentation. C'est beaucoup.

Adieu, Madame ; il est trois heures après minuit, je viens d'écrire, j'ai fini par vous et vous baise la main avant de me coucher, ce qui m'est bien pénible, tant j'aime à veiller.

1. Inondations du Rhône et de la Saône.

XXIV

AU MARQUIS DE LA GRANGE

20 janvier 1840.

Voilà précisément ce que je disais à Lamartine chez vous ! On a copié de votre discours ¹ cinq ou six lignes dans chaque journal et je ne le connais pas. L'a-t-on imprimé, mon cher Édouard, et pouvez-vous me l'envoyer ? J'ai été fort souffrant depuis quelques jours. C'est très heureux, parce que cela me donne le droit de ne pas sortir et d'écrire. J'en bénis la Providence qui a bien voulu m'accorder un mal de gorge infini. Comme c'est à vous que j'écris, je ne doute pas que madame de La Grange ne me réponde et ne me dise que vous êtes un Législateur trop affairé pour un billet. — Je voudrais bien savoir quelle était la jolie petite madame bleue et noire avec qui elle mangeait des petits pâtés anglais ?

1. Le marquis de La Grange avait été réélu en 1839, après la dissolution de la Chambre (2 février 1839). Hostile au cabinet du 12 mai (présidence du maréchal Soult), il parla le premier contre le projet d'adresse, en 1840. C'est sans doute de ce discours qu'il s'agit.

XXV

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

31 janvier 1840.

Il est bien rare que je puisse dîner hors de chez moi et jeudi je ne le pourrai pas. Je vous supplie de ne m'y pas engager pour m'épargner le chagrin de ne pas accepter ce que m'offrent des amis aussi parfaits que vous. Je suis garde-malade et j'ai mille petits liens. — Lundi, quand tout dormira

Et Neptune, et les vents et l'armée

(j'espère que je suis assez classique) j'irai vous voir et vous expliquer... mon redoublement de sauvagerie. J'espère rencontrer M. Sue¹ lundi chez vous et je suis bien touché de ce que vous me dites. Rien n'est si rare que les rencontres entre tous les *Solitaires mondains* que renferme Paris.

Adieu, madame, je vous fais mes baise-mains, comme on disait au beau tems des Caumont.

Je vous dirais tout le bien que je pense du livre que je vous renvoie, si je ne vous écrivais debout, pendant que votre page attend debout comme moi.

1. Marie-Joseph-Eugène Sue (1804-1857), romancier célèbre.

XXVI

A LA MÊME

20 février 1840.

Comme je voulais fermement vous aller voir ce matin et vous répondre, je n'en ai rien pu faire, et comme j'avais l'autre jour la résolution bien prise de ne point dîner hors de chez moi, il est certain que je serai chez vous lundi à six heures puisque vous l'avez décidé ainsi, madame. Voilà comme je suis mes plans, c'est là ma fermeté ! J'en devrais avoir plus de honte et mon caractère est bien mal dessiné à vos yeux à présent ; c'est votre faute, et vous me faites renoncer pour lundi à ces grandes et persévérantes résolutions, si belles dans les héros de roman.

Donc à lundi et *for ever yours*.

XXVII

A LA MÊME

11 mars 1840.

Je m'étais trompé. C'est ce soir *Chatterton*. On commence à sept heures. Voulez-vous, pouvez-vous venir ? — Je le désire bien. Si non, renvoyez-moi cette loge ; on m'en demande

beaucoup. Si madame de La Martine vous amenait son mari et vous accompagnait, cela ne leur serait peut-être pas désagréable, à cause de votre présence. Qu'en pensez-vous?

La salle était fort émue lundi; vous manquez bien là pour moi. Votre amitié aurait éclairci ce que ce drame me donne de tristesse quand je le revois.

A ce soir donc peut-être.

XXVIII

A LA MÊME

8 avril 1840.

Toute femme a quelqu'un qui lui donne un album.

Voilà une première maxime incontestable de vérité et pleine de sagesse. La seconde est qu'il faut, avant toute indignation, se rappeler ce qu'on a dit, et que vous deviez m'envoyer l'album de la personne que vous voulez rendre assez heureuse pour posséder des lignes ou des vers d'une des plus mauvaises écritures de France. — Il faut encore que je sache son nom, son sexe et son âge; je vous dispense du reste de son signalement; mais c'est par pure charité pour elle que je demande tout cela, afin que j'évite de donner des vers trop amoureux à

une jeune personne qui va faire sa première communion, la description d'un enterrement à quelqu'un qui est condamné par son médecin, et la critique des avocats à un député, ou quelque autre rencontre aussi malheureuse. Sitôt que j'aurai donc un album avec son : *j'appartiens...*, j'y écrirai et barbouillerai tant que vous voudrez. Voilà ce que j'aurais dit à votre oreille si j'avais été passer le lundi soir chez vous; mais je ne l'ai pas pu et je ne vous dirai jamais pourquoi, vous pouvez en être sûre. J'aime les mystères, comme vous savez, et j'en vois partout où il n'y en a pas, et même où il y en a, ce qui est bien plus étonnant, car d'ordinaire c'est là qu'on se trompe.

Adieu, madame; êtes-vous en train d'être bonne ou fâchée? J'irai voir cela.

XXIX

A LA MÈME

23 mai 1840¹.

J'ai fait savoir à la pauvre sœur de Lassailly² votre intérêt pour elle, votre bonne grâce

1. Original perdu. Copie d'un des secrétaires du marquis de La Grange.

2. Charles Lassailly (1812-1843), jeune poète auquel

à envoyer si vite cette quête nouvelle de 55 francs, et qu'elle en pouvait disposer; elle en a remercié Lamartine chez lui. Mais tout ce que nous faisons arrive trop tard. Son frère est perdu. Les soins admirables et toujours désintéressés du docteur Blanche¹ ne lui ont pas encore rendu la raison. Pauvre jeune homme ! Il a lutté jusqu'au dernier moment. Je savais bien ce que je faisais, vous le voyez, quand je pressais Édouard de s'abonner à son journal : je sentais qu'il jouait son dernier coup de dés. Il y en a qui sont paresseux et se plaignent sans cesse; lui, il était laborieux et faisait *l'heureux* pour ne fatiguer personne, mais je le devinais. — Il a été jusqu'à ce que la force lui ait manqué. La fatigue l'a abattu comme un taureau qu'on assomme. Aussi le coup a été si profond que le médecin le plus habile me paraît douter de sa guérison, et, quand il l'avoue, c'est un signe funeste. — Voyez donc encore cette affreuse chose de la vie; quand le malheur est décent, il s'empêche lui-même d'être secouru à tems.

A présent, en vérité, c'est un devoir au

s'intéressait Vigny. Œuvres : *Poésie sur la mort du fils de Bonaparte*. Paris, Renduel, 1832, in-8°. — *Les roueries de Trialph, notre contemporain, avant son suicide*. Paris, Silvestre, 1833, in-8°.

1. Esprit Blanche (mort en 1852), médecin aliéniste qui dirigea une maison de santé célèbre pendant la Révolution et la Restauration.

gouvernement de payer la maison de santé. Car, à ce métier de bienfaisance gratuite, le docteur Blanche se ruinera. Il ne guérit pas tous ses malades comme il a guéri madame de la Valette. Et j'en sais trois qu'il a gardés chez lui quand leurs familles les abandonnaient. Ne le punissons pas de sa bienfaisance, ce serait par trop sévère. Si Édouard voit M. de Malleville ¹, il lui en parlera, n'est-ce pas? — Soyez sa mémoire en cela, je vous en prie, j'irai vous en faire prévenir ² moi-même et serai pour vous comme un remords vivant si vous l'oubliez.

XXX

A LA MÊME

(fin de 1840) ³.

J'ai cru un moment que j'allais avoir enfin la liberté de répondre à votre souvenir en par-

1. Sans doute François-Jean-Léon de Maleville (1803-1879), alors sous-secrétaire d'État à l'Intérieur.

2. Ou: *souvenir* (?)

3. Lettre sans date. Les bruits de guerre qu'elle renferme et la phrase : *Le soleil de juillet...* permettent de croire qu'elle est de la fin de 1840. Après la convention de Londres (15 juillet 1840) où l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse avaient traité de la pacification

tant pour Chandey; mais tout se complique autour de moi de façon à m'empêcher de quitter Paris. Les probabilités d'une guerre avancent le départ de ce que j'aime le mieux dans les familles étrangères et de ce qui m'est le moins étranger. Enfin je ne puis remuer un jour seulement. — J'ai aussi, moi qui ne suis rien, une France et une Angleterre à gouverner et à mettre d'accord. — J'espère encore avoir le tems, avant la guerre, de constituer mon existence en France comme je la veux arranger. Alors seulement je pourrai prendre part aux affaires publiques et publier ce que j'écris dans le silence et l'étude. Je n'ai pas encore abordé ces questions pour lesquelles la position sociale est une autorité de plus. Il le faut bien ainsi, puisque, dans ce triste monde, comme dans notre langage, *être c'est avoir*; ces deux verbes sont trop étroitement liés. — Je conçois qu'Édouard s'occupe de politique, car je m'en occupe aussi, moi, sans être encore à la Chambre. Je le regretterai cet hiver, car j'y aurais peut-être dit autre chose que : *Il y a quelque chose à faire*. Notre diplomatie vient de donner des preuves d'incapacité assez grandes, je pense, pour servir de leçon à l'avenir sur les hommes

de l'Orient, en se tenant à l'écart de la France, une guerre européenne paraissait inévitable. (Voir : Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*. t. IV, p. 229 et suivantes).

qu'on emploie. On ne sait pas ici à quel point ils sont gauches et se laissent isoler, faute d'étude des grandes affaires et de connaissance du grand monde qui les voit souvent avec répugnance. — Mais qu'importe? Il y a des germes de guerre qui ne pouvaient manquer d'éclater un jour ou l'autre; le soleil de juillet les aura-t-il fait éclore? C'est ce que nous allons voir, nous autres simples mortels qui subissons les œuvres de nos hommes d'État. — Vous lisez donc l'histoire? Mais quels historiens? Vous ne me le dites pas. Il y en a qui font un monde à l'image d'une idée qui leur vient et y font entrer les faits bon gré mal gré; s'ils sont trop longs, ils les coupent, trop courts, ils les allongent. Lisez-vous ceux-ci? Il y en a d'autres qui sont tirés à quatre chevaux par les événements qu'ils racontent, comme l'est le char du soleil, vers tous les points de l'horizon, ne marchent pas et n'arrivent à rien; lisez-vous ceux-là? Vous aimez les livres sérieux en ce moment; qui sait si ceux de l'imagination ne sont pas les plus sérieux? Allons, voyons, ne faites pas la fière, avouez que vous vous ennuyez quelquefois. Vous avez froid? Vous! je ne le croirai jamais. Il n'y a personne à qui les portes et fenêtres soient plus inutiles; quelle injustice que de vous en faire payer l'impôt! Quel mépris vous devez avoir pour l'architecture, vous qui n'avez pas besoin de maison et qui n'adorez que le grand

air et le grand jour. — Quoi ! Vous trouvez l'air froid, enfin. Voilà un progrès. Eh ! que ne revenez-vous ? Nous étouffons ici ; et Paris n'est point si désert que vous le supposez ; il y a des promenades aussi dans cette ville tant maudite ou près de ses barrières. Mais il est inutile que je vous le dise. Vous aurez bientôt un motif de retour, j'espère, dans la convocation des Chambres. Qu'apporterez-vous dans les plis de votre robe ? A moi la guerre, j'en suis sûr. Quand viendrez-vous, enfin ? Oui, *enfin*, car vous savez très-bien et très-parfaitement que je vous aime beaucoup et vous en doutez pour que je vous le répète, ce que je fais de bien bon cœur.

Édouard est un méchant de ne pas m'écrire ; s'il ne m'écrit pas sur la guerre et la paix ou autre chose, j'irai à Saint-Assise chez Charles de Beauvau¹, en Normandie, chez les d'Orglandes. J'irai partout où l'on m'attend, excepté à Chandey.

— Dites, je vous en prie, à M^r votre père que je lui suis bien dévoué et le prie bien de ne pas m'oublier. — Et les mémoires de votre famille, ne les imprime-t-on pas ?

1. Charles-Just-François-Viturnien, prince de Craon et de Beauvau (1793-1864), sénateur. — Les Beauvau possèdent toujours le château de Sainte-Assise (près de Cesson, Seine-et-Marne).

XXXI

A LA MÊME

3 octobre 1840.

J'arrive du Havre; je trouve ici un mot de vous et j'y réponds sur le champ. — Mais, mon Dieu! que deviennent donc les lettres qu'on vous écrit? Votre début est toujours un petit reproche; vous êtes bien la plus méchante amie du monde par lettres, et puis, quand on vous voit, c'est un sourire charmant dans vos yeux et vos lèvres. Le fait est que, le 7 août, j'ai répondu longuement à votre première gronderie du 28 juillet; vous voyez si je suis exact et comme l'habitude des correspondances anglaises rend scrupuleux sur les dates. Je vous disais mille choses que je crains de répéter comme vous répétez votre reproche. Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu cette lettre que je tiens beaucoup à savoir dans vos mains. — Vous êtes malade? Qu'avez-vous? Cela doit être quelque chose, puisque vous en parlez, vous qui vous oubliez toujours. Vous dites que vous voyagerez doucement. La voiture vous fait donc du mal? Vous étiez mieux à Paris, ce me semble. Ne croyez donc pas tant au bien que fait la campagne. La nature nous déteste ¹,

1. Cf. *La Maison du Berger* (1843).

la terre ne cherche qu'à se débarrasser de nous et nous blesse de toutes les façons, l'ingrate que nous ne cessons de flatter ! Venez, venez que l'on vous guérisse à l'abri de l'air des champs.

— Voici le canon et vous me parlez de Madame Lafarge tout en montant en voiture ? Voyez un peu l'étrange chose : la guerre d'orient, d'occident peut-être, occupe moins que cette jeune femme et les autres procès sont éclipsés par le sien. Cela devait être, car il y a là une énigme ; dans les autres questions il y en a peu, tout y est fort clair. Ce n'est pas seulement la curiosité qui passionne pour cette cause célèbre, c'est la crainte que la justice ne se trompe de coupable, c'est l'effroi de la voir aller dans la nuit. Pour moi, puisque vous me demandez mon avis, j'ai suivi avec attention tous les débats et il me semble possible qu'une sorte de complot ait été ourdi pour perdre cette femme et qu'une autre main que la sienne ait jeté l'arsenic partout. Cette jeune femme a été aimée et haïe avec fureur ; il y a des intérêts d'argent qui portent à la faire condamner. Si je voyais en face tous les acteurs de ce drame, si je les entendais parler, je serais averti par une voix infailible de la présence du coupable. Cette maison infernale recèle encore des secrets qui, peut-être, ne seront révélés que dans cinquante ans. Le jugement a été féroce et stupide à la fois. Le jury grossier

n'entend pas la langue spéciale du barreau dans beaucoup de provinces. Ces paysans ont cru, j'en suis sûr, que : *circonstances atténuantes* voulait dire : *nous doutons*. Car où étaient-elles? On a tué ou on n'a pas tué, point de milieu. Dans le doute, les jurés devaient se récuser. Il y a au fond de leur pensée de la haine pour une éducation et un rang supérieur, soyez-en sûre. — N'est-il pas triste que les deux plus belles choses humaines, la Justice et l'Amour, n'aillent qu'à tâtons? Qu'en dites-vous? —]

J'espère au moins qu'en politique il n'en sera pas toujours ainsi et que le gouvernement Parlementaire n'ira pas longtemps sans Parlement. Vous allez revenir ici comme fille et femme de nos seigneurs et maîtres. Je vous l'avais prédit (le 7 août, toujours). Vous voyez que c'est mon idée fixe.

Que puis-je ajouter sur mes affaires d'Angleterre à ce que je vous disais alors? Je dois toujours dire sur ce sujet ce que disait Montaigne de tout : *Que sais-je?* La Chancellerie est longue à faire une addition, et les hommes de loi se chargeront des soustractions qui sont colossales. Cette sorte de pompe à feu de la Chancellerie n'est dérangée par aucune guerre et travaillera toujours à travers les événements sans que rien la trouble, la presse, ni la ralentisse. Son balancier est arrêté en ce moment par les vacances jusqu'en novembre. Voilà tout. — Que votre gracieuse amitié soit donc aussi pa-

tiente que moi. Mon indifférence est profonde sur les richesses; elles ajouteront beaucoup de bruit à ma vie et ce n'est pas à elles que j'ai à demander du bonheur.

Édouard est-il prêt pour le combat parlementaire? Il sera violent. Je suis heureux de l'impatience qui n'a pas permis à Lamartine d'attendre la tribune. Vous voyez que la Poésie est un canon chargé à poudre qui sait frapper quand on veut y mettre le boulet. La partie critique de ses articles¹ ou plutôt discours est la plus forte à mon avis. Cependant il n'a pas tout dit et j'attends le reste. Il est beau d'agir ainsi et de descendre sur l'arène, tout saignant d'une nouvelle blessure à son cœur². — Je ne sais où vous êtes à présent. J'irai voir demain monsieur de Caumont qui me le dira et je vous enverrai ce mot bien vite, car je sens que vous grondez en dedans, ne supposant jamais que je sois hors de Paris. Vous me croyez les genoux liés comme ceux d'une Statue Égyptienne.

Adieu, madame, je voudrais vous revoir parce que la vue de votre bonheur me rend moins triste, et il est difficile de l'être plus que je ne le suis aujourd'hui. Je ne vous en aime pas moins,

1. Lamartine avait écrit le 28 août et les jours suivants, dans le *Journal de Saône-et-Loire*, des articles sur la question d'Orient et sur la guerre possible.

2. Il avait perdu son père au commencement de septembre.

croyez-le bien, et doutez de tout, excepté de cela.

Vous m'avez demandé des nouvelles de ce pauvre jeune homme ¹ que nous avons trop tard secouru. Il est fou, et sans espoir à présent, comme je l'avais craint. — Il vient d'écrire à sa sœur qu'il lui envoyait sa malédiction, et cette pauvre enfant qui, dit-on, est encore très-malade à Orléans, se désespérait et m'écrivait qu'elle voulait venir. Il m'a fallu lui apprendre que c'était un rêve. — On arrête ses lettres à présent et on fait bien. — Enfin il est mort, tout vivant qu'il semble. Le travail et le chagrin l'ont tué. — S'il traîne encore de longues années dans cet état, ce sera un affreux malheur pour sa sœur et ses frères, car, pour lui, il ne le sent plus.

XXXII

A LA MÊME

22 octobre 1840.

Je vois après tout que vous souffrez plus à a campagne qu'ici. Vous allez donc enfin revenir et vous éprouverez, j'en suis sûr, que

x 1. Lassailly. Voir la lettre du 23 mai 1840.

les inquiétudes dont vous vous plaignez, ces agitations toutes politiques, sont plus vives là qu'à Paris. Vous avez un peu plus tard les nouvelles et jamais les opinions diverses et les discussions qui épuisent chaque idée et laissent en repos après qu'on l'a approfondie. — Voilà les événemens sombres dont vous aviez le pressentiment; j'espère qu'ils tarderont à le devenir davantage. Il ne me semble pas difficile de détourner, si l'on veut, un plus mauvais avenir.

Vous me trouvez triste et vous vous étonnez de me voir si calme en même tems, au milieu de toutes mes affaires importantes. C'est que rien n'est calme comme la tristesse. Je vous le répète, chère — (dirai-je comme les Anglais) *chère madame*, les changemens de ma vie n'en feront aucun au fond de mon cœur et de ma tête, et je ne comprends pas qu'il en puisse être autrement. Je ne connais personne heureusement à qui il puisse venir l'idée de regarder à la fenêtre dans quelle voiture j'arrive et qui m'aime plus ou moins selon le nombre des chevaux. Après tout, ils n'apporteront jamais que moi dans une chambre et tel précisément que l'on m'y reçoit à présent. — Quand serez-vous dans la vôtre? Dites-moi cela un peu, madame, si vous le savez. Certainement, certainement, je vous *soignerai*, si vous n'êtes pas malade. Car si vous l'étiez (et vous

me le faites craindre), je ne pourrais pas vous voir. C'est le privilège de l'amitié de n'être bonne à rien et de n'être admise que lorsqu'il n'y a plus de bien à faire et plus de consolations à donner. — J'espère que vous n'aurez pas trop de colère à oublier en me voyant. Moi, je laisserai à votre porte toute tristesse trop sombre, je vous le promets, quitte à la reprendre en sortant. Comme il n'y a pas un membre du Parlement qui n'apporte son plan de campagne à la tribune, j'espère que vous en aurez deux sur votre table. Nous les examinerons; il n'y manquera que des vaisseaux que, par une distraction de dix ans, on n'a pas construits. — Nous avons bien des rois et des reines sans ouvrage, depuis quelque tems. — Il a poussé ici quelques religions et quelques partis depuis votre départ; je vous expliquerai leur cathéchisme (*sic*). Mais il faut être ici; première condition et celle à laquelle je tiens de tout mon cœur et de toute mon âme, comme je tiens à notre bonne et presque fraternelle amitié et même à vos querelles, pour les racommodemens.

Édouard est un paresseux, et, pour le punir, je lui dirai ma politique quand il arrivera.

XXXIII

A LA MÊME

21 décembre 1840.

Je suis sûr que vous serez charmée d'apprendre que je suis malade depuis quelques jours, parce que vous aurez ainsi la preuve qu'il n'a fallu rien moins que cela pour m'empêcher de vous aller voir. Si Édouard, entre une loi et son dîner, peut se permettre de venir vers 5 heures, j'en serai ravi, parce que j'ai plusieurs choses à lui dire pour lui, et j'en garderai bien d'autres pour vous, madame, quand je serai debout et dehors et chez vous à qui je suis, comme vous le savez bien, tout dévoué.

XXXIV

A LA MÊME

29 décembre 1840.

Vous pensez bien que je ne suis pas sorti, puisque vous ne m'avez pas vu. J'espérais le pouvoir aujourd'hui, mais j'ai eu la fièvre cette nuit et je ne peux sortir encore. — Je veux prendre soin de moi, puisque vous voulez de ce

moi lundi. J'y serai, mort ou vif, et d'ici là j'espère bien vous voir une fois. Vous êtes triste, dites-vous? Que dire à cette vague tristesse dont jamais vous ne me dites la cause? Savez-vous que vous êtes inaccessible ainsi aux meilleures choses de l'âme, parce que vous vous étourdissez au lieu de vous confier? N'est-ce qu'un peu d'ennui? Je le crois; le monde en a tant d'indéfinissables, il y a des remords de salon, des guerres et des campagnes d'hiver dans les salons aussi, malgré tous nos airs tranquilles, et tout cela vous fatigue et gêne la sincérité de votre caractère. N'est-ce pas quelque chose comme cela? — Et vous n'avez pas de tems pour l'amitié dont vous tireriez quelque chose, parce que vous en donnez beaucoup à la charité qui, au contraire, tire quelque chose de vous et doit vous laisser des dégoûts à vaincre dans leurs souvenirs et le sentiment des ingratitude grossières. Je m'imagine que c'est tout cela qui vous attriste; car, dans la plus heureuse vie du monde, que serait-ce? — Vous m'avez donné une parole d'honneur qui me défend les autres idées pour longtems. Puisque vous pensez à recevoir, vous ne souffrez plus de vos maux de tête si violens. D'où donc ce petit spleen et ces *blue-devils*? Vous ne m'en direz pas un mot, j'en suis bien certain, mais je vous en parle pour vous montrer que, tout en souffrant, je m'occupe de ce qui vous est

peine ou seulement lassitude. — Pour moi, que vous aimez, je le reconnais, malgré mon noir esprit, d'une bonne et fraternelle amitié, je porte de lourds ennuis dans l'âme et des tourmens que les génies du mal ont inventés, je crois, tout exprès pour m'empêcher de travailler et d'achever mes ouvrages favoris. A peine ai-je le tems de crayonner les esquisses des tableaux sans nombre que je rêve. Il faut m'occuper d'odieuses correspondances et d'affaires dont je devine la science, que je n'ai jamais eue, à l'aide du bon sens que j'évoque en moi et que j'applique à cela avec douleur. — Mes poèmes et mes drames sont épars çà et là tout brisés avec mes romans commencés. Ils ont tous une aile déchirée ou un pied inachevé comme des vers-à-soie qui ne peuvent encore s'envoler.

Vous voyez que je me console de ne vous pas voir en vous parlant comme je ferais près de votre grand fauteuil. J'y serai bientôt, j'espère. — J'aurais voulu voir Édouard un jour qui ne fût pas mercredi; voulez-vous bien le lui dire; j'avais besoin d'une conversation tranquille.

La nuit me fait tant souffrir que je voudrais être toujours debout et, avant-hier, je me suis couché à 5 heures.

Vous vouliez de mes nouvelles; suis-je assez ennuyeux comme cela?



ADÉLAÏDE EDOUARD LE LIÈVRE

MARQUIS DE LA GRANGE ET DE FOURILLES

MARECHAL DES LOGIS DANS LA 2^e C^o DES MOUSQUETAIRES

1796 - 1876

Peinture conservée au Musée de Liège

XXXV

AU MARQUIS DE LA GRANGE

29 décembre 1840.

Voici un ministre protestant Anglais qui désire avec une ardeur extraordinaire se trouver aux Tuileries à la prochaine réception, parmi ses compatriotes, et voir la famille royale. Il me demande à qui il doit s'adresser pour avoir un billet; et moi, qui suis d'une ignorance profonde, je vous prie de me le faire savoir, mon ami, et de lui en faire envoyer un, si vous pouvez.

Je ne suis pas trop bien depuis l'autre jour. J'aurais bien voulu vous voir seul et plus longtems.

Tout à vous de cœur mille fois.

Mon voyageur puritain s'appelle : le Reverend
Georges Hill. (Envoyez chez moi.)

XXXVI

AU MÊME

31 décembre 1840 ¹.

Merci, mon ami, vous êtes charmant de m'avoir si promptement répondu. Je vais

1. Cette date est fournie par une note manuscrite du marquis de La Grange. Cette lettre se plaçant après la précédente, la date est très vraisemblable.

transmettre à ce jeune et révérend père en Luther votre précieuse information. — Oui, oui, à Lundi, mais avant si je puis. — T[ou]t à vous.

XXXVII

AU MÊME

30 janvier 1841¹.

Il me tardait de savoir votre opinion, cher ami². On est heureux d'être si bien lu par ceux pour qui on écrit. C'est au Parlement qu'il appartient à présent de régler les intérêts de l'Intelligence³. Vous le voyez, vous le pensez comme moi, il ne pourra exister pour les lettres quelque chose qui ressemble à une Carrière que lorsque la propriété des œuvres sera perpétuelle. Je n'ai pu qu'écrire, c'est à vous de parler. Je

1. Le cachet de la poste porte : 30 janvier. Le millésime est illisible. Mais c'est en 1841 qu'eut lieu la discussion sur la propriété littéraire. Lamartine avait été nommé rapporteur du projet de loi proposé par le gouvernement.

2. Le marquis de La Grange venait de lire (*Journal inédit*) l'article de Vigny (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1841) : *De Mademoiselle Sedaine et de la propriété littéraire. Lettre à MM. les Députés.*

3. La propriété littéraire n'était réglementée que par la loi du 19 juillet 1793 et le décret du 5 février 1810.

crois que vous faites bien de suivre cette ligne modérée avant d'entrer dans la commission; mais, une fois dans la bergerie, mordez-les de bon cœur : ils le méritent. — Bonjour. A aujourd'hui ou demain.

Tout à vous mille et mille fois.

XXXVIII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

21 février 1841.

Je dis plus que jamais comme André Chénier : *O ma plume ! O mon cher trésor !* quand je vois qu'on perd son temps à étudier *Buenos-Ayres* et que la clôture arrive qui empêche de parler. Voilà ce que je prie votre Grâce de répondre à Édouard de ma part.

Je savais ce que vous me dites et que le neuvième personnage de la commission avait fait pencher la balance. — Ces 50 ans sont un pas vers la perpétuité, mais pourquoi s'arrêter dans le provisoire quand on peut achever son œuvre¹ ? Voilà ce que la discussion me fera

1. En réalité, le projet n'aboutit qu'en 1854. La loi du 8 avril fixa la durée de la propriété littéraire à *trente* ans après la mort de l'auteur, pour ses héritiers; ce délai a été porté à *cinquante* ans par la loi du 14 juillet 1866.

peut-être comprendre, car je ne connais pas la Chambre et ne peux pas la mesurer à sa juste valeur.

Mes *travaux* législatifs sont finis pour cette session. — J'aurais l'air de la mouche du coche, si j'en parlais encore. — Ne le trouvez-vous pas?

XXXIX

A LA MÊME

20-21 juin 1841.

Vous m'avez devancé d'une heure; j'allais vous écrire aussi; moi, pour vous demander si vous avez assez du froid et de la pluie, du grand air dont vous vous enivrez avec tant de bonheur, de l'odeur des fleurs vos amies intimes et des feuilles vos compagnes. C'est une action charmante de votre part que de m'avoir dit tout cela avant que je l'aie demandé; vous l'avez deviné, vous l'avez senti dans l'air, comme toute chose, comme on pense à quelque un un moment avant de le rencontrer. Eh bien! Devineresse, savez-vous aussi que je vais à Londres? J'y vais dans peu de jours, avec un profond ennui, pour revoir de près et porter dans ces affaires (*sic*) *l'œil du maître*

qui y manque trop souvent. Voulez-vous savoir comment les combats politiques attaquent les familles et les blessent en passant? En voici un exemple entre plus de mille par tout pays. — La chambre des communes avait établi deux juges et deux tribunaux de plus pour aider la Chancellerie à déblayer ses innombrables affaires. Les *Torys*, sur un amendement de *sir E. Sugden*, ont fait rejeter l'application de cette loi sur l'administration de la justice au mois d'octobre prochain, pour que le ministère *Tory*, s'il est alors au pouvoir, ait l'honneur du *Patronage*, auquel les Patriciens de Rome ne tenaient pas plus que ceux de Londres, et toute la loi retirée par le ministère *Whig* ne peut être mise en vigueur (si elle est de nouveau proposée) que l'année prochaine. — Donc, moi, Français innocent de ce combat et de ces fautes, je retombe dans l'ornière où la Chancellerie est embourbée pour l'éternité. — S'il n'y en a que pour ma vie, ce sera heureux, et je commence à croire aux *Héritages d'outre-tombe*, comme aux Mémoires.

Que ce projet ne vous empêche pas, je vous en conjure, de m'écrire ces mille et une choses que vous m'annoncez; car peut-être demain une lettre va-t-elle m'arrêter court et me faire rester à Paris. Et parlez-moi de vous; n'est-ce pas un sujet assez charmant? Ne croyez-vous pas que je l'aime?

Je suis bien aise de vous savoir si heureuse et si calme, moi que tant de choses agitent et tourmentent sans que le monde s'en aperçoive, moi qui vis dans le feu comme une salamandre. Je crains seulement que l'humidité des soirs ne redouble ces douleurs de tête qui vous font tant souffrir. Vraiment, croyez-moi, les brouillards ne sont bons à personne et je fermerais les fenêtres le soir si j'étais là ! — Ma cloche de verre est-elle prête, au soleil ? Vous savez, sans cela je ne peux vivre aux champs. Cependant je m'engagerais fort bien à vous y aller voir sans cet étouffement que vous me croyez nécessaire. Vous riez au souvenir de l'été du mois dernier, mais il est déjà passé et voilà la pluie qui attriste les amis de la nature. Je suis sûr de trouver un véritable hiver établi au milieu de Londres, si j'y vais. Que faites-vous des soirées ? La lecture vous fatigue la vue ; qui vous fait tout haut celle des livres que vous aimez ? Mais je me trompe, vous vous couchez avec le soleil et vous levez avec lui. Vos soirées sont le matin, à l'aurore, n'est-ce pas ? C'est alors que vous pensez, écrivez et lisez, et lisez... quoi ? Quelle prose ou quelle poésie ? raisonnement ou gémissement ? — *Pourquoi ?* ou — *Hélas !* — Car nous ne savons pas dire autre chose ¹. —

1. Et, après cela, vous aurez mis au jour quelque volume qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et

Vous ne m'avez pas dit si vous aimiez *Adolphe*. Quelle triste agonie de l'amour, mais quelle vérité dans l'analyse ! Cependant la pauvre espèce humaine a si peu de belles choses en elle-même qu'il est mal à Benj. Constant d'avoir ainsi terni la plus belle flamme qui ait été allumée au sein de la création.

Adieu donc, reposez-vous de Paris ; lisez, avant tous, les travaux de notre cher Édouard : soyez heureuse, et, quand vous penserez à moi, dites : *implora pace!*

XL

A LA MÊME

28 août 1841.

Puisque vous n'avez pas encore assez respiré l'air humide et que la pluie charmante qui couche les moissons par terre ne vous a pas encore assez donné de rhumatismes, il faut bien vous écrire encore à Chanday, madame. J'ai

qu'un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI ? et HÉLAS !

(*Stello*. ch. XL. Ordonnance du Docteur Noir.)

trouvé une lettre charmante de votre main ici. Mais quoi ! Vous aussi, vous me parlez d'affaires ? Mais qui donc me parlera d'autre chose ? A qui donc se fier ? Où me réfugier ? Soyez, je vous prie, en vacances, comme la Chancellerie, du 8 août au 2 novembre. Vraiment non, je ne sais pas encore combien je vaux. Eh ! comment pourrais-je sans cruauté vous faire passer par le détail de cette noire diplomatie à laquelle je suis condamné ? Et à quoi bon vous en fatiguer ? L'incertitude est un mauvais oreiller, mais j'ai fini par y dormir aussi bien qu'ailleurs. Mettez-y donc votre tête comme je le fais. — Mais, à votre tour, dites-moi donc ce que vous vous réservez de me dire quand mes affaires Britanniques auront pris fin ? On dirait que vous me couchez en joue pour ce moment-là et que vous ferez explosion pour me faire savoir quelque mystère. — Non, vous me direz seulement : *Dieu vous bénisse*. — Enfin, j'espère qu'il voudra bien ne pas attendre ce moment-là. Avouez que vous voulez me marier.

Voici une chose triste qui arrive à Heidelberg. — Un homme de mérite, que vous connaissiez ainsi que moi, M. de Labensky, le consul de Russie, cet homme sage, doux et bon, si calme, si froid en apparence ! Vous le savez, vous l'avez lu dans les journaux, il a fini comme Lord Castlereagh. — Cela m'a fait beaucoup de peine et

vous en fera, j'en suis sûr. Il m'avait souvent prié de le rappeler à votre souvenir. Et moi, j'oubliais toujours, comme j'oublie tant de petits devoirs de salon qui m'obsèdent. Je le voyais souvent, il s'attristait, sa vue était menacée et, un jour, en me parlant de M. Pozzo di Borgo¹, il me dit d'un air qui me frappa : s'il était mort, on ne parlerait que de sa belle carrière diplomatique ; mais qu'il traîne dix ans en cet état, on n'en parlera qu'avec dédain. — Son arrêt à lui était au fond de son cœur. Il paraît qu'en Allemagne un mauvais médecin lui a dit qu'il serait aveugle, et il a pris son parti, craignant par-dessus tout de faire pitié.

Mais vous souvenez-vous assez de lui pour y penser comme je fais ? Me répondrez-vous là-dessus ? Je vous dirais aussi volontiers : appelez-vous cela une correspondance ? Ma *réponse* n'a guères de plus grand mérite que de *répondre*, et je remarque que vous faites des questions très-bien, mais ne songez pas que l'on s'attend à un dialogue. Répondez donc, madame, à votre tour, ne fût-ce que sur les bagatelles dont je me souviens vous avoir parlé.

D'abord, je voudrais savoir le nom des pro-

1. Charles-André Pozzo di Borgo (1764-1842). Né en Corse, il fut député à l'Assemblée Législative, retourna dans sa patrie après le 10 août et servit l'Angleterre. Il fut ensuite ambassadeur de Russie à Paris, puis à Londres.

priétaires du château de Vigny ¹ — puis ce que vous pensez d'*Adolphe*. — Puis, si vous avez lu un soir : *Quitte pour la peur* ², et si vous trouvez que la nouvelle pièce que vous teniez un jour à la main ressemble à cette petite comédie. — Enfin, vos sentimens, vos idées, quand vous êtes au milieu de votre bonheur si complet, si inaltérable, grâce à Dieu ! — Avant tout, ne souffrez-vous plus ? Finirez-vous par voir que l'humidité de notre climat en est la seule cause ? Ne croyez pas tant aux bienfaits du grand air pluvieux, je vous en prie. Édouard va-t-il bientôt faire imprimer ces mémoires dont l'introduction l'a tant occupé ? Il me tarde de la lire, dites-le lui, je vous prie ; et je suis bien aise qu'il se soit reposé, dans l'histoire passée et ses beautés, des laideurs de l'histoire présente. Son esprit sérieux et calme y trouvera peut-être des tableaux qui harmoniseront les traits épars de vos mémoires de famille qui, autant qu'il m'en souvient, ont des lacunes assez longues. — Je voudrais savoir si vos douleurs vous laissent lire quelque chose. Voulez-vous que je vous envoie les derniers poèmes d'Aug. Barbier que vous ne connaissez pas : *Érostrate* et *Les*

1. En Beauce. Il appartenait au prince Benjamin de Rohan.

2. Comédie de Vigny, en un acte, représentée à l'Opéra le 30 mai 1833 (jouée par Mme Dorval), et publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (1833).

*Chants civils et religieux*¹. Ce sont de très-beaux ouvrages et vous savez que je ne dis pas cela légèrement. Édouard vous les lira, et vous en sentirez les beautés en les écoutant, car : les vers sont enfants de la Lyre — il faut les chanter, non les lire. — Et ce sont deux vers que j'écris comme de la vile prose. — Lamartine est-il rétabli? Le savez-vous à Saint-Point ou encore en Suisse? Voici encore une question à ajouter à tant d'autres. Mais celle-là, vous coûtera-t-il d'y répondre? Je ne le pense pas. La Suisse lui aura donné quelque calme, j'espère, et la vue d'une grande nature, l'air libre des montagnes auront été pour lui un contre-poison aux indignations politiques dont la violence a brisé le cœur de tant d'orateurs. Casimir Périer, Foy, Benjamin Constant sont morts *de tribune* comme on meurt de la fièvre maligne. Je voudrais le voir se reposer, car je ne me fie pas à son air impassible. Il est souvent plus affecté qu'on ne croit, à mon avis, et je voudrais bien que l'improvisation eût la bonté de ne pas tuer la méditation. Si je tiens à savoir où il est, c'est que je veux profiter de ce qu'il n'est pas à Paris pour causer avec lui. Ici il n'a pas le tems, et là-bas il lui reste bien un quart d'heure pour écrire; et moi, j'ai des

1. *Les Chants civils et religieux*, par Auguste Barbier, Paris, Masgana, 1841, in-8°.

heures dans ma vie que je puis donner sans scrupule. — J'ai vraiment de l'amitié pour lui, depuis bien des années, mais je suis un peu comme ceux qui préfèrent de Raphaël la première manière. Pour lui, Lamartine, je pense ainsi; pour l'amant de la Fornarina, c'est le contraire. — On dit toujours : il n'y a plus personne à Paris; moi je vois toute (*sic*) autre chose et j'y trouve des amis très-tendres, empressés, affectueux, qui m'entourent sans cesse; ceux-là ne m'ont jamais été tièdes, et, à votre exemple, comme Édouard, comme votre bon et charmant père, ne se sont jamais préoccupés d'autre chose que de ce que j'étais par moi-même et non par les biens capricieux de ce *je ne sais quoi* (qu'on appelle la Fortune), et qui n'ajoute rien au mérite d'un homme; heureux quand il ne lui en ôte pas quelque chose. Ceux qui me viendront plus tard auront de grandes défiances à vaincre. Je relisais dernièrement une lettre de votre mari, toute pleine de bonheur et de gaieté : il venait de vous épouser il y avait trois jours, ce n'est pas surprenant. La meilleure marque d'attachement qu'il m'ait donnée de sa vie est à mes yeux celle-là ! M'avoir écrit dans ces momens-là et non à un autre, et avec cette bonne et amicale effusion, voilà les choses que j'aime et qui me restent au cœur longtems. — Je ne sais si vous êtes dans la Gironde et je vais mettre sur ma lettre

quelques mots pour qu'elle vous suive où vous êtes et vous assure que je suis bien entièrement votre ami comme je le suis toujours.

XLI

A LA MÊME

26 octobre 1841.

Quoi, Madame, il vous est arrivé tant de choses ! Vous avez eu bien peur. Vous avez trouvé le midi bien froid pendant que notre Nord brûlait ; vous avez été emportée par des chevaux et arrêtée par des gendarmes ; mais c'est trop de bonheur ! sans parler de la petite émeute de Mâcon¹ qui vous a fait passer *une bonne soirée*. Voilà des impressions de voyage, des souvenirs de campagne pour tout l'hiver au moins. Un mois de voyage en trois actes de dix jours chacun, c'est d'une régularité dramatique ! Mais comment tous ces petits accidens n'ont-ils pas altéré votre santé ? N'avez-vous pas souffert dans ces nuits passées sur des chaises de paille par dégoût des lits d'auberge ? Je m'imagine que le brave homme qui vous a arrêtés a joué avec Édouard la scène du Bourg-

1. Il y avait eu des troubles à Mâcon les 8 et 9 septembre.

mestre de Sardham, et j'espère que vous lui avez expliqué votre politique : *toujours relativement à l'Angleterre*. — Vous m'aviez écrit de Saint-Point ¹ de très-aimables paroles, mais j'attendais que vous fussiez posée quelque part pour y répondre. Que dis-je, répondre? Point du tout, mais pour vous demander plutôt quand vous me répondrez à mes questions de l'autre mois et que sans doute m'apportait cette lettre de Chandey qui est perdue. A présent je les ai oubliées aussi parfaitement que vous, mais, comme il y en a une perpétuelle pour moi, je ne cesserai de la répéter. Vous le savez? C'est celle que vos amis doivent se faire toujours. — Quel tourment vous cause en ce moment votre âme impressionnable? Pour qui se torture votre bonté? Rien ne fait-il venir une larme sur le bord de vos yeux? De quoi s'agite votre inquiétude? N'auriez-vous pas ici plus de repos? — Je vous défie de lire même un livre favori dans cette vie toute dévouée, mais par trop occupée des autres, que vient de me décrire mon Édouard. (Pardon, il est à vous aussi, mais, en vérité, je crois que je le connaissais avant vous.) Notre part de son cœur, à nous autres simples amis, est bien peu de chose auprès de la vôtre. — L'hiver va vous chasser de partout, j'espère, et vous faire revenir ici. Vous n'y trouverez pas

1. Le château de Lamartine, près de Mâcon.

de grands sujets d'admiration ou d'enchantement, à moins que vous ne vous contentiez de quelques feuilletons vaniteux où l'on montre la lanterne magique et dans lesquels un bouffon saute sur la corde et saute pour tout le monde. J'aime mieux madame Lejars qui a sauté hier devant moi pour la dernière fois aux Champs-Élysées dans mon jardin. Vous qui l'aimez, vous serez charmée de savoir qu'elle est guérie d'une chute qui avait foulé une de ses deux pattes de chatte caressante et caline.

Certainement Lamartine et vous auriez été ravis hier de toutes ses grâces en dansant les *Séguedillas*, et des couronnes qu'on lui jetait. Je vous ai parlé à tous deux toute la soirée (*in petto*), et je vous ai dit : Voyez si cela ne suffit pas à cette honnête assemblée pour passer trois heures et si cela ne vaut pas mieux que de lui casser la tête en lui enseignant l'histoire, en lui donnant des satires appelées *comédies* et des lamentations nommées *tragédies*, de l'affliger, de la faire pleurer, de lui rougir et gonfler les yeux avec des *dramas*, de lui faire résoudre des problèmes philosophiques, après les travaux du jour, tandis qu'ici elle parle tout haut, rit tout haut, garde son chapeau, descend sur le théâtre, joue son rôle aussi bien que les acteurs, donne la main à Auriol¹, berce le fils de madame Lejars

1. Auriol (né en 1808), célèbre clown.

et lui jette des bonbons, et s'en va se coucher sans avoir la pesanteur d'une seule idée dans le cerveau. — Heureuse et honnête assemblée, que le ciel te préserve ! Je me repens de t'avoir attristée une fois, et je ne le ferai plus.

Édouard prétend que vous avez cherché mon portrait dans le crystal d'une fontaine. J'espère que vous y avez vu votre visage charmant ; cela valait bien mieux et je voudrais bien en faire autant à Paris et non à Clermont, pourvu que vos yeux ne soient pas en colère contre le plus paresseux et le plus dévoué de vos amis.

XLII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

26 octobre 1841.

Une grande lettre et une petite brochure ¹ ! presque à la fois toutes les deux ! Vous êtes charmant, mon ami, et je vous remercie d'autant plus vivement que je confesse que je suis

1. *Réponse à l'écrit de M. Duvergier de Hauranne sur la convention du 13 juillet*, Bordeaux, impr. de Lavigne, s. d. (1841), in-8°. — Duvergier de Hauranne avait publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1841 un article intitulé : *De la convention du 13 juillet et de la situation actuelle de la France*.

un monstre de silence, mais je serai un monstre de bavardage à votre retour, soyez tranquille. Je viens de féliciter madame de La Grange de sa manière d'aller chercher le beau tems dans le midi. — Pour vous, je veux dire quelques mots de *profonde Politique* comme j'ai eu l'honneur insigne d'en débiter pendant une heure et demie à la commission de la Chambre qui n'y a pas été fort sensible et qui m'a répondu sur le *noir* quand je lui parlais du *rouge* et m'a fait par un de ses aigles perché à votre gauche des objections sur le *droit commun*, que je ne voulais pas, quand je venais de proposer le contraire. Mais qu'importe lorsqu'on répond à un auteur qui trouve que, de toutes les choses sérieuses, une Chambre est la plus bouffonne. — J'ai lu très attentivement votre écrit en réponse à M. Duvergier de Hauranne ¹ dont le nom est bien long pour le format de ma lettre. Non seulement je l'ai lu pour moi, mais je l'ai fait lire à certaines personnes que je voyais si amèrement disposées contre vous qu'elles auraient

1. Prosper Duvergier de Hauranne (1798-1881), de l'Académie Française (1870), collaborateur au *Globe* (1824). Un des chefs du parti doctrinaire jusqu'en 1837, il organisa ensuite les banquets de 1848 et fut exilé un moment au début de l'Empire. Œuvres : *Histoire du Gouvernement parlementaire en France*, 1857-1873, 10 vol. in-8° et de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

pu vous mordre ces jours-ci et commençaient à grincer des dents. J'ai remarqué, assez hautement pour qu'on s'en souvienne, la raison, l'impartialité de votre brochure, l'urbanité parfaite du langage, l'indépendance complète des opinions, dégagées de tout joug, même de ceux de l'amitié, et ne faisant pas difficulté de s'éloigner au besoin d'une opinion de Lamartine, quelque cher qu'il vous soit ainsi qu'à moi, l'adresse qu'il y avait à traduire fidèlement l'écrit de M. Duv. de H. dès la seconde page en lui donnant la forme des questions de Bonaparte au Directoire, ce qui fait très-petit celui qui ne vient pas d'Égypte et de Marengo et a moins bon air à dire : *Qu'avez-vous fait de cette France...*, la page sur les antécédens de l'auteur lors des événemens d'Italie et de Pologne et toute la défense du ministère attaqué. — Mais, cher ami, ce que je ne dis pas aux autres mais à vous seul, c'est que toutes les consolations que vous réunissez à la page 22 (voyez si je vous lis attentivement !) ne sauraient être un baume assez fort pour fermer la plaie que cet écrit a rouverte violemment par une copie calquée de la carte sinistre du géographe *Andriveau-Goujon*¹. — Cette carte de notre dégradation et de nos pertes de territoire

1. Gabriel-Gustave Andriveau-Goujon, géographe éditeur.

depuis Louis XV, perte dont en vérité tous les gouvernemens depuis 1815 (et tous les ministères de tous les 6 juin, 7 juillet, 8 août, 9 septembre, 10 novembre, et de toutes les dates que les hommes politiques ont le malheur d'être forcés de savoir), sont fort innocens jusqu'à ce jour. C'était justement pour cela que Barbier avait crié : *Sois maudit, ô Napoléon !* L'accusation était plus juste ; cependant le tableau répété de cette triste mappemonde d'où sont effacées partout les couleurs de la France et où s'allongent et s'étendent les autres, le *rouge* surtout de l'Angleterre, ce tableau servira toujours ceux qui voudront frapper fort et il est trop vrai que notre déchéance est arrivée à un point tel que cette marche de concessions ne saurait se continuer sans de grands dangers. — *L'influence morale* dont vous parlez n'est qu'un *effet*, la *cause* est la grandeur réelle d'un État, si Montesquieu et de plus forts encore ne se sont pas trompés. Si Rome se fût contentée de ses premières victoires et eût vécu de souvenir sans avancer, Carthage prenait l'influence souveraine par l'Espagne. — On va abuser de cela à la Chambre et le répéter jusqu'à satiété dans quelques mois, mais ce sera une corde toujours sensible. Seule elle a rendu sonore la voix de M. Duv. de Hauranne ; il ne reste que cela de son article dont on ne parle déjà plus depuis que les affaires d'Espagne ont fait crier la *voix*

du sang. — Lord Stanley¹ l'avait mieux servi en parlant de lui à son élection que les Espagnols en portant les regards ailleurs. Le coup de pied de l'âne nous viendra-t-il de là? Ce vieux Lion de Peuple français recevra-t-il quelque insulte de ces bandits sans y répondre? Vous avez mille moyens de savoir l'avenir, ô vous, chambres hautes et chambres basses!

Vous savez tout... vous Déesses, et nous, mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous.

Vous me direz, j'espère aussi, ce que va faire la Chambre de cette question des lettres et de leur propriété qui vous occupa dans la session dernière. Est-elle morte pour toujours? Personne ne la ressuscitera-t-il? J'en doute, au moins pour l'année prochaine.

— Les *pérégrinations* de mon esprit dont vous me parlez sont perpétuelles, mais il ne publiera ses voyages que lorsqu'il sera en paix. — *Implora Pace.*

— L'Angleterre me tourmente horriblement par ses lenteurs et ses détours. Au milieu des ténèbres où je marche, une raison moins affermie se perdrait souvent, croyez-le. Il faut que j'aie l'enthousiasme des grandeurs de la Pensée, et l'amour de la France bien ancrés dans l'âme pour écrire encore dans la nuit, et, dans le jour, penser aux événemens publics.

1. W. Owen Stanley, homme politique anglais (1802-1884).

Mais, dès ma première jeunesse, j'ai eu besoin de me soustraire aux choses personnelles pour vivre avec les autres, pour les autres, et, trop souvent, me sacrifier pour eux. — Vous savez que je ne parle jamais de ces affaires de Chancellerie; eh bien! hier on m'a appris qu'un de mes amis m'en voulait de lui en avoir parlé par hasard, un autre de m'être tu avec lui sur ce sujet. Avec l'un, j'ai l'air d'étaler des richesses, avec l'autre de manquer d'abandon. Ce serait : *Le meunier, son fils et l'âne*, si l'on s'en préoccupait. — Pour vous, ne soyez pas choqué de mon silence et priez madame de la Grange de ne s'en point étonner. Ce sujet est si aride, l'amitié y est si impuissante que je ne ferais que raconter un code anglais du moyen âge et donner, à vous un ennui simple et à moi un ennui double. — Tout ce que vous avez à faire est de me bien conserver votre cœur et de me le dire de tems en tems comme vous venez de faire. Vous m'avez fait grand plaisir et je ne cesserais pas, je crois, de vous parler, si je n'avais à m'occuper d'une affaire nouvelle qui est fort peu de chose, mais occupe plus qu'on ne veut; c'est une autre édition de mes œuvres en petits volumes assez jolis¹. J'ai été longtems à y consentir;

1. Cette édition comprenant : *Théâtre complet, Poésies complètes, Stello* (5^e éd.), *Servitude et Grandeur militaires* (4^e éd.), parut chez Charpentier, 1841, in-18. *Cinq-Mars* (8^e éd.) ne parut qu'en 1842.

mais tout est imprimé ainsi à présent. — J'ai parlé à plusieurs personnes de vos mémoires de *Caumont*. Avez-vous l'intention de les publier cet hiver? Dites-moi combien ils peuvent former de volumes *in-8°*, à peu près. — On me l'a demandé, ainsi que la date précise de la première à la dernière année, et aussi si le *Caumont* de la Saint-Barthélemy trouvé sous les morts y jouait un grand rôle. Avez-vous renoncé à l'idée d'en faire paraître des extraits dans les feuillets d'un journal? Je n'en entends pas parler.

Adieu, cher ami, je suis tout à vous de cœur et d'âme.

XLIII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

10 décembre 1841.

Il m'est toujours bien difficile de me persuader que vous êtes malade, mais, une fois que j'y arrive, j'en suis bien attristé, croyez-moi. Ai-je reçu en naissant, ai-je gardé de l'armée, ai-je puisé dans des chagrins et des sacrifices amers cette coutume de me donner l'apparence froide et endurcie que je prends quelquefois, je n'en sais en vérité rien, mais n'y croyez pas. Je ne

suis pas si haïssable que cela et vous savez que le mot terrible de fièvre me fait venir bien vite chez vous. Il est vrai que le surlendemain vous êtes au bal. Comment suivre la rapidité de vos guérisons et de vos rechutes? Les courses de Blaye vous étaient salutaires, le repos de Chandey vous est fatal. Quel sage docteur comprendra? Quel plus sage encore guérira? Sera-ce le docteur noir? J'en doute. Vous manquez de foi en lui. — Est-ce la tête qui est malade? Est-ce le cœur? — Où siège l'illusion? dit Shakspeare :

— Tell me, where is Fancy bred?

Plût à Dieu que toute souffrance fût pour vous une illusion; je le désire et je voudrais vous envoyer ce sort comme on le jetait quand on était sorcier, dans le bon tems. A présent on ne fait rien. C'est décourageant. Vous ne vous occupez plus de politique, dites-vous? Eh bien! tant mieux; laissez-la à votre Girardin Édouard qui s'y entend parfaitement bien. Dites-lui, je vous prie, que j'ai lu avec grand plaisir sa lettre courte et précise dans les journaux : elle était nécessaire. Il se dessine à présent très nettement et je ne suis point surpris de son succès auprès des électeurs. Cependant, au train général, on s'étonne quelquefois que de sérieuses qualités ne fassent pas tort. — Lorsqu'il viendra, j'aurai fort à lui parler des mémoires de votre famille, mais

il faut qu'il soit à Paris pour traiter avec ceux qui, sur ma parole, se sont mis à les désirer. — Non, non, je ne vous *grognerai* point de rester à la campagne, s'il est vrai que vous y puissiez rester en serre chaude et sous la cloche de melon qui est prête pour moi; mais en êtes-vous bien capable et pouvez-vous résister à la vue d'un beau rayon de soleil tombant par hasard sur un beau paysage d'hiver? Vous sortirez souvent et vous retomberez dans vos indéfinissables douleurs. Ici, vous n'aurez pas ces tentations du grand air, je vous en réponds. A l'abri de tout ce qui fait mal, vous verrez pousser les fleurs des arts qui en valent bien d'autres et annoncent la saison du musée. Gudin¹ a rapporté de nouvelles mers et des batailles nouvelles. P. Laroche² a découvert son amphithéâtre qui est, à mon avis, supérieur à tout ce qu'il a fait. D'autres choses s'annoncent. Vous en jouirez avec votre vivacité ordinaire d'émotions, et cela vous distraira de la pensée de souffrir qui redouble *les douleurs du corps si pesantes à l'âme*.

— Si vous êtes fidèle à votre résolution d'être quelquefois au coin de votre feu le soir, j'irai

1. Le baron Théodore Gudin (1802-1880), peintre de paysages et de marines.

2. Ne serait-ce pas plutôt le célèbre peintre P. Delaroche (1797-1856) qui fit à cette époque l'*Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*?

m'y asseoir et vous parler de l'Angleterre, mon supplice, qui me condamne à autant de tortures que l'Inquisition en inventa, et je ne sais si je n'aurais pas préféré celles de ce bon petit tribunal Espagnol à celles de la Chancellerie; mais j'en parlerai le moins possible, car vous ne m'avez point offensé et je n'ai nulle vengeance à exercer contre vous au point de vous faire connaître ces horreurs légales. — Je vous prie de donner à Édouard un mot que j'ajoute ici pour lui et je vous conjure surtout de ne point souffrir, car rien ne me peut faire plus de peine et je ne m'accoutume point à vos douleurs; c'est la seule résignation dont je sois incapable.

XLIV

AU MÊME

Fin 1841¹.

— J'ai oublié de vous dire, mon cher Édouard, que je désire vivement qu'il vous soit possible de trouver dans vos amis quelqu'un

1. Peut-être s'agit-il de M. Tissier, placé par Vigny comme secrétaire chez le marquis de La Grange. Voir les lettres du 15 et du 16 février 1842. La lettre est antérieure au 1^{er} janvier 1842, puisque les La Grange n'étaient pas rentrés à Paris.

qui ait besoin d'un secrétaire. Celui que j'ai à lui donner est le plus laborieux des hommes. Il a vingt ans, une instruction solide, de la raison, un cœur reconnaissant (ce que nous n'avons pas toujours trouvé, n'est-ce pas?), un esprit sérieux, des principes d'honneur et des habitudes de vie si simples qu'il sera content de peu. — Il a, sans en tirer vanité et sans en avoir pu tirer parti, un talent poétique distingué.

Revenez donc, on ne peut pas causer avec du papier.

Tout à vous de cœur.

Vous ne pourrez traiter de vos mémoires qu'à Paris. Les mille questions que l'on me fait rempliraient autant de volumes que vous en avez.

XLV

AU MARQUIS DE LA GRANGE

1^{er} janvier 1842.

N'oubliez pas, je vous prie, mon ami, que demain à 4 hs, demain dimanche, demain 2 janvier 1842, vous êtes attendu chez moi pour la conférence des mémoires¹. — Avez-vous

1. Les *Mémoires du maréchal de Caumont*, dont il a déjà été parlé.

quelque note qui complète les renseignemens que vous m'avez envoyés? Je désire beaucoup que vous l'apportiez.

Si je n'avais fort mal à la gorge, je vous irais dire que ni vous, ni madame de La Grange ne trouverez cette année un ami qui soit plus à vous que moi.

XLVI

AU MÊME

25 janvier 1842.

Oui, oui, j'espère bien pouvoir dîner avec vous lundi et vous voir même souvent d'ici-là, si madame de Vigny est guérie, comme je l'espère. — Eh! bon Dieu! que vous dit-on donc? — Dans ma solitude toujours triste, je ne sais rien de toutes les intrigues; je m'aperçois que je suis mal connu à force d'absence et de retraite. Mais qu'importe? Je fais ce que je devais faire. Je jette mon nom dans la balance; qu'elle se lève ou se baisse, il en sera ce qu'on voudra¹.

Tout à vous comme toujours et pour toujours.

1. Vigny se présentait à l'Académie Française, au fauteuil de M. Frayssinous. Le 17 février, le chancelier Pasquier fut élu au premier tour par 23 voix ; Vigny n'en eut que 8.

XLVII

AU MÊME

15 février 1842.

Monsieur Tissier vous remettra ce billet, mon cher Édouard. J'étais sorti depuis plusieurs heures hier quand vous êtes venu. Cela m'a bien fâché. — J'irai vous voir à 5 heures.

Tout à vous.

XLVIII

AU MÊME

16 février 1842.

Hier même à midi je vous avais envoyé M. Tissier avec une lettre de moi. Qu'avez-vous fait de lui? L'avez-vous traité comme l'esclave de ce satrape qui portait une lettre ainsi conçue : *Vous ferez couper la tête au porteur.* — Il retournera aujourd'hui chez vous. — Je lui avais dit votre arrangement de cent francs par mois. Il lui convient à merveille et je pense que lui-même vous conviendra.

Ce que vous appelez l'événement d'hier¹

1. Le 10 février 1842, la Chambre avait rejeté à une majorité de 8 voix un projet de réforme parlementaire. Lamartine avait soutenu le ministère en parlant contre cette réforme.

m'avait été annoncé par Lamartine, la veille. Avez-vous oublié qu'il en faisait le *prélude* chez vous comme je le lui disais? J'ai bien pensé que vous étiez là hier pendant que j'étais reçu par le petit chien qui m'adore. Oui, on a raison d'admirer ma discrétion; j'ai manqué ma vocation qui était visiblement la Diplomatie et les grandes négociations entre les empires. Comme j'ai noué celles de ce potentat qui m'admire, et de vous, Seigneur, que j'aime beaucoup ce matin en ouvrant les yeux!

Demain, tandis que vous serez à la Chambre, je livrerai ma bataille ¹. Ne vous mettez-vous point en prières? Ne direz-vous pas un *ave Maria* pour moi? Nous verrons si la voix que vous m'annoncez sera puissante pour votre ami, moi.

XLIX

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

13 mars 1842.

Puisque notre dame *Sainte Magdeleine* le veut, j'irai demain dîner chez vous. — J'avais

1. Voir la note de la lettre du 25 janvier 1842. L'élection avait lieu de lendemain 17.

le projet de vous voir aujourd'hui, mais vous n'y serez pas. A demain donc, et toujours tout entier à vous.

Il est très doux d'être réveillé par un billet de vous. Je suis au lit et me suis couché à 3 h. 1/2.

Dim[anche] à 9 h. 1/2.

L

A LA MÊME

10 mai 1842.

Si je ne vous ai pas vue depuis quelques jours, n'en accusez, je vous prie, que la grippe qui, enfin, m'a jugé digne de son courroux et vient de me donner la fièvre.

Depuis la mort de Madame de Balby¹, vous n'allez plus, je pense, à Versailles, et moins encore le jour des grandes eaux que tout autre jour. Cependant je crains, je ne sais pourquoi, que quelque personne de vos amies ne se soit trouvée dans ce malheureux convoi de dimanche². Quel *auto-da-fé* ! Quel sacrifice horrible à l'Industrie ! C'est, pour la France, le

1. Elle était morte le 3 avril.

2. Le 8 mai avait eu lieu le célèbre accident du chemin de fer de Versailles (rive gauche).

Président de l'Amérique, ce pauvre *Steam-boat*.

— Irez-vous souvent vous atteler à ces machines aveugles et inexorables ¹? C'est bon pour nous autres hommes, nous autres chair à canon. Mais vous, c'est trop de danger et de supplices ! Quel martyr (*sic*) ! Avez-vous tout lu aujourd'hui ? Et que d'horreur je sais par un de mes amis, que je ne vous conterai pas de peur de vous faire mal. Vous avez assez de mauvaises nuits.

Dites-moi donc un mot par écrit qui me rassure. — Je suis malade et vous m'ôtez une idée noire de plus qui me vient.

Tout à vous mille et dix mille fois.

LI

A LA MÊME

13 mai 1842.

Si ce n'était un mal de gorge qui à présent m'empêche de parler, second acte de la grippe, et le commencement de douleurs insupportables à la tête qui me semblent bien appartenir à la première scène du troisième acte, je me porterais parfaitement bien et je serais capable d'aller voir *Ariane* ² abandonnée dans l'île dé-

* 1. Voir *La Maison du Berger*.

2. De Thomas Corneille.

serte du Théâtre-Français, comme vous irez, j'espère, un jour afin d'entendre Rachel parler de *belles flammes* qui brûlent les âmes.

Vous êtes bonne plus que ne mérite un malade qui n'est rien, pas même... ah ! qu'allais-je dire ! — Ne parlons plus de cela !... Vous m'avez laissé l'autre jour dans un salon à côté d'une agréable ennemie qui m'a jeté un sort peut-être et qui est la cause de ma grippe.

Cependant, demain, ou dimanche, ou lundi, je sortirai peut-être. A moins que ce ne soit mardi que la Providence ait fixé pour la visite que j'espère vous faire.

Mille amitiés dévouées.

LII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

3 août 1842.

J'irai demain entre 9 h. et 11 hs, vous voir et causer avec vous de beaucoup de choses sé-

1. On connaît ces deux vers :

Ci-gît Piron qui ne fut *rien*,
Pas même académicien.

Or, le 4 mai 1842, l'Académie avait procédé à l'élection du successeur de Roger. Au quatrième tour Patin fut élu avec 21 voix, contre 9 à Vigny, 3 à Sainte-Beuve et 2 à Vatout.

rieuses. — Et qui pourrait parler avec suite et écouter avec réflexion entre la dernière visite de quatre heures et la cloche du dîner? Si demain, cher ami, vous aviez affaire, écrivez-le moi, j'irai vendredi.

Tout à vous de cœur.

LIII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

26 septembre 1842.

Aujourd'hui qu'il pleut bien fort, j'ai un immense avantage sur vous et je triomphe des campagnards que le soleil rend si fiers. Plus de promenades, j'espère, à Chandey, plus d'ombrages, mais de la pluie bien large, bien abondante, bien régulière et tombant perpendiculairement comme ici. Mais vous avez une telle constance que vous y resterez encore de pied ferme, comme s'il ne se passait rien de désagréable autour de vous. Vous verrez que vous n'arriverez à Paris que pour l'ouverture des Chambres, bien juste, la veille à cinq heures du soir. Eh bien ! d'ici là, causons.

Nous allons voir si vous aimez autant que vous le dites une correspondance sérieuse.

Avez-vous coutume de conserver les lettres, ou les destinez-vous toutes à servir de marque

aux pages des livres? — Si, par hasard, mes lettres de l'année dernière n'ont rien marqué dans l'*Adolphe* de Benjamin Constant, par exemple, ou dans les mémoires de vos pères, je suis presque sûr que vous en retrouverez une¹ qui vous demande, en mille façons, des choses auxquelles vous ne répondrez jamais. — Vous aimez l'amitié sérieuse, ce que je nommerais l'amitié mâle; vous en parlez souvent, mais seriez-vous assez forte pour entendre sa parole sévère, si elle quittait le ton forcément enjoué des salons et ce petit langage de la dissipation Parisienne qui commence son gazouillage dans tout Paris en même tems, de quatre heures à six heures? — J'en doute quelquefois; — il y a certaines conversations dont le cercle vous fait bien peur; vous n'y mettez que le bout du pied comme s'il brûlait et vous le retirez bien vite. Pour moi, à qui des entretiens plus complets seraient précieux auprès de vous, j'entrevois d'un coup d'œil votre terreur; je tourne à droite ou à gauche, à mon grand regret, et j'accompagne votre légèreté dans ses courses aussi longtems qu'il lui plaît. — Mais nous allons voir cet hiver, si je ne serai pas vengé de vous. Je pense bien que vous-même quelquefois n'êtes pas sans regret de tout ce tems perdu. — Où lisez-vous ma lettre? — Je gage

1. Lettre du 28 août 1841.

qu'elle vous arrive à déjeuner, vous la parcourez à la croisée dans l'embrasure de la fenêtre. Vous allez vite jusqu'à la fin et puis — votre chapeau et — une promenade.

— Non, Madame, je ne vous écrirai pas ces longues choses que l'on se dirait en rêvant ensemble sous des allées ou au coin du feu, pour que vous les preniez au vol comme des mouches. Quand j'aurai des chagrins, ce qui assurément ne me manquera pas, j'attendrai votre retour pour vous en parler. Je l'aime mieux que vous en écrire. Votre présence me répondra comme votre absence ne saurait jamais le faire.

— Moi qui veux être toujours : *ouvrier en livres*, comme j'ai fait dire à ce pauvre petit Chatterton qu'il l'était, je méprise fort les morceaux de papier noirci qu'on appelle des lettres. Je crains que ce dédain ne s'étende en moi jusqu'à mes livres. Je les écris pourtant et j'y passe les *heures noires* pendant lesquelles vous dormez là-bas. — Vous vous dites : — Que ne vient-il ? — vous semblez avoir raison, mais cela n'est pas. — N'oubliez donc jamais que je suis perpétuellement garde-malade ; que, si je vaux quelque chose, c'est uniquement par là ; que c'est pour cela seulement que je m'estime. J'avoue que, si c'est une vertu, c'est une vertu de femme que j'ai là. Eh bien ! telle qu'elle est, j'y tiens, je m'y rattache, j'en aime les ennuis. Elle rachète mes fautes peut-être, si l'on me juge

d'avance dans le ciel. Elle me laisse de ma mère les souvenirs les plus consolans qu'il y ait au fond de ma mémoire, en me disant que je n'ai pas perdu une seule des minutes qui lui étaient données. *J'ai bien fait*, me dis-je en y songeant, et je trouve que toute chaîne est légère quand elle est dorée par un peu de bonté. — Eh ! qu'appelle-t-on donc des sacrifices ? Que sont, après tout, ces beaux voyages que j'aurais aimés ? Je serais bien peu de chose, si la méditation ne me donnait plus que ne peut donner la vue des terres historiques. — Pour les voyages que l'amitié fait faire, donne-t-on à ceux qu'on va voir autant de bonheur que l'on fait de peine à ceux que l'on quitte ? — Voilà une question. — Y répondrez-vous ? — En tout cas, gardez-moi cette lettre, nous la relirons, un jour, et je vous ferai sur elle un commentaire qui vous dira plus qu'elle ne dit.

Adieu, absente éternelle.

Comment se porte Édouard ? — Voulez-vous me dire si son petit secrétaire est bien sage. Je le crois très-heureux.

LIV

A LA MÊME

• Mardi 8 novembre 1842.

Nous allons donc l'un au-devant de l'autre comme les amis du Monomotapa, car je vous

écrivais hier soir et, ce matin, m'arrive votre seconde lettre.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparue.

La fièvre à la campagne, en hiver, que c'est triste ! Quelle idée d'y rester ? je vous écrivais trop gaiement, et, puisque vous souffrez, je déchire cela, vous n'en saurez rien et je répons à ce que vous éprouvez.

Vous êtes bonne et tout ce que vous dites est affectueux sur mes affaires d'Angleterre. Mais pourquoi vous en aurais-je écrit ? Pourquoi vous affliger de ce que personne ne peut atteindre ? La reine d'Angleterre et le Parlement même, plus roi qu'elle, y seraient impuissans. Un des oncles de madame de Vigny, qu'Édouard a, je crois, rencontré chez moi, à la fin de l'été dernier, a eu le temps d'aller au Canada, chercher son régiment et vient de m'écrire, en arrivant à Liverpool, pour savoir, comme vous, où en est notre affaire. Je lui ai répondu qu'il avait le temps d'aller prendre Pékin avec son régiment et de revenir avant que le Lord Chancelier eût déblayé la moitié des affaires qui précèdent la nôtre et nous eût remis la clef des coffres où il a, ce mois-ci, cinq années des revenus de toute la fortune de mon beau-père. — Les longues vacances de la Chancellerie durent encore ; rien ne se fait et les attorneys (ou avoués) et les avocats

voyagent avec notre argent en voiture à quatre chevaux en Italie où on les appelle Mylords. Vous savez que la France n'y peut rien. La France n'a pas un agent dans les colonies de l'Angleterre qui en entretient dans toutes les nôtres. Il faut attendre, j'y suis résigné. La résignation est l'âme de toute ma vie. Il y a longtemps que j'y suis fait, et, si vous relisez quelquefois ce que j'ai écrit sur *l'abnégation* dans ce livre sur la *servitude* des armées, songez que j'ai souffert quinze ans de celle-là, après laquelle tout est léger... Je n'ai jamais pu vivre pour moi et comme je l'aurais voulu. A présent encore, en vérité, je ne m'en crois pas le droit jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de terminer les difficiles négociations de la famille de madame de Vigny et amener un accord. Ce que les gouvernemens ne pourraient pas faire, je ne désespère pas de l'accomplir par des sacrifices, et en éveillant entre eux, s'il se peut faire, quelques bons sentimens d'union. Mais il me faut y donner un extrême attention et il y a telles grandes affaires diplomatiques qui n'en ont pas tant demandé. Lorsqu'un homme de loi anglais vient chez moi et pénètre pour la première fois dans ce dédale, il est effrayé de tout ce que j'ai eu à faire depuis cinq ans. Je pense souvent qu'il est nécessaire que je ne meure pas encore, car moi seul peux con-

duire ces fils si déliés, et l'idée de laisser seule une femme si timide, si facilement effrayée, d'une piété et d'une bonté si naïves, au milieu d'une famille qui s'acharnerait à dévorer ses biens, me trouble quelquefois et me serre le cœur. Je ne demande à mon étoile que le temps de la mettre en sûreté contre ses ennemis, c'est-à-dire ses plus proches parens. — C'est, hélas ! à présent que je n'ai plus de mère, le seul devoir de famille que j'aie au monde. Qu'Édouard est heureux ! j'étais jaloux de lui la dernière fois que je l'entendais dire : maman. — Je ne vous ai point écrit, je crois, que j'avais des chagrins, mais que j'en aurais sans doute. J'en vois plusieurs, de loin, sur mon chemin, qui m'attendent comme de sombres chasseurs en embuscade, mais je suis armé contre eux. J'ai au fond de l'âme des idées qui me donnent la force qu'il faut. Quand vous me les demanderez, je vous les prêterai pour le combat : ce sont des armes assez bien trempées. — N'en ayez pas besoin, n'avez jamais de peines sérieuses, cela vaut mieux.

LV

A LA MÊME

10 novembre 1842.

Je continue à vous parler aujourd'hui et ne veux pas encore envoyer ma lettre ; vous

les aimez longues et détaillées, n'est-ce pas? Mais quels détails peut donner un moine, un Bénédictin comme je suis, sinon ceux de ses sentimens et de ses idées à la place de ceux de sa vie qui est suspendue et arrêtée tout court, comme une montre.

Revenez, croyez-moi. Voilà un froid qui vous ôte vos chères promenades. La Nature est morte, les villes vont renaître. La ville plutôt, la seule Ville, la cité Romaine qui absorbera un jour toute la vie de la France dont elle est le Forum. Ne sentez-vous absolument aucun désir d'être ici?

Quand vous arriverez, vous apprendrez (mais vous la savez déjà) la chute d'une autre jeune femme encore. Vous me l'aviez prédite; elle a été, dit-on, bien rude et déplorable. Vous serez miséricordieuse. Vous n'en rirez pas, j'en suis sûr. Vous la couvrirez de votre aile, si elle vient s'y cacher, la pauvre enfant.

Madame de Maillé, qui avait pris la ferme résolution de rester à Paris, est, en conséquence, partie trois jours après pour l'Anjou, d'où elle m'a écrit la lettre du monde la plus gracieuse et pleine de tous les repentirs que devait soulever dans son âme une action si coupable. Elle n'est pas encore à Paris et jouit comme vous des vifs agrémens du grand froid et de la boue, sur le bord des eaux désolées et dégelées et souillées.

Cette fièvre nerveuse, qui donc la soigne? Elle me revient un peu comme un fantôme à travers tout ce que je dis ici dans cette lettre. Je n'aime point que vous ayez toujours ces homéopathes autour de vous. Ils me semblent excellens, avec leurs bonbons roses et bleus de ciel, quand on se porte très-bien.

Mais, autant que je m'en souviens, avec une fièvre nerveuse, on est au lit, sans boire ni manger, avec de l'eau de gomme arabique pour tout potage. Cela m'est arrivé deux fois dans ma vie. Si vous n'êtes à ce régime, ce n'est point votre maladie. Cependant votre lettre est triste et me ferait peur si je ne vous avais vue tant de fois avoir de subites résurrections, si riantes, si fraîches et comme sortant du thym et de la rosée. — Ah! ça, dites-moi bientôt que vous êtes debout, et ne souffrez plus. — Édouard du moins, si vos yeux sont las, pourra me le faire savoir.

Entre les deux actes de ma lettre, il m'est arrivé de nouvelles propositions d'arrangement de la part de mon beau-frère. Il n'est pas impossible que je fasse réussir celles-là.

— Une des difficultés de ma vie est de résister aux efforts que l'on fait là-bas pour me faire vivre en Angleterre. Depuis douze ans on ne manque pas, il est vrai, d'argumens : La différence d'existence, à Londres une grande maison et des chevaux, que nous trouvons en arrivant

à Paris une vie retirée et plus que modeste; l'indifférence, l'aversion même de la Dynastie nouvelle qui s'est manifestée pour moi en plusieurs occasions; l'inutilité des œuvres qui excitent vainement dans de jeunes générations et dans les masses une sympathie qui donne de l'ombrage à d'autres. J'ai peu de chose à répondre, n'ayant pas de devoirs publics; mais ma volonté a suffi jusqu'ici.

Pendant que je vous écrivais, ma lettre trempait sa robe dans un fleuve d'encre verte. Cette couleur m'a fait penser qu'on s'empoisonnerait parfaitement avec un verre d'encre. Me direz-vous enfin à qui appartient le château de Vigny? Quand vous aurez le tems de vous en informer, pensez-y donc, je vous en prie, madame. — Adieu, soignez-vous bien pour l'amour de Dieu et de l'amitié.

Voulez-vous vous charger de serrer la main d'Édouard et de M^r votre père de ma part?

LVI

A LA MÊME

16 décembre 1842.

Édouard, qui vaut bien mieux que vous et qui sort d'ici, vous dira que je suis blessé à la

jambe et ne puis me tenir debout. Si j'écoutais mon médecin, je serais couché; mais je n'en ai pas la patience. Je ne puis sortir; sans quoi j'irais bien vite chez vous, savoir comment vous auriez le courage de gronder, comme il prétend que vous le voulez faire. — Cela vous va bien, madame l'insouciant qui ne cessez de prêcher pour qu'on écrive des lettres longues et sérieuses et qui, à une lettre de quatre pages écrite avec une très-sincère tristesse sur des choses essentielles, ne répondez que du bout des lèvres. — Vous devriez vous repentir et j'ai cru que votre dernier petit billet n'était qu'un ballon perdu, avant-coureur de votre réponse qui n'est pas venue. — Mais vous aimez mieux gronder la première; *vous battez le chien devant le loup*, comme dit la Sagesse des Nations. Mais, puisque enfin vous avez un besoin de me dire des injures, eh bien! j'irai les chercher. — Quand on m'aura permis de marcher, je vous écrirai pour savoir si, un soir, par hasard, vous êtes tous deux au coin du feu. Vous me gronderez bien mieux qu'à quatre heures. Il est convenu que je m'en irai à 9 h. 1/2 pour vous laisser coucher.

Adieu donc, la plus ingrate des filles d'Ève et la plus méchante pour moi. Moi, un malade, un blessé, quelle honte!

LVII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

29 décembre 1842.

Je ne peux pas encore sortir, mon cher Édouard; je n'en ai pas la permission et ne puis me tenir debout. Voulez-vous me faire le plaisir de dire à M. Tissier, s'il est près de vous, que je voudrais le voir demain, s'il lui est possible de venir entre 4 et 7 heures.

Portez-vous mieux que moi et aimez-moi toujours un peu, si vous avez le tems.

LVIII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

1843¹.

Je ne sais trop si c'est un vrai rhume de cerveau et de poitrine que l'on décore autour de

1. La lettre, sans date dans l'original, est datée par cette phrase : *J'espère... pouvoir sortir... pour aller savoir comment est le pied de votre autre moitié.* Or, dans la lettre du 27 avril 1843 il y a : *Ma tête ... s'occupe beaucoup du pied de votre Girondin.* — Le marquis de La Grange s'était sans doute blessé au pied.

moi du nom de grippe, mais j'ai tenu bon et n'ai pas voulu lui céder au point de garder le lit un jour; pour la chambre, il le fallait bien : on ne m'entendait pas parler et je toussais au point de ne pas entendre les autres. Vous étiez donc dans le même état? Voilà ce que je n'aurais pas voulu. J'espère pouvoir sortir demain ou vendredi s'il fait beau, pour aller vous voir et savoir comment est le pied de votre autre moitié. Si je ne viens pas, vous pourrez dire : il est fort malade. Voilà qui rassure, n'est-ce pas? — J'espère que j'aurai beaucoup à entendre de vous. Vous me devez des consolations et toujours un peu d'amitié, de bonne et solide amitié mâle, comme je vous écrivais là-bas et comme je l'ai.

LIX

A LA MÊME

1^{er} avril 1843.

Mais vous avez oublié bien des choses à la fois, ce me semble. D'abord je vous avais dit que lundi dernier m'était interdit sur la rive gauche de la Seine et retenu depuis longtems sur la rive droite. — Quant au lundi qui arrive bientôt, le Proverbe : *Qui ne dit mot consent* vous est parfaitement connu, et tous les

jours je voulais vous l'aller répéter, mais de mauvais astres m'en ont empêché et de mauvaises coutumes aussi. Par exemple, hier à 2 heures après-midi, j'étais dans votre fg Saint-Germain, mais vos portes ne s'ouvrent qu'à 4 heures et j'ai pris le chemin d'un autre pays, bien à regret.

J'assisterai donc à votre dîner *imprimé* (qui me semble fort sérieux, par conséquent), dussiez-vous me faire rencontrer mille *ennemis-intimes*. Comme il est probable que vous y serez avec Édouard, cela me suffit parfaitement et je ne crains personne. Je me sens donc par avance fort enchanté de votre réunion. J'avais juré par le Styx de vous l'aller dire aujourd'hui, mais ce fleuve-là n'a plus d'influence sur les sermens, à ce qu'il paraît, car voici une affaire qu'on me rappelle et que je ne puis quitter; elle me vient saisir à domicile, me laissant à peine le tems de vous dire mon regret et de vous envoyer les plus inutiles assurances d'amitié qu'il y ait au monde, car vous savez combien je vous suis dévoué.

LX

A LA MÊME

16 avril 1843.

Dès que l'on parle d'amitié sincère comme vous venez de le faire, on est toujours sûr avec

moi d'avoir une réponse sur le champ. — Vous ne m'avez dit qu'aujourd'hui à quelles personnes était destiné cet album. — Je dois en conscience vous avertir que, pour ne pas perdre de tems, je désire bien qu'on le fasse relier sans mon écriture. En vérité, vos amis ne sont pas tous les miens, madame. L'absence de mes vers ne diminuera rien au prix de ce livre, et j'ai déjà payé mon tribut à la Guadeloupe¹ trois fois sous une autre forme, comme je vous l'ai dit. Je ne crois pas que tout cela vous soit une énigme bien difficile; mais, en tout cas, je vous l'expliquerai quand vous voudrez, par exemple un soir que nous serons près du feu à entendre la nouvelle mystérieuse que vous venez d'écrire et qu'il me sera précieux d'écouter, comme vous me l'avez promis ce matin.

Vous savez si je suis tout à vous mille fois.

LXI

A LA MÊME

25 avril 1843.

Je suis au lit avec la fièvre, c'est tout vous dire. Sans ces deux vilaines choses, j'aurais

1. La Guadeloupe avait été dévastée par un tremblement de terre le 3 février 1843.

non seulement un moment comme vous dites, mais toute une soirée à donner demain à cette petite fête que vous réserviez à vos amis. — Hier on m'a donné votre billet bien tard par respect pour deux visites que j'avais à recevoir et qu'on n'osait pas déranger. — J'envie vos amis de demain, moi qui suis un ami de toujours, mais fort souffrant ce soir.

LXII

A LA MÊME

27 avril 1843.

Depuis plusieurs jours je suis pris d'une grippe qui m'empêche de sortir et me fatigue vraiment beaucoup. J'aurais voulu recevoir plus tôt votre petit billet, mais on vient seulement de me le donner à 4 heures. Voilà que je crains que vous m'ayez attendu. — Ma tête, toute brisée qu'elle est d'insomnie, s'occupe beaucoup du pied de votre Girondin. S'il vous reste le tems d'écrire comment il va, ce pied, et s'il va, et s'il porte son maître, vous me ferez un plaisir infini. Mais en avez-vous le tems? Votre *retraite*, comme vous la nommez, me semble bien agitée; mais au moins, dans ce saint tems, vous avez relu, j'en suis sûr, la Bible et l'his-

toire Romaine aux théâtres de la rive gauche et de la rive droite ¹? — Je n'ai vu aucun de ces attentats et je n'en sais que l'avis des autres. Sur la Dame Romaine et la Dame Juive, on parle chez moi fort différemment. Je verrai et j'espère vous voir bien avant, vous, Dame Française, qui n'avez ni poignard ni sabre.

Tout à vous cent fois.

A propos, êtes-vous encore fâchée? Alors je reprends mes témoignages d'amitié.

LXIII

A LA MÈME

27 avril 1843.

Louis XIV disait : *J'ai trop aimé la guerre*; moi, je dirai : *J'ai trop aimé les roses!* — Hélas! Pourquoi ai-je effeuillé des roses pendant la lecture ²? Cela a fait bruit et scandale.

1. *Lucrèce*, de Ponsard, jouée pour la première fois à l'Odéon le 22 avril 1843 et *Judith*, de madame E. de Girardin, représentée pour la première fois au Théâtre-Français le 18 avril 1843.

2. Sans doute la lecture de la nouvelle dont il est question dans la lettre du 16 avril 1843. M. Dupuy (*op. cit.*, t. II, p. 280) nous apprend que Vigny aurait gardé copie de ce billet.

Ah çà ! vous voilà donc mordue ! Avez-vous déjà notre maladie, le mal des Poètes, de la nation irritable (cela veut dire en latin : *genus irritabile vatum*, mot classique s'il en fut).

Eh bien ! je vous dirai, moi qui ai une grande expérience, qu'il est fâcheux pour un auteur d'exiger l'immobilité de l'assemblée, parce qu'on pourrait croire qu'elle n'est pas émue. Des murmures qui prouvent qu'on prend part à la lecture sont infiniment préférables pour notre amour-propre et l'on doit désirer cette agitation à demi-voix que vous n'aimez pas. Vous saurez aussi que j'ai entendu dans ma vie soixante et dix-neuf tragédies, drames ou comédies, en jouant avec un canif, un bilboquet, une balle, un chien, un chat, un encrier, les cheveux d'un enfant, une bougie, une lampe ou un oiseau, et je n'en écoutais que mieux. Un mois après j'en fais l'analyse scène par scène.

Je vous prouverai cette grande vérité la première fois que je vous verrai (ce qui ne pourra être encore ce soir), en vous parlant de votre double nouvelle avec laquelle je faisais connaissance l'autre soir ; et, d'avance, je veux sérieusement vous dire que, résolue comme vous l'êtes à ne pas l'imprimer, vous feriez bien, à mon avis, de ne plus la lire à tant de monde. On n'y peut jamais gagner un seul bon conseil,

parce que l'on ne s'arrête pas pour l'examen et la discussion quand on est entouré de tant de muets sérieux. Il est rare aussi que l'on ait cent amis intimes capables de ne dire que du bien dans l'absence, et, dans la présence, d'épargner les flatteries et les faussetés exagérées. Moi, je dirai aux autres les qualités et à vous seule les défauts de ce que vous avons entendu. C'est ainsi que j'en use avec mes véritables amis, comme vous le savez bien.

LXIV

AU MARQUIS DE LA GRANGE

9 juin 1843.

Faites-moi savoir comment votre chère malade a passé la nuit, mon ami; si je n'étais moi-même, à chaque minute, nécessaire chez moi, je serais allé m'assurer des merveilles de l'Homéopathie. Mais, dès que je suis absent, on oublie, on se trompe, et vous savez combien nous autres gardes-malades nous devons établir de discipline autour du lit douloureux.

Tout-à-vous.

LXV

AU MÊME

14 juin 1843.

Il faut que je vous dise que Madame de Vigny, du fond de ses rideaux où elle est encore, me rappelle une des trahisons que sait faire la rougeole quand elle est guérie : c'est d'attaquer la vue si l'on n'y prend garde. — Il y a six ans, après cette maladie-là, elle fut tout-à-coup cinq ou six jours sans y voir que très-difficilement, pour avoir voulu lire trop tôt. — Avertissez-en Madame de La Grange, mon ami, et dites-moi de ses nouvelles, je vous prie. Si je pouvais quitter ma maison un quart d'heure, ce serait pour la vôtre. — Vous savez plus de nouvelles que moi; je vous remercie de m'en avoir appris une en me parlant de ce banquet de Lyon.

Lamartine a mal fait de ne pas l'accepter, à mon avis. Quand on a fait tant que d'essayer un instrument, il est bon de savoir tout le son que l'on en peut tirer. — Il est vrai qu'il y a là une bannière d'ouvriers sur laquelle on lit peut-être encore trop clairement :

Vivre en travaillant ou mourir en combattant¹.
Tout-à-vous.

1. Pendant l'insurrection de Lyon de novembre 1831, les ouvriers portaient un drapeau noir sur lequel était inscrite cette devise. —

LXVI

AU MÊME

29 octobre 1843.

Savez-vous bien d'où vient mon silence? Savez-vous ce qui m'est arrivé? Vraiment, à présent que me voilà plus calme, j'ai presque honte de le raconter; mes inquiétudes varient de forme d'une manière étrange, mais viennent toujours de ma maison et sont si bizarres que je me figure qu'on doit à peine y croire. Les médecins et les gardes-malades n'avaient plus habité ma demeure depuis votre départ; je respirais, lorsque, il y a trois semaines, un soir, j'écrivais dans mon cabinet, j'allais sortir, mais je ne sais quelles idées me retenaient; je ne pouvais m'y décider. Madame de Vigny était près de moi à lire, elle se lève, passe dans la chambre voisine et referme ma porte sans que j'y fasse attention; tout-à-coup j'entends un grand cri, j'y cours, je la trouve entourée de flammes, je les étouffe avec mes mains et dans mes bras, elle est sauvée en une seconde. Alors je sonne, j'appelle; le tems qu'on met à venir, quelque court qu'il soit, me prouve qu'en mon absence elle eût été perdue; car déjà toutes ces sottises de dentelles que portent les femmes sur la poitrine, la robe, sur le sein, sur le bras,

étaient dévorées par le feu. Elle avait la main droite brûlée et toute l'épaule gauche, très-gravement. En cinq minutes, elle fut couverte de tout ce qu'un chirurgien lui donna et posa de lénitifs, de calmans, d'opium, de coton et de je ne sais combien d'appareils, mais que de douleurs cuisantes, que de cris affreux, que de tremblemens si violens que la chambre frémissait aussi ! J'ai passé les quatre premières nuits à marcher par les appartemens pour aller cacher dans des coins la désolation que j'éprouvais ; enfin, la science a vaincu, la fièvre a disparu, les blessures ne sont pas fermées encore, mais sont sans douleur à présent et, dit-on, ne laisseront même pas de marques. Et tout cela, c'est une bougie, une simple bougie, qui l'a produit ; en se baissant pour ramasser une plume, tout le monde y est pris, le flambeau se rapproche toujours du corps, remarquez cela, et, avec les vêtemens si légers qu'on porte, tout prend feu. — Enfin, j'ai donc, après tout, à vous annoncer, en même tems que le combat, une victoire sur le *principe du mal* qui m'a voulu attaquer ce jour-là ! Ma pauvre blessée a eu trop de courage ; elle a cru d'abord éteindre ces flammes et y a porté la main et ce n'est que lorsqu'elle s'est vue entourée de feu qu'elle a crié : elle avait peur de m'affliger dans le premier moment, dit-elle, et pensait se tirer d'affaire à elle seule. C'est une bonté désolante

que celle-là ! Dieu a voulu que je ne sois pas sorti ; c'est aussi là une adorable bonté ! Grâce à lui aussi, j'ai eu assez de force pour veiller et surveiller ; mais à présent je suis bien las, je l'avoue. — Je n'avoue point, par exemple, que j'aie été effrayé ; je ne perds jamais la tête, heureusement, et j'ai couru à ces petites flammes avec beaucoup de mépris pour elles, en les comparant à celles de la poudrière de Vincennes que j'aidai à éteindre un jour. Mais, quelques heures après, en voyant le mal qu'elles avaient fait dans l'espace de tems qu'il faut pour jeter un cri, calculant ce qu'elles en auraient pu faire en une minute, j'étais et je suis encore plein d'horreur ; c'est le raisonnement qui s'épouvante en silence.

Mon ami, ne souffrez pas une bougie ni une dentelle chez vous, je vous prie. Ne peut-on aller la nuit avec autre chose, et les femmes ne peuvent-elles mettre la toge Romaine qui me semble incombustible ? — Dites, lisez, racontez à madame de La Grange tout cela. Souffre-t-elle encore ? Je vous assure que c'est l'humidité, le voisinage des eaux. Écrivez-moi un mot. — Aujourd'hui, je ne puis vous parler que de cet accident qui ajoute encore aux sombres idées qui me sont trop habituelles et qui m'a rendu étranger à tout ce qui a pu arriver dans le monde. — Vous me comprendrez tous deux, que dis-je, tous trois, car M. de Cau-

mont est si bon et prend à ce qui me touche une si vive part.

Adieu, cher ami, je n'en peux plus.

LXVII

AU MÊME

24 novembre 1843.

Non, mon cher Édouard, je n'ai plus d'inquiétudes, mais j'ai souffert de tant voir souffrir et vous voyez si j'ai raison de ne pas quitter cette personne prédestinée à tous les accidens, qui semble ne pouvoir vivre qu'à la condition de m'avoir à côté d'elle pour la sauver tous les deux mois d'une maladie ou d'un événement. Je me repose à présent et je me veux du bien d'être demeuré chez moi ce soir-là et d'avoir été un si excellent pompier. Je vois, mon ami, que vous avez fait le même métier et je l'ai dit l'autre jour à la duchesse de Maillé qui vient d'arriver et va partir. Nous prétendions que c'était assurément ma lettre qui avait mis le feu à votre maison en arrivant. — Vous êtes trop heureux : personne n'a été blessé.

Vous me parliez dans votre première lettre de ce pauvre Lassailly¹. Oui, il a eu le bonheur de

1. Voir les lettres du 23 mai et du 3 octobre 1848.

mourir enfin ! J'en ai écrit à monsieur de Rémusat ¹. Je le remercie à présent qu'il n'est plus ministre. Nous l'avons sauvé de Bicêtre où il fût mort furieux et enchaîné. Ses deux dernières années ont été calmes et sa pieuse sœur les a passées enfermée à la maison de santé, avec les fous, près de lui, pour qu'il se crût dans sa famille encore. C'est une enfant admirable et bien à plaindre. — Il est mort, lui, comme meurent beaucoup de ces malades, presque subitement. Je l'ai escorté dans sa bière jusqu'à la fin. Avec ses frères, il n'y avait à l'Église que son médecin, M^r Brière de Boismont, moi et un honnête libraire qui savait mieux que tous ce qu'il avait souffert. Que de douleurs, hélas ! dans la vie des lettres ! Je l'ai aidé, encouragé, recommandé, tant qu'il a vécu ; il était laborieux, actif, courageux ; si, dans notre code, dans un coin du livre, se trouvait la Loi que je demandais, il ne serait pas devenu fou, il avait mérité le *pain* et le *tems*. Mais que savons-nous instituer ? Quand le cerveau d'un homme est

1. Charles-François-Marie, comte de Rémusat (1797-1875). Homme politique, il fut député de Toulouse de 1830 à 1852, ministre de l'Intérieur pendant le ministère Thiers (1^{er} mars-29 octobre 1840), ministre des Affaires Étrangères pendant la présidence de M. Thiers (1871-1874). — Littérateur, membre de l'Académie des sciences morales et de l'Académie Française, il a laissé de nombreux ouvrages de philosophie et d'histoire.

brisé, nous lui trouvons les invalides, et bien difficilement encore; mais c'est avant qu'il aurait fallu le secourir.

Vous allez voir un de ces jours le jeune Tixier poitrinaire. J'ai vu votre ami M^r E. Sue pour lui. Il devait presser sa sœur de tenir sa promesse à madame de La Grange, mais il y a déjà bien longtemps qu'elle est attendue, cette promesse de l'hiver dernier.

Je n'ai rien voulu donner à la Revue depuis le dernier poème : *le mont des Oliviers*¹. Je ne sais si vous l'avez lu. — Cet hiver, peut-être publierai-je d'autres poèmes de ce même recueil Philosophique. Ils sont de plus en plus sérieux. J'en fais d'autres encore; qu'ils soient imprimés ou non, cela m'importe peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme la Mort du Loup². — Vous me parlez des allusions de M. de Carné³;

1. Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} juin 1843.

2. Publié dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} février 1843.—Tout ce passage, depuis le commencement de l'alinéa, a été publié par M. Paléologue, dans son livre : *Alfred de Vigny (Collection des Grands Écrivains de la France*. Paris, Hachette, 1891, in-16) p. 127, et reproduit par Mlle Sakellaridès, dans le recueil : *Alfred de Vigny. Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 (p. 110).

3. Louis Marcein, comte de Carné (1804-1876), publiciste.

je ne puis, en vérité, trouver personne dont le nom soit le mot de cette énigme et qui ressemble en rien au Cardinal-Duc. — Vous gémissiez de l'éteignoir universel qui étouffe tant d'hommes; mais n'êtes-vous pas trop heureux, vous qui avez la main à l'œuvre dans la Chambre qui sera peut-être, un jour, une assemblée souveraine et pourra nous régénérer. — Lamartine s'est très bien expliqué dans le *Bien Public* et a fait la préface de sa campagne de la session prochaine. Prendrez-vous carrière avec lui dans son tournoi? Ou sera-ce une passe d'armes inutile? Et le laisserez-vous aller? — Il me tarde que vous reveniez et je voudrais le retrouver entre vous et moi avant qu'il monte à la tribune. Dans nos *trios* si indépendans et si calmes, il s'est déjà dit de bonnes choses et s'en peut dire d'utiles.

Vous avez mille fois bien fait de ne pas continuer avec votre éditeur une lutte où le mensonge triomphe toujours, et où votre nom eût été indignement compromis. — L'Angleterre ne cesse de me faire souffrir mille tortures. C'est tout ce que je puis et dois vous en dire. On se fait au martyr apparemment, car je vis encore.

Adieu, cher et bien bon ami.

LXVIII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

24 novembre 1843.

Le Feu me poursuit donc aussi dans mes amis? Vous dire que j'ai été heureux de savoir que vous en étiez quitte pour la peur n'était-il pas une chose bien superflue? Rien de vous n'a brûlé, après tout, et n'a même ressenti la chaleur des flammes. Louez Dieu, car il n'y a pas de plus grande souffrance. Vous dites que je vous ai fait de la peine par mon silence. En vérité, comment l'aurais-je pu croire? M'avez-vous dit seulement où vous étiez jusqu'au retour de Blayes? Je ne faisais que me conformer à votre triste pensée, comme les chevaux d'Hyppolite (*sic*), me taisant et me disant : il ne faut pas la distraire de tout ce qui l'occupe à présent. Elle est au beau milieu des réceptions les plus passionnées et il faut respecter les impressions de voyage par-dessus tout. — Je vous plains d'être à la campagne et de ne pas prendre part à tout ce que nous disons et pensons ici. Oui, c'est une chose égoïste et haïssable que cet isolement, et, dans ce silence des pluies et des gelées, on se monte la tête contre ses meilleurs amis comme vous le faites; l'immobilité de la nature et surtout de la na-

ture morte des hivers porte à s'endurcir contre les plus légitimes épanchemens de l'âme; l'étendue triste des horizons muets fait croire que l'on est oublié de l'univers et les hommes paraissent de loin aussi noirs que les cadavres des arbres qui allongent leurs griffes dans un ciel gris et portent des corbeaux méchants. Oui, c'est à présent le siècle des grandes villes; revenez, c'est ici que l'on vit; les impressions étroites et mesquines, les petits défauts, les vices cachés et tristes des hommes s'oublie en un moment, quand on voit vivre tous les autres hommes, et les idées générales et généreuses éclipsent les autres et les effacent de notre esprit. Si vous voulez choisir vos conversations, les suivre avec quelque attention, y revenir, les repasser dans votre mémoire il me semble que vous serez satisfaite des hommes de notre tems et que vous trouverez assez d'exceptions aux caractères mauvais et bas que vous avez vus s'agiter, se trahir sur votre passage. Je suis ici entouré d'amis dont les âmes sont faites pour réconcilier avec nos tems. Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. Soyez sûre que vous auriez tort de voir avec découragement la vie publique ou la vie intime. Vos amis vous chérissent et ne vous trouvent qu'un tort : votre absence toujours si longue. Que parlez-vous de susceptibilités? Où sont-elles? D'où viendraient-elles? Qui en a? Est-ce vous? Et pourquoi?

L'amitié, cette bonne et naïve amitié, cette excellente personne que tous les siècles ont honorée, la mâle amitié a ce privilège que jamais elle ne boude et ne fait la fâchée. Telle que je la sens du moins, elle est ainsi. D'une allure franche, ouverte et libre, — vous voulez donc causer un peu avec moi? Eh bien! madame, me voici. Causons. — Vos petites scélérates de Saint-Lazare¹ ne vous manquent-elles pas un peu en Normandie? Je ne sais si vous trouvez toujours autant de valeur à la charité collective; mais, pour moi, j'aime mieux la charité individuelle. Je viens de voir aujourd'hui quelqu'un qui depuis quatre ans a perdu chaque année dix mille francs en bonnes œuvres inutiles, en collectes dont le résultat était nul comme les secours aux inondés de Lyon et du Rhône², et qui, s'avisant de prendre une famille à part, l'a sauvée pour quinze cents francs donnés tout-à-coup. — Il y a des volumes à écrire sur cette vérité. — Les théâtres vous amuseront-ils cette année? J'en doute, car ils sont très-pâles et mal divisés; chacun d'eux sort de sa nature et fait effort pour détruire son rival plus que pour créer de durables beautés. — Le cirque le plus passionné devrait

1. Allusion à une œuvre fondée par la marquise de La Grange.

2. 25-30 octobre 1844.

être celui de la Chambre des députés, mais... nous dirons le reste à Paris; les mœurs publiques ne sont pas encore naturalisées. L'intrigue politique est tout ce que le monde met en œuvre, mais je crois voir poindre un jour meilleur. — Il est toujours bon de le croire. — Les femmes que vous aimez sont de retour et vous cherchez inutilement. — J'en vois quelques-unes, mais rarement, car, lorsque je ne suis pas garde-malade, je suis un étudiant perpétuel. — J'ai reçu les adieux de Lagrenée¹ et de sa très-gracieuse femme; — le petit de Craon va les suivre en Chine et ils m'ont promis d'en avoir grand soin. C'est un petit Jean-Bart couleur de rose et blond. Il refuserait d'être ambassadeur d'Angleterre, mais serait très-honoré d'être mousse : c'est là sa grande ambition. — Bonne nuit, madame; il est 2 heures après minuit. — Êtes-vous fâchée contre moi?

LXIX

A LA MÈME

19 décembre 1843.

A la bonne heure ! Voilà une bonne nouvelle ! Comme le jeudi est le lendemain du mardi pour-

1. Théodore-Marie-Melchior-Joseph de Lagrenée (1800-1862), pair de France. Il fut diplomate.

moi, ce sera donc jeudi que je vous verrai avec une grande joie. — Par exemple si vous pouvez m'entendre vous l'exprimer, cela m'étonnera bien car j'ai la poitrine suffoquée par un rhume ridicule qui m'a fait défendre de sortir aujourd'hui par les autorités compétentes. — Mais quoi ! Édouard n'aura-t-il pas un quart d'heure à me donner demain, avant que son cher Parlement lui prenne toute sa vie ? — Adieu donc, Parisienne, je vous baise les mains de très-bon cœur.

Je vous dirai ce que Lamartine vient de m'écrire.

LXX

A LA MÊME

24 janvier 1844.

J'étais loin de vous croire souffrante, et, si vous m'en aviez fait parvenir quelque chose, vous savez quel empressement j'aurais mis à m'informer de votre guérison. Elle me paraît parfaite, puisque vous recevez ce soir. Je n'en savais pas un mot non plus et vous ne m'aviez ni parlé, ni écrit sur ce projet de lecture. Aussi arrive-t-il que j'ai pour aujourd'hui deux engagements. Je dîne hors de chez moi par extraordinaire et je n'y pourrai revenir avant minuit. Les impromptus sont impossibles au milieu d'une vie aussi surchargée de devoirs que la

mienne. Gardez-moi donc, je vous en prie, vos bonnes intentions de confidences littéraires et de prudence. Ai-je besoin de vous dire combien il m'est précieux de penser que rien ne vous fait souffrir ou ne vous afflige.

Je vous écris au milieu de plusieurs personnes dont les voix s'élèvent en chœur autour de moi et me rendent sourd.

Tout à vous mille fois, madame.

LXXI

A LA MÊME

3 mars 1844.

Vous m'avez prévenu avec une grâce toute charmante, mais j'ai déjà reçu deux visites de l'intendant du prince Benjamin de Rohan. — On ne laissait que quatre jours pour se décider. Cette vente de Vigny a été faite tout-à-coup. Les Rohan vendent tout ce qu'ils possèdent en France au plus offrant et le Chancelier d'Angleterre, qui met un an à faire un pas et à dire un mot, garde si bien la clef de notre cassette que j'ai encore ce regret de ne pouvoir rien acheter. Car, en général, c'est une coutume que j'ai de ne m'engager à rien que je ne sois sûr de tenir. Elle ne me semble pas mauvaise.

Vendredi, j'attendais quelques personnes et n'ai pu vous aller voir; j'en gémiss encore.

LXXII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

10 avril 1844.

J'espère, mon ami, que madame de La Grange n'a pas oublié de vous dire combien j'avais été affligé de cette perte si subite, si déchirante que vous venez de faire ¹. — Je me sentais déjà malade, mais j'ai voulu vous aller serrer la main avant de me mettre au lit. Le soir, la fièvre m'a pris et la grippe jusqu'à ce jour. Je n'en suis pas encore défait, mais je sors. J'irai vous voir ces jours-ci et vous raconter comment j'ai été malade et guéri entre deux visites.

Vous étiez à la Chambre et fort occupé des vignes lorsque je vous ai été chercher. Je pense qu'à présent vous avez quelques heures pour vos amis.

1. Mort, le 13 mars 1844, d'une sœur du marquis de La Grange, Adélaïde-Joséphine-Lucie-Moïna Le Lièvre de La Grange. Née le 10 septembre 1800, elle fut mariée : 1^o le 23 mars 1819, à Joseph-Louis-Robert de Lignerac, duc de Caylus, pair de France, grand d'Espagne ; 2^o le 22 mai 1829, à Louis-Jean, comte Carra de Rochemur de Saint-Cyr, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur.

Je comprends votre douleur, et, moi qui ne l'avais vue que bien peu de momens, j'ai toujours présente à la pensée la figure mélancolique de madame votre sœur. Voilà une destinée qui me paraît avoir été bien troublée. J'en ai gémi avec vous et aujourd'hui je vous plains encore plus de l'avoir perdue, car les années auraient pu calmer bien des causes de mécontentement et effacer des erreurs, et vous n'avez pas eu le tems de lui parler en frère.

Je pourrais vous voir aujourd'hui, mais je suis si sûr que vous ne viendrez pas à ce *mercredi* que je vous écris pour que vous sachiez bien que je suis tout à vous de cœur.

P. S. Je vous remercie de vos notes sur cette terre. Je les avais depuis longtems par deux notaires de Paris. — J'ai d'autres renseignemens encore que ceux des annonces.

LXXIII

AU MÊME

28 octobre 1844.

Je reçois à l'instant le douloureux billet qui me fait part de votre irréparable perte¹, cher

1. La marquise de La Grange, née Hall, mère du marquis de La Grange. Voir l'*Introduction*.

ami, et j'ai besoin de vous dire que je pleure avec vous, quelque part que vous soyez. — Je sais par expérience qu'il n'y a point de consolation pour un si grand malheur; mais votre présence au tombeau de ma mère avec tous mes amis me causa un instant d'apaisement et de repos qu'il m'est refusé de vous rendre de si loin.

Sachez au moins que mon cœur saigne avec le vôtre d'une blessure toute pareille, que rien n'a pu fermer, et qu'il ne cesse de vous être bien dévoué.

Je pense que vous êtes à Chandey et je vous y envoie au hasard ce peu de mots. Ajoutez-y pour madame de La Grange quelques reproches de ce qu'elle m'a laissé ignorer même où vous étiez. Et vous puis-je parler à tous deux d'autre chose que de votre douleur nouvelle; existe-t-il autre chose pour vous?

LXXIV

AU MÊME

22 mars 1845.

Vous devez, en vérité, savoir beaucoup plus que moi, car on dira devant vous sur mon compte ce qui, sans doute, ne se dirait pas.

devant moi. — Je sais seulement jusqu'à présent que je me présenterai¹ avec le même calme que vous me connaissez. Le froid m'a donné quelques maux de gorge qui m'ont empêché de sortir le soir et d'aller vous voir. Je vous remercie de votre souvenir et j'irai savoir si vous avez l'art de compter les houles blanches des scrutins secrets. Pour moi, je n'en y connais pas du tout.

Mille amitiés bien dévouées.

LXXV

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

23 avril 1845.

Hier soir, dix personnes m'ont assuré que vous étiez à Paris. J'ai affirmé, moi, que c'était impossible et que je le saurais par vous. Il y a cependant des femmes assez hardies pour déclarer qu'elles vous ont vue, chez vous, ici, rue de Grenelle Saint-Germain, très-bien portante, quand il me semblait que vous étiez à Blayes. — Qui a tort, d'elles ou de moi? D'elles qui croient à votre retour ou de moi qui crois à votre amitié?

1. A l'Académie Française. Il fut élu le 8 mai 1845, en remplacement de M. Etienne, au premier tour, par 20 voix contre 10 à Empis et 4 à Émile Deschamps.

LXXVI

A LA MÈME

6 juin 1845.

Vous devriez faire obtenir par quelqu'un la grâce de cette pauvre folle, M^{lle} Cromback. Sa romanesque sensibilité lui a fait croire sincèrement que la Caylus¹ allait se tuer. Vous et madame de La Martine, ne pouvez-vous rien?

Je vous écris cela auprès du lit de madame de Vigny qui vient d'avoir encore une maladie bien grave : une pleurésie. Depuis quinze jours je ne la quitte pas. Elle est guérie, et moi je n'en peux plus de fatigue et d'inquiétude. Ai-je besoin d'ajouter que c'est là ce qui m'a empêché de vous aller voir. Ne me connaissez-vous pas?

LXXVII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

25 septembre 1845.

Hier matin, mon notaire m'a demandé, pour la centième fois, pourquoi je ne me présentais pas pour la Députation. J'ai dit :

Pour qu'il me reste encor quelque chose d'humain.

1. *La Caylus*, évidemment la sœur du marquis de La Grange, morte le 13 mars 1844 (Voir la lettre du 10 avril 1844).

En effet, cher Édouard, remarquez bien qu'un député n'est plus un ami, ni un frère, ni un fils, ni un père. C'est une voix, une boule, je ne sais quoi d'informe et de haïssable qui s'en va à Bordeaux sans dire : adieu, ou même : gare; qui revient à Chantai sans qu'on le sache, qui fait une visite en deux ans à l'un de ses meilleurs amis, le meilleur peut-être; et je parle ici de moi et je vous soutiens que vous n'en avez ni n'en aurez qui vaille mieux que moi; ne vous donnez pas la peine de chercher. — Quand vous reviendrez, j'aurai beaucoup à vous dire. Aujourd'hui je veux, contre mon usage, vous parler d'affaires. — Vous vous souvenez peut-être d'un projet de compagnie de chemin de fer qui, depuis longtems, vous a été présenté pour la ligne de Bordeaux à Bayonne. Un de mes amis, que vous connaissez, monsieur de Wailly¹, y est fort intéressé. Mess^{rs} Rostschild (*sic*) sont les banquiers de cette affaire; l'ingénieur est un monsieur Pinot dont peut-être vous savez le nom; tout est fort avancé et il s'organise en ce moment un conseil d'administration. M^r de Wailly me prie de vous demander s'il vous conviendrait de faire partie de ce conseil qui sera composé de sept ou huit personnes très-haut

1. Sans doute Léon de Wailly (1804-1863). Il traduisit des ouvrages anglais, entre autres les poèmes de Burns, et fit, en collaboration avec Barbier, le livret du *Benvenuto Cellini* de Berlioz (1838).

placées. Il a pensé qu'étant député de la Gironde, ce serait une convenance de plus qui, d'ailleurs, ne vous engage et ne vous compromet en rien. L'adhésion qui vous est demandée ne serait que provisoire et conditionnelle jusqu'au moment où l'on vous aura soumis la liste des autres personnes appelées à faire partie du conseil et où vous aurez pu prendre connaissance de l'affaire même. Alors seulement, vous verrez s'il vous convient de donner votre adhésion définitive. Il y aura, et l'on en est certain, à la tête de cette compagnie des noms éminens d'Espagne et d'Angleterre que l'on vous fera connaître. Jusqu'à votre adhésion définitive, rien ne serait publié sans votre aveu.

Si vous n'avez point de répugnance pour ce que je vous propose, j'en serai content pour monsieur de Wailly qui m'y paraît fort engagé et à qui cette affaire ne peut manquer d'être très-utile quand l'adjudication sera faite.

Répondez-moi quelques mots là-dessus, mon ami. Il est important qu'il sache ce qu'il peut attendre de votre bonne grâce en ceci.

J'espère que la Gironde a fait quelque bien à madame de La Grange. Elle aime ce pays où vous êtes tous deux aimés, et rien ne fait d'aussi bons effets sur la santé que de se voir entouré d'affections véritables.

Tout à vous de cœur.

LXXVIII

AU MÊME

29 janvier 1846¹.

Ce n'est point une chose si simple que de donner 296 places demandées par des parens et des amis très chers et très-fidèles, quand on n'a que 45 billets; et, comme vous étiez *incertain* et me *faisiez valoir* votre présence vous-même, j'avais promis *hier* votre place au *Duc de Maillé*², qui ne pourra pas s'y trouver.

Voilà!

Tout à vous quand même.

LXXIX

AU MÊME

31 janvier 1846.

Je crois, mon ami, que ce jeton est une médaille de mariage de mon trisayeul.

Si vous veniez quelquefois me voir, je vous montrerais son portrait ou celui de son fils (je

1. Ce billet est écrit le jour même de la réception de Vigny à l'Académie Française.

2. Jacquelin-Armand-Charles de Maillé de la Tour Landry, duc de Maillé (1825-1874).

ne sais) peint par Le Brun, le grand Le Brun ¹, l'auteur des batailles d'Alexandre. Son nom y est de sa main avec celui de mon bisaïeul, Lieutenant-général de Louis XIV et colonel-général des Bombardiers. Il avait fait perfectionner les bombes. — Il y a quelque tems, un jeune homme est venu m'apporter une vue du château de *Courquetaine* où est le nom de ce Vigny-là avec ses armes ² et ses bombes sur les grilles. Mais les grilles, les bombes et le château appartiennent à présent au père de ce charmant jeune homme et non à moi.

Le *François de Vigny* dont le jeton porte le nom est inscrit sur mes tableaux de généalogie et je viens de le montrer à Lydia sur un tableau fait pour les preuves de Malte d'un de mes oncles, commandeur.

Perdez un quart d'heure et venez voir cela et moi par-dessus le marché, mercredi.

Savez-vous encore mon adresse?

L'autre jour, en entrant dans la salle des Séances de l'Académie, j'ai dit à M. Mignet ³ : Où est le banc de l'accusé?

1. 1619-1690.

2. Les armes des Vigny étaient : *d'argent cantonné de quatre lions de gueules, à l'écusson en abîme, d'azur à la fasce d'or, accompagné en chef d'une merlette d'or, en pointe d'une merlette de même entre deux coquilles d'argent.*

3. François-Auguste-Marie Mignet (1796-1884), le célèbre historien.

Avais-je raison ¹?
Gardez-moi donc ce jeton.

LXXX

AU MÊME

21 avril 1846.

S'il y a au monde quelque chose qui me soit insupportable, c'est de parler d'un sujet sérieux ou délicat dans un salon où l'on va et vient en bourdonnant à notre oreille.

Dites, je vous prie, mon cher Édouard, un soir ou un matin où je vous trouve à côté de madame de La Grange sans autres témoins. Alors il me sera agréable de vous parler sans précipitation de ce que vous ignorez encore. — Dans les réceptions, tout épanchement est étouffé, et toute idée étranglée. Je pense bien que la convalescence de madame de La Grange lui permet de rentrer chez elle quelque soir qui ne soit ni lundi ni vendredi.

1. Allusion à la réponse que le comte Molé avait faite le 29 janvier à son discours de réception et dont Vigny s'était gravement offensé (*Journal d'un poète*, p. 206-221 de l'édition originale). L'allusion est discrète, car Molé était le cousin germain de Madame de La Grange, par les Lamoignon. On lit dans le *Journal* du marquis de La Grange : 29 janvier 1846. — Séance de l'Académie Française. Réception de Vigny par Molé. Je suis placé entre l'enclume et le marteau ; le discours de Molé est une diatribe.

Réservez-moi donc, entre vous deux, un verre d'eau, pourvu qu'il ne soit pas sucré.

Tout à vous de cœur.

LXXXI

AU MÊME

5 mai 1846.

J'ai aussi la grippe, mon ami, et, je l'avoue une extinction de voix si complète que je ne puis vous aller dire que votre billet m'a fait beaucoup de plaisir. Vous aviez oublié les jours où M. de Salvandy¹ est chez lui rue Cassette; mais il vient de me les écrire et j'irai certainement le voir sitôt que je pourrai parler. Mes yeux sont guéris et je n'en suis point fâché, car ils me sont assez utiles. J'ai beaucoup entrepris et veux achever.

J'espère que j'ai pris à moi tout seul toute la grippe de votre maison et que Madame de La Grange n'en a plus trace.

J'irai vous dire de mes nouvelles quand je serai guéri, car je vous sais parfaitement incapable d'en venir savoir demain.

Tout à vous quand même, mon ami.

1. Narcisse-Achille, comte de Salvandy (1795-1856), de l'Académie Française, homme politique et littérateur. Ancien officier, conseiller d'État (1828), ambassadeur (en Espagne, 1841), il fut deux fois ministre de l'Instruction Publique

LXXXII

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

2 mars 1847.

M^r de Lamartine m'a dit que vous étiez un peu souffrante. Cela me fait penser qu'il n'est pas absolument impossible que vous restiez chez vous un soir qui ne serait pas Lundi, et là, entre M. de La Grange et vous, je pourrais enfin trouver une conversation sérieuse et amicale. Le sujet sur lequel vous m'écrivez et les intérêts de la personne qui vous occupent ne se peuvent vraiment traiter d'aucune autre manière; quoique ce ne soit pas une affaire Européenne, elle demande un peu d'attention.

Vous parlez souvent d'amitié, mais l'amitié ne vit que par l'intimité et l'intimité ne se rencontre pas aux heures banales que chaque femme donne à tout le monde à 4 heures.

Aucune idée vraie et suivie n'y peut trouver place, vous le savez bien. Aucune conversation ne s'y engage sans être troublée. Je ne connais absolument personne qui ne pense là dessus comme moi et n'essaie de se soustraire à ces dérangemens. Si donc le *trio* que je vous propose vous peut être agréable, choisissez un soir de désœuvrement et j'irai vous demander une tasse de thé et une heure de paisible causerie.

Après jeudi je serai libre de toutes mes soirées

et prêt à me rendre à l'heure que vous choisirez ; je romprai tout autre engagement pour vous parler de la personne qui vous intéresse.

LXXXIII

A LA MÊME

9 avril 1859.

Vous allez trouver chez vous une grande carte qui veut dire que je serai, si Dieu le permet, fort exact à 6 h. 1/2 chez vous lundi 14 avril, jour de Saint-Léon, ainsi qu'il plaît à Votre Majesté de m'y inviter. Je suis ravi de n'avoir point trouvé Édouard chez lui, puisque c'est un témoignage de son rétablissement.

Cependant je crois que j'avais beaucoup de choses à lui dire dont je ne me souviendrai plus lundi.

A ce jour-là donc, madame, et croyez-moi toujours aussi parfaitement tout-à-vous.

LXXXIV

A LA MÊME

2 février 1860.

Depuis votre retour, que je n'ai su que par cette invitation imprimée, je n'ai pas pu vous aller voir, à cause des inquiétudes dont je suis vraiment

accablé. — Hier je me suis couché à sept heures du matin après avoir passé la nuit debout près d'un lit de malade. — Je n'espère pas ces heures de repos que vous m'offrez pour lundi.

Ne comptez jamais sur moi pour dîner. Je ne m'y engage plus nulle part, parce que je ne sais pas, une heure avant, si je pourrai m'y rendre. La gravité d'une telle maladie dont les souffrances sont toujours subites et dangereuses, m'ôte toute liberté mondaine. — S'il arrive qu'un lundi, dans l'avenir, se soit passé sans alarmes, j'irai vers neuf ou dix heures du soir vous serrer la main à tous deux avec cette sérieuse et véritable amitié que rien ne saurait altérer.

LXXXV

A LA MÈME

3 février 1860.

Avant-hier, mercredi ¹, je vous ai écrit un billet tout rempli de regrets. Je vous disais qu'il ne faut plus jamais m'inviter à dîner. J'ai le cœur serré de mille tristesses et je ne pourrais pas sourire un moment, même près de vous deux. Vous m'en demanderiez la cause et ce

1. C'est en réalité la lettre de la veille (2 février 1860).

serait pour vous un grand ennui que de l'entendre et pour moi un vrai supplice que de la redire. Ne m'interrogez jamais. Il y a tant de choses auxquelles Dieu seul peut quelque chose ¹ ! Où ma présence est nécessaire, je reste. J'évite le monde en ce moment, lorsque ses invitations veulent une exactitude dont je ne suis jamais assuré une heure d'avance.

J'irai vous voir le matin ou vers dix heures du soir, quelque lundi, mais point au dîner.

Si vous deviez être 14 à table, pour ne pas rester 13, invitez deux amis. Vous n'en trouverez pas qui vous aime plus que moi, mais il vous sera facile d'en trouver qui soient plus heureux.

Comment n'avez-vous pas reçu mon billet d'avant hier ? Je l'ai mis moi-même, de ma main, à la poste, ne me fiant jamais à personne pour les lettres.

LXXXVI

A LA MÈME

(Janvier 1861) ².

Touchez là ! Vous n'aurez pas ma fille.
Ceci est la traduction libre de ce que m'a

1. Tout le début de cette lettre a été reproduit par M. Paléologue (*Op. cit.*, p. 135).

2. La lettre n'est pas datée. Mais une phrase (Tant

dit le Secrétaire Perpétuel de Notre-Dame l'Académie Française¹. Ce matin je l'ai vu, et c'était uniquement pour vous et aussi inutilement. — Ces deux adverbess joints font admirablement. Mais j'aimerais à supprimer le second.

Un merveilleux échange de courtoisie a fait que le ministre d'État² ayant rendu à l'Académie Française les billets dont elle disposait jadis, cette grande Dame n'a pas cru devoir les garder et les a librement donnés aux ministres, maréchaux, etc., etc., etc., d'où il suit que M^r Villemain en a eu *cing*, dit-il, lesquels ont trouvé très-vite à se placer. — Il était, du reste, rempli de regrets à votre égard et m'a chargé de vous les exprimer, parce qu'on ne lui laisse pas même le temps de les écrire. Tant les belles pénitentes du R. Père Lacordaire mettent d'empressement à faire leur salut en l'écoulant. Voilà !

Ceci prouve que je serais un mauvais ambassadeur, n'est-ce pas? Mais la plus belle Académie du monde ne peut donner que ce qu'elle a, ou ce qui lui reste.

les belles pénitentes du Père Lacordaire ...) montre qu'il s'agit de la réception du Père Lacordaire à l'Académie Française (car il n'y prononça pas d'autre discours). Or, élu le 2 février 1860, il fut reçu le 24 janvier 1861. — Vigny avait voté contre lui.

1. C'était alors Villemain.

2. C'était à cette époque le comte Walewski.

Bonsoir, chère madame; il est deux heures après minuit, et vous dormez malgré de telles émotions!

LXXXVI

A LA MÊME

Sans date ¹.

Madame de Vigny est très-gravement malade depuis huit jours et je ne puis la quitter. Je suis, comme tout Paris je crois, au milieu des médecins et des gardes. — Elle est mieux aujourd'hui, mais sa faiblesse est extrême et il ne m'est pas possible de partir avec cette inquiétude dans l'âme. — Vous le concevrez mieux que personne et me pardonnerez mon absence, n'est-ce pas?

Tout-à-vous mille fois.

Édouard va recevoir un ambassadeur qui lui portera un traité. Il me l'a dit l'autre jour. — C'était vendredi. — M. de Salvandy est-il venu vous raconter ses voyages?

1. Cette lettre est certainement antérieure à 1856, date de la mort de Salvandy. Elle pourrait être de 1841, date de son ambassade en Espagne, ou de 1843, date de son ambassade à Turin (?).

LXXXVIII

A LA MÊME

Sans date.

On n'écrit pas vite de la main gauche, mais cela n'empêche rien. Voici *Adolphe* que vous désiriez hier. S'il y avait une conversation possible au milieu des visites, j'aurais eu beaucoup à ajouter à ce que je disais à Édouard et à vous. Mais ce sera pour une autre fois.

· Votre promenade est bien gâtée par la pluie?

Je ne peux pas signer, c'est bien fâcheux; mais on nous élève mal. Je vais faire une croix comme les paysans, si vous voulez.

LXXXIX

A LA MÊME

Sans date.

On retombe dans ses maladies comme dans ses péchés, et voilà ce qui m'arrive, Madame. Je suis au lit, j'ai la fièvre; les médecins n'y comprennent guères plus que moi, mais j'en sais un qui a bien voulu se laisser reprendre six fois par la grippe. Après celle-ci je n'en au-

rai plus que quatre à attendre, pour arriver à sa perfection. Mais est-il possible que vous partiez par cette saison? Il y a un poète qui a dit :

« Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

N'a-t-il pas bien raison cette année? Et vous, n'avez-vous pas bien tort? Pour moi, je ne puis me consoler de perdre ce soir une occasion de vous voir. — Et *Chandey*, j'aurai, j'espère, le tems encore de vous en parler avant votre vilain départ. — Adieu, madame, je souffre beaucoup en vérité et je ne puis me le pardonner; pardonnez-le-moi, vous, je vous prie.

XC

A LA MÊME

Sans date.

Votre billet ne me dit point du tout ce que vous voulez faire de moi demain, mais toujours est-il que je serai à huit heures chez vous, n'ayant pu hier prendre le chemin de la rue de Grenelle, à mon grand regret. J'ai reçu toute l'Angleterre et quelque peu de Français jusqu'à onze heures; c'était assez tard pour vous, n'est-ce pas? Vous faites grand cas du sommeil et vous avez bien raison : c'est l'oubli de tout.

Moi, je lui tiens tête ce soir, car voici 1 h. après minuit.

Bonsoir donc, Milady.

XCI

A LA MÊME

Sans date.

Toujours bonne et prévenante et gracieuse amie, me voilà repris d'inquiétudes qui m'empêchent de vous voir ce soir lundi, pendant lequel je vous écris, à minuit, à l'heure où la conversation devient plus intime et le cercle plus étroit. — J'ai passé trois nuits terribles et fatigantes. Madame de Vigny a été sérieusement malade encore et tout-à-coup, comme cela n'arrive que trop souvent. C'est le seul chagrin qu'elle me cause et ce n'est pas sa faute. Sitôt que je sortirai, j'irai vous dire, *avant six heures*, tout ce tourment. J'arrivais bien tard l'autre jour, mais j'aimais mieux cela que rien. Vous n'y êtes jamais, ni matin ni soir. — J'irai voir au premier matin libre la personne dont vous me parlez, quoique j'aie peu de foi.

Bonsoir, Madame, dormez-vous la nuit à présent? Je le voudrais.

XCII

A LA MÊME

Sans date.

Je suis au lit avec la fièvre. Mercredi dernier, chez-vous, elle m'avait déjà pris par les cheveux. J'ai rêvé que je vous voyais et ne me suis pas levé depuis. Le dernier effort de ma santé, je l'ai fait pour vous voir, le premier usage que je ferai de son retour sera pour vous revoir tous deux, et bientôt je l'espère, Madame, qui êtes si gracieuse pour moi cette année.

XCIII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

Sans date.

Oui, mon ami, demain à 11 h. je serai à votre rendez-vous. Tout confus, mais très heureux de l'aimable persévérance de M. de Meyendorf¹ que j'ai grande envie de connaître. Sur ce, *Dieu vous tienne en joye et santé*, vous

1. Le baron Pierre de Meyendorf (1796-1863), diplomate russe.

donnant *moult longue vie, grand soulas et gracieux déduits.*

Samedi, encore une fois, à 11 h., demain, chez Leter.

XCIV

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

Sans date.

Partout, cela m'est impossible; mais chez vous, j'irai assurément, puisque vous me voulez, tout maussade que je suis. Que vous puissiez me supporter, voilà ce qui m'étonne, et rien ne démontre si bien votre bonté charmante. — J'irai d'ici-là vous voir et vous demander si vous devez réunir bien du monde. C'est une bien jolie chose que d'être éveillé par un billet de vous et j'aime bien votre écriture vive et gaie qui vient me sourire. Merci-merci, *chère madame*, comme on dit à Londres.

TABLE CHRONOLOGIQUE

1827

	Pages.
I. — Au comte Édouard de La Grange, 2 juillet.	1
II. — Au même, 8 octobre.	3

1829

III. — Au même, 2 février.	4
IV. — Au même, 7 août.	6

1830

V. — Au même, janvier	11
---------------------------------	----

1832

VI. — Au même, 4 mai.	12
VII. — Au même, 3 juin	14
VIII. — Au même, septembre	17

1833

IX. — A la comtesse Édouard de La Grange, 16 mars.	20
---	----

1836

	Pages.
X. — A la marquise de La Grange, <i>7 mars</i>	20
XI. — A la même, <i>2 avril</i>	21
XII. — A la même, <i>27 avril</i>	22
XIII. — Au marquis de La Grange, <i>28 août</i>	22

1837

XIV. — A la marquise de La Grange, <i>5 avril</i>	27
XV. — Au marquis de La Grange, <i>no-</i> <i>vembre</i>	27
XVI. — A la marquise de La Grange, <i>25 décembre</i>	29

1838

XVII. — A la même, <i>3 février</i>	31
XVIII. — A la même, <i>6 juin</i>	32
XIX. — Au marquis de La Grange, <i>11 juin</i> .	33

1839

XX. — Au même, <i>10 février</i>	35
XXI. — A la marquise de La Grange, <i>27 octobre</i>	40
XXII. — A la même, <i>17 décembre</i>	44

1840

	Pages.
XXIII. — A la même, <i>10 janvier</i> . . .	45
XXIV. — Au marquis de La Grange, <i>20 janvier</i>	47
XXV. — A la marquise de La Grange, <i>31 janvier</i>	48
XXVI. — A la même, <i>20 février</i>	49
XXVII. — A la même, <i>11 mars</i>	49
XXVIII. — A la même, <i>8 avril</i>	50
XXIX. — A la même, <i>23 mai</i>	51
XXX. — A la même, <i>fin 1840</i>	53
XXXI. — A la même, <i>30 octobre</i>	57
XXXII. — A la même, <i>22 octobre</i>	61
XXXIII. — A la même, <i>21 décembre</i> . . .	64
XXXIV. — A la même, <i>29 décembre</i> . . .	64
XXXV. — Au marquis de La Grange, <i>29 décembre</i>	67
XXXVI. — Au même, <i>31 décembre</i> . . .	67

1841

XXXVII. — Au même, <i>30 janvier</i> . . .	68
XXXVIII. — A la marquise de La Grange, <i>21 février</i>	69
XXXIX. — A la même, <i>20-21 juin</i> . . .	70
XL. — A la même, <i>28 août</i>	73
XLI. — A la même, <i>26 octobre</i>	79
XLII. — Au marquis de La Grange, <i>26 octobre</i>	82

	Pages.
XLIII. — A la marquise de La Grange, <i>10 décembre</i>	88
XLIV. — Au marquis de La Grange, <i>fin 1841</i>	91
1842	
XLV. — Au même, <i>janvier</i>	92
XLVI. — Au même, <i>25 janvier</i>	93
XLVII. — Au même, <i>15 février</i>	94
XLVIII. — Au même, <i>16 février</i>	94
XLIX. — A la marquise de La Grange, <i>13 mars</i>	95
L. — A la même, <i>10 mai</i>	96
LI. — A la même, <i>13 mai</i>	97
LII. — Au marquis de La Grange, <i>3 août</i>	98
LIII. — A la marquise de La Grange, <i>26 septembre</i>	99
LIV. — A la même, <i>8 novembre</i>	102
LV. — A la même, <i>10 novembre</i>	105
LVI. — A la même, <i>16 décembre</i>	108
LVII. — Au marquis de La Grange, <i>29 décembre</i>	110

1843

LVIII. — A la marquise de La Grange (?)	110
LIX. — A la même, <i>1^{er} avril</i>	111
LX. — A la même, <i>16 avril</i>	112
LXI. — A la même, <i>25 avril</i>	113

TABLE CHRONOLOGIQUE. 159

	Pages.
LXII. — A la même, 27 avril	114
LXIII. — A la même, 22 mai	115
LXIV. — Au marquis de La Grange, 9 juin	117
LXV. — Au même, 14 juin	118
LXVI. — Au même, 29 octobre	119
LXVII. — Au même, 24 novembre	123
LXVIII. — A la marquise de La Grange, 24 novembre	126
LXIX. — A la même, 19 décembre	129

1844

LXX. — A la même, 24 janvier	130
LXXI. — A la même, 3 mars	131
LXXII. — Au marquis de La Grange, 10 avril	132
LXXIII. — Au même, 28 octobre	133

1845

LXXIV. — Au même, 22 mars	134
LXXV. — A la marquise de La Grange, 23 avril	135
LXXVI. — A la même, 6 juin	136
LXXVII. — Au marquis de La Grange, 25 septembre	136

1846

LXXVIII. — Au même, 29 janvier	139
LXXIX. — Au même, 31 janvier	139

	Pages.
LXXX. — Au même, <i>21 avril</i>	141
LXXXI. — Au même, <i>5 mai</i>	142
1847	
LXXXII. — A la marquise de La Grange, <i>2 mars</i>	143
1859	
LXXXIII. — A la même, <i>9 avril</i>	144
1860	
LXXXIV. — A la même, <i>2 février</i>	144
LXXXV. — A la même, <i>3 février</i>	145
1861	
LXXXVI. — A la même, <i>janvier</i>	146
Sans date	
LXXXVII. — A la même	148
LXXXVIII. — A la même	149
LXXXIX. — A la même	149
XC. — A la même	150
XCI. — A la même	151
XCII. — A la même	152
XCIII. — Au marquis de La Grange.	152
XCIV. — A la marquise de La Grange.	153

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS CITÉS DANS LA CORRESPONDANCE

(Les noms d'ouvrages sont en italique.)

A

Académie française, LXXXVI.
Adolphe, XXXIX, XL,
LXXXVII.
Andriveau-Goujon, XLII.
Andryane, XIX.
Antony, XIX.
Ariane, LI.
Auriol, XLI.

B

Balbi (comtesse de), XXI, L.
Barbier (Auguste), VIII, XL,
XLII.
Beauvau (prince de), XXX.
Blanche (docteur), XXIX.
Bonaparte (Napoléon), VIII,
LXII.
Bourgmestre de Sardham (le),
XLI.
Brière de Boismont (docteur),
LXVII.

Buloz, VII, VIII, XIII.
Bunbury (général), VI.
Byron (Lord), XXIII.

C

Carné (comte de), LXXVII.
Castlereagh (Lord), XL.
Caumont (duc de La Force
IV, XXXI.
Caylus (duchesse de), LXXXVI.
Chants Civils et Religieux (les),
XL.
Charles I^{er} (d'Angleterre), XX.
Chateaubriand, I.
Chatterton, VII, LIII.
Chatterton, XII, XXVII.
Chénier (André), VII, XXXVIII.
Constant (Benjamin), XXXIX,
XL.
Craon (de), LXXVIII.
Cromback (M^{lle}), LXXXVI.

D

Delaroche (Paul), XLIII.
 Dittmer, V.
 Double (docteur), IV.
 Dumas (Alexandre), XIX.
 Dupuytren (docteur), IV.
 Duvergier de Hauranne, XLII.

E

Eckstein (baron d'), XIX
Erostrate, XL.

F

Fongeray (de) (Dittmer), V.
 Fornarina (la), XL.
 Foy, XL.
 Frédéric (le Grand), XIII.

G

Galignani, XX.
 Gauthier, VII.
 Gilbert, VII.
 Grote, XX.
 Guclin (baron), XLIII.

H

Heyne, VII.
 Hill (révérend George), XXXV.

I

Iambes (*les*), VIII

J

Jean-Paul (Richter), III.

L

Labensky (de), XL.
 Lacordaire (Père), LXXXVI.
 Ladvoeat, I.
 Lafarge (M^{me}), XXXI.
 Lagrenée (de), LXVIII.
 Lamartine (A. de), IV, XXIV,
 XXIX, XXXI, XL, XLI,
 XLVIII, LXV, LXVII, LXIX,
 LXXXII.
 Lamartine (M^{me} de), XXVII,
 LXXVI.
 La Rochefoucauld (maison de),
 XX
 Lassailly, XXIX, LXVII.
 La Valette (M^{me} de), XXIX.
 Le Brun, LXXXIX.
 Lejars (M^{me}), XLI.
 Leter, XCIII.
 Liancourt (duchesse de), XX.
 Louis XIV, LXIII, LXXXIX.
 Louis XV, XLII.

M

Maillé (duc de), LXXXVIII
 Maillé (duchesse de), XX, LV,
 LXVIII.
 Maleville (de), XXIX.
 Marie-Antoinette, IV.
 Marmier (Xavier), IV.
 Meyendorf (baron de), XCIII.
 Mignet, LXXXIX.
Mont des Oliviers (*le*), LXVII.
 Montaigne (Michel de), XXXI.
 Montcalm (M^{me} de), VI.
 Montesquieu, XLII.

More de Venise (le), IV, V.
Mort du Loup (la), LXXVII.

N

Narbonne (comtesse Émeric de),
 IV.

O

Orglandes (Camille, comte d'),
 VII, XXX.

P

Périer (Casimir), XL.
 Pinot, LXXVII.
 Pozzo di Borgo, XL.

Q

Quille pour la peur, XL.

R

Rachel, LI.
 Raphaël, XL.
 Rémusat (Charles, comte de),
 LXVII.
 Rességuier M^{me} de), XIX.
 Rohan (maison de), LXXI.
 Rothschild, LXXVII.

S

Saint-Simon, XXII.
 Sainte-Beuve, IV.
 Salvandy (comte de), LXXXI,
 LXXXVII.
Servitude et Grandeur militaire,
 XIII.
 Shakespeare, VII, XIII, XLIII.
 Stanley (Lord), XLII.
Stello, VII, XIII.
 Sue (Eugène), XXV, LXXVII.
 Sugden sir E., XXXIX.

T

Tissier, XLVII, XLVIII, LVII,
 LXVII.

V

Victoria (la reine), XX.
 Vigny (comtesse A. de), née
 Bunbury), IV, VI, XX, LIV,
 LXXV, LXXVI, LXXXVI,
 LXXXVII, XCI.
 Vigny (François de), LXXXIX.
 Villemain, LXXXVI.
 Voltaire, III.

W

Wailly (Léon de), LXXVII.

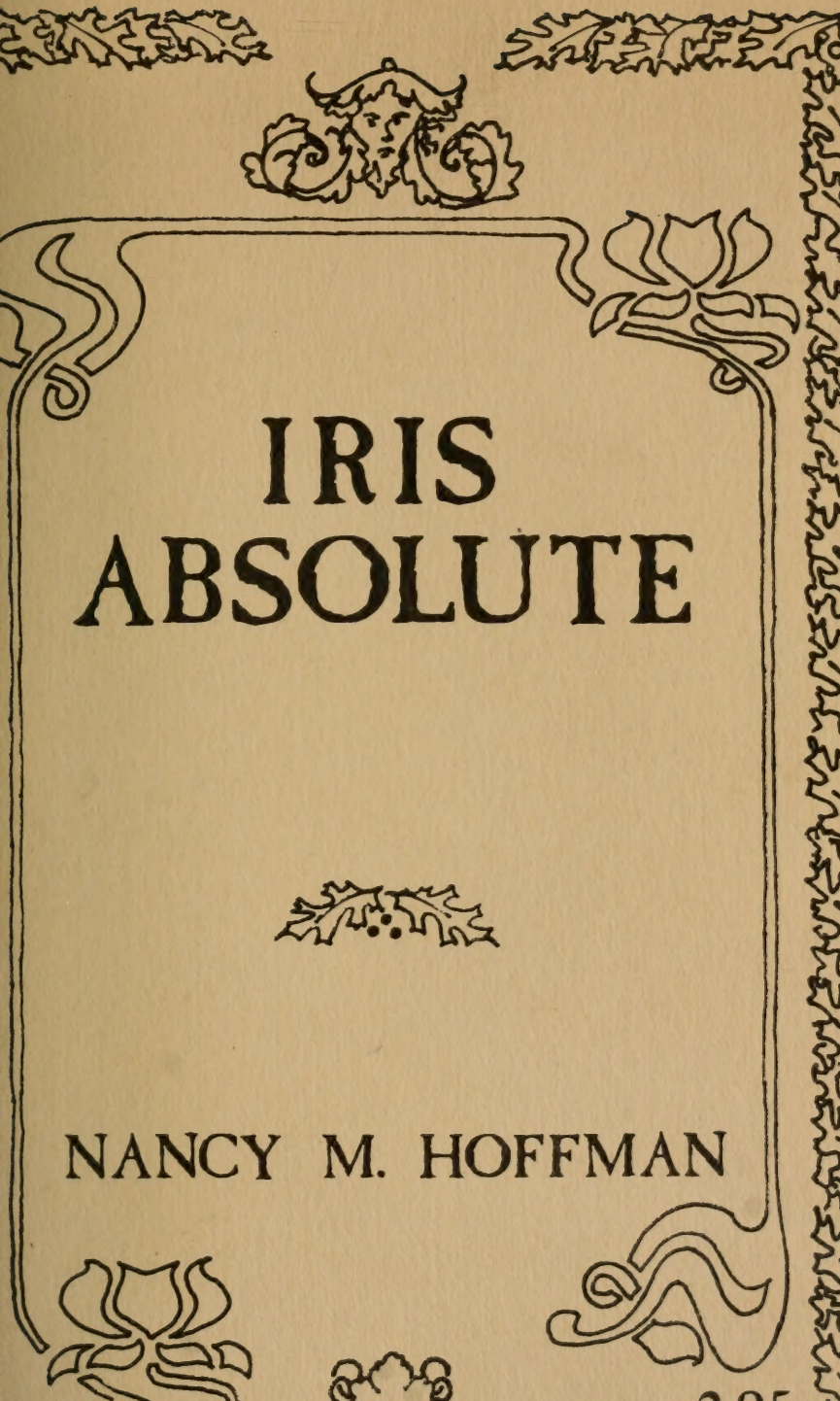
ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 12 JUIN 1914,

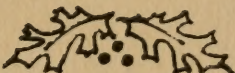
SUR LES PRESSES DE PH. RENOUARD

POUR

LOUIS CONARD, ÉDITEUR



**IRIS
ABSOLUTE**



NANCY M. HOFFMAN

